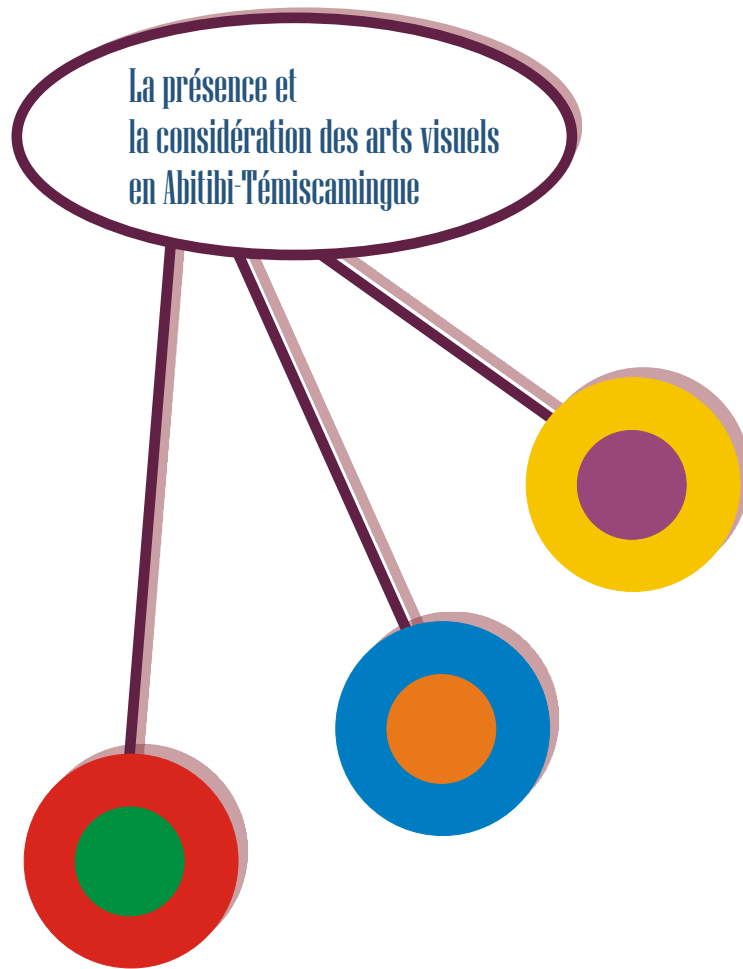
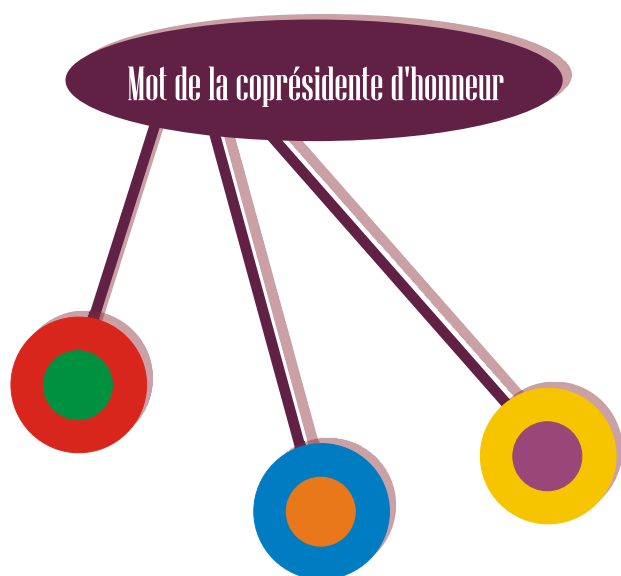




Actes du colloque
organisé par le Centre d'exposition de Val-d'Or
les 27, 28 et 29 avril 2007

Établis par Anne-Laure Bourdaleix-Manin, Ph.D.
Coordonnatrice de la programmation du Centre d'exposition de Val-d'Or



Abitibi imaginaire, immense territoire de tous les possibles.

En ces temps d'accommodements raisonnables, l'Abitibi-Témiscamingue détonne par son esprit d'ouverture. Première région à élire un député autochtone, à ouvrir un pavillon à l'Université du Québec exclusivement pour la clientèle amérindienne; elle compte également un maire de race noire à Amos.

Les artistes témiscabitiens ressemblent à leur région : ouverts, talentueux, têtus, jeunes. Peut-on croire que le développement de l'art en région débutait il y a une génération? Nos pionniers, à peine cinquantenaires, constituent encore une force vive parmi la relève dynamique née de leur travail titanesque : création du Conseil des artistes en art visuel, ouverture du centre d'artistes l'Écart, formation de la relève, organisation d'événements d'envergure comme des symposiums internationaux. Qu'ils soient originaires de la région ou qu'ils viennent de l'extérieur, les artistes et les travailleurs en art tels directeurs ou directrices de centres d'exposition, animateurs, éducateurs, professeurs; ils ont tous en commun, la passion. Passion de l'art, du travail bien fait et désir féroce de développement, malgré le manque de financement, parfois le manque de volonté politique des élus locaux à mettre l'épaule à la roue, sans parler de l'épuisement des effectifs aux prises avec de multiples tâches en plus de gagner leur croûte quotidienne.

Il ressort cependant de ce colloque que la survie vient de l'entraide mutuelle, au support entre organismes culturels, du bénévolat. Une culture en effervescence avec peu de moyens financiers afin d'assurer son plein essor et développement. Envisager de recourir aux subventions en provenance du privé, oui, mais comment le faire sans limiter sa liberté d'expression? Il fut question aussi de trouver des solutions au manque de

sentiment d'appartenance du milieu aux centres d'exposition, de réfléchir sur l'absence de nouvelles cohortes à la formation en arts à l'U.Q.A.T., de la jeune clientèle née à l'ère des nouvelles technologies nécessitant à l'avenir des locaux avec des appareils audio-visuels dans les lieux de diffusion artistique. Repenser le rôle des centres d'exposition sera un défi stimulant à relever.

Plusieurs conférenciers ont abordé l'épineux problème de la démocratisation de l'art, réservée à une élite selon la majorité silencieuse. Parmi les pistes de solutions, il fut proposé de poursuivre des actions auprès de groupes ciblés, de créer de nouveaux publics comme l'expérience des artistes de l'Écart auprès des personnes âgées ou des dames fermières; ou travailler et exposer dans les lieux publics.

Des études ont démontré l'immense apport de l'art dans l'économie d'un pays. Il génère des profits plus importants que plusieurs autres sphères économiques mises ensemble et priorisées par les gouvernements. Les artistes sont cependant au bas de l'échelle salariale des travailleurs autonomes. Au Québec, seuls 25 % d'entre eux vivent de leur travail. Les autres cumulent revenus à l'extérieur et création. J'apporte l'exemple du Danemark, dont les artistes reçoivent un revenu de subsistance et ont accès à des ateliers subventionnés par l'État. Une reconnaissance de leur statut d'artistes soulignant leur apport à l'identité, aux forces vives et à l'économie du pays.

Ce colloque sur la situation des arts visuels en Abitibi-Témiscamingue fut une expérience très riche en échanges, rencontres, idées à développer. La balle est lancée dans notre propre camp, à nous de poursuivre la réflexion et à poser des gestes afin que l'art demeure une voie de développement collectif.

Virginia Pésémapéo Bordeleau, coprésidente.

SOMMAIRE

MOT DE LA COPRÉSIDENTE D'HONNEUR 2

AVANT-PROPOS 4

INTRODUCTION 4

CHAPITRE 1 PORTRAITS DISCIPLINAIRES 2007

Portrait des arts visuels, 8
par Suzie Éthier,
agente de projets culturels au Conseil de la Culture de
l'Abitibi-Témiscamingue

Portrait de la muséologie, 15
par Suzie Éthier,
agente de projets culturels au Conseil de la Culture de
l'Abitibi-Témiscamingue

CHAPITRE 2 LA REPRÉSENTATION DES ARTISTES PROFESSIONNELS ET DE LA RELÈVE SUR LEUR PRATIQUE EN ABITIBI-TÉMISCAMINGUE

**Enjeux d'hier et d'aujourd'hui des artistes
dans le contexte rural «abitibien», 21**
par Jacques Baril, sculpteur

Être artiste en région, 25
par Gaétane Godbout, artiste et enseignante au Cégep

Parcours, 27
par Donald Trépanier, artiste

Mon Parcours artistique en Abitibi-Témiscamingue, 29
par Marylise Goulet, artiste et enseignante

Discussion animée par Karine Hébert 30

CHAPITRE 3 L'ENSEIGNEMENT DES ARTS VISUELS EN ABITIBI-TÉMISCAMINGUE

Conciliation sculpteur / enseignant, 31
par Luc Boyer, artiste et enseignant

Formation universitaire en arts plastiques, 36
réalisations de l'UQAT,
par Rock Lamothe, Ph.D., professeur et
directeur du département des sciences de l'éducation,
Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue

Enseignement des arts, 39
par Louisa Nicol, artiste, enseignante et
Directrice de l'école des Beaux-Arts Rosa-Bonheur

Discussion animée par Michèle Pedneault 41

CHAPITRE 4 LES TRAVAILLEURS DES ARTS VISUELS

Le travailleur en art visuel en milieu rural, 45
par Jean-Jacques Lachapelle, directeur de la Salle Augustin-
Chénier de Ville-Marie

Employée des arts / Abitibi-Témiscamingue, 48
par Josée Courtemanche, Préposée à l'accueil, technicienne en
muséologie et assistante en tout genre au Centre d'exposition de
Rouyn-Noranda

Faire partie des travailleurs culturels, 50
par Serge Larocque, éducateur

Discussion animée par Paul Ouellet 52

CHAPITRE 5 FINANCEMENT ET MÉCÉNAT

L'art et la culture :
Pour un investissement concerté et innovateur, 54
par Carmelle Adam, conseillère stratégique en gestion et
historienne de l'art

Le financement privé a-t-il un prix? 61
par Madeleine Perron, directrice du Conseil de la Culture de
l'Abitibi-Témiscamingue

L'ère des alliances, 63
par Monik Duhaime, directrice régionale du Ministère de la
Culture et des Communications du Québec

**Les politiques et programmations du Conseil des
Arts et de la Culture du Québec en matière d'arts visuels, 65**
par Françoise Jean, chargé de programme dans les disciplines des
arts visuels et médiatiques au CALQ

Discussion animée par Anne-Marie Béland 68

CHAPITRE 6 LA DIFFUSION DES ARTS VISUELS EN ABITIBI-TÉMISCAMINGUE

**Une recherche d'équilibre
selon la perspective du Centre d'exposition de Val-d'Or, 72**
par Marie-Christine Coulombe, directrice du Centre d'exposition
de Val-d'Or et de l'Association des Centres d'exposition de
l'Abitibi-Témiscamingue

**Le Centre des artistes en arts visuels de l'Abitibi-
Témiscamingue et L'Écart... lieu d'art actuel, 76**
par Mathieu Dumont, artiste et directeur artistique de l'Écart de
Rouyn-Noranda

Rendre accessible l'art visuel au grand public, 79
par Karine Lacroix, chroniqueuse culturelle à Radio-Canada

Art contemporain en Abitibi-Témiscamingue :
Miser sur le prestige, 83
par Isabelle Lelarge, présidente-directrice générale de la Revue
de l'art actuel, ETC.

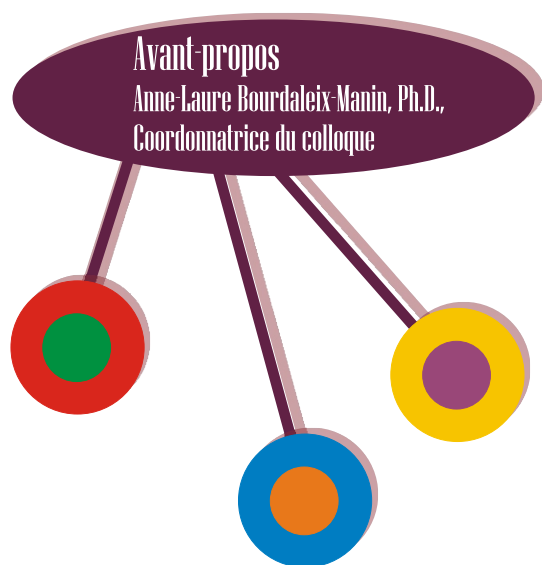
CONCLUSION PAR LE COPRÉSIDENT 86

ANNEXES

Programme artistique 87

Photographies 89

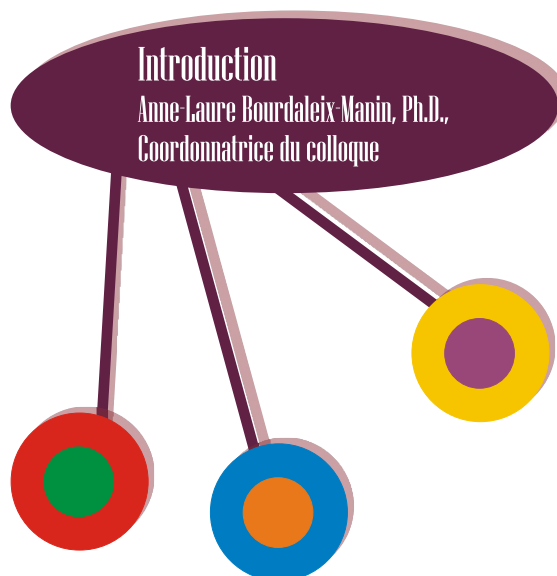
Participants, collaborateurs et partenaires 91



Lorsque le colloque sur la présence et la considération des arts visuels en Abitibi-Témiscamingue s'est tenu au Centre culturel de Val-d'Or, en avril 2007, une réflexion à l'échelle provinciale était déjà en cours et avait donné un premier bilan sur leur situation au Québec. Il fut entendu, à la suite de cette initiative de concertation du milieu en Abitibi-Témiscamingue, de reconduire l'exercice à des fins plus concrètes, visant l'élaboration de propositions applicables tant pour les artistes, les institutions et leur personnel qu'au niveau des instances politiques décisionnelles. Une telle entreprise devrait ainsi voir le jour dans un délai raisonnable conséquemment à la publication des actes de ce colloque.

C'est dans cette perspective ambitieuse et souhaitée par le milieu qu'il faut situer les actes qui paraissent aujourd'hui. Certes, ils sont riches en informations; ils font le point sur ce qui a été réalisé en matière d'arts visuels depuis une vingtaine d'années dans la région et dressent un bilan utile aux yeux de tous les participants bien que délibérément partiel. Cependant, le contenu de cet ouvrage est clairement prospectif, cherchant à définir des orientations possibles, qu'il compare et discute.

Cette présence et cette considération des arts visuels en région font justement appel à un historique collectif et individuel qui permet de mieux jauger le chemin parcouru de même que le chemin qu'il reste à construire. Il importe donc maintenant de travailler ensemble sur quoi construire et comment pour permettre aux arts visuels d'imprégner davantage la vie de l'Abitibi-Témiscamingue.



Le contexte

Le colloque sur la présence et la considération des arts visuels en Abitibi-Témiscamingue est une initiative du Centre d'exposition de Val-d'Or. Ce colloque s'inscrit ainsi dans une volonté de mettre en lumière l'état de la situation des arts visuels à partir d'une perspective régionale, et est une contribution pertinente à l'avancement des connaissances sur le présent et l'avenir des arts visuels pour le milieu en général. Un comité de consultation regroupant des professionnels des arts visuels fut formé afin d'élaborer un colloque qui répondrait le plus possible aux attentes du milieu. Ses membres étaient : Marie-Christine Coulombe, directrice du Centre d'exposition de Val-d'Or, Madeleine Perron, directrice générale du Conseil de la Culture d'Abitibi-Témiscamingue, Chantale Girard, artiste et enseignante, Anne-Laure Bourdaleix-Manin, coordonnatrice de la programmation au Centre d'exposition de Val-d'Or, Suzie Éthier, agente de projets culturels au Conseil de la Culture d'Abitibi-Témiscamingue, Rock Lamothe, artiste et professeur à l'UQAT, Jean-Jacques Lachapelle, directeur de la Salle Augustin Chénier de Ville-Marie.

En décembre 2003, dans la foulée des révisions de ses programmes et de leur adéquation avec l'évolution du secteur des arts visuels, la Direction des arts visuels, des arts médiatiques et de la littérature du Conseil des arts et des lettres du Québec déposait à son conseil d'administration l'état de la situation en arts visuels. Ce document faisait état, outre la précarité persistante des organismes et les faibles revenus des artistes, de la complexité de présenter un portrait réel de la situation. Le CALQ invita, en juin 2005, ses homologues du Ministère de la Culture et des Communications et de la SODEC à former le comité organisateur qui serait chargé de préparer une vaste consultation du milieu par la tenue d'un forum sur les

arts visuels en mai 2006, forum où pour la première fois, des acteurs représentatifs du milieu et de leurs partenaires publics québécois ont été conviés à réfléchir sur l'état actuel de la situation et à identifier des pistes de travail structurantes pour le milieu¹.

L'Abitibi-Témiscamingue a vu naître, au cours des vingt dernières années, des infrastructures culturelles d'importance notamment au niveau de la création et de la production artistique. 20 ans après le Plan de développement des arts et de la culture en Abitibi-Témiscamingue² proposé par le Conseil de la culture de la région, une consultation et concertation des principaux acteurs du milieu des arts visuels de notre région s'avère aujourd'hui pertinente pour faire le point sur les dynamiques qui ont contribué à développer la présence des arts visuels dans le paysage témiscabiti-bien, sur celles qui renforcent et vitalisent le milieu actuellement, et sur les défis qu'il reste à relever.

Ce colloque, auquel ont été conviés artistes, travailleurs et spécialistes du secteur des arts visuels, fut l'occasion de réaliser un tour d'horizon de la situation du milieu dans notre région à partir de plusieurs angles d'approche : la création, l'enseignement, le financement et le mécénat, la relève, la professionnalisation, la diffusion et l'éducation. Des conférenciers en provenance de toute l'Abitibi-Témiscamingue et d'autres lieux ont ainsi pu exposer leur point de vue sur ces thématiques.

Les objectifs

Ce colloque visait à réunir différents intervenants du monde des arts visuels de l'Abitibi-Témiscamingue afin de :

- 1) Échanger des points de vue sur la pratique des arts visuels en Abitibi-Témiscamingue
- 2) Comprendre la présence des pratiques professionnelles
- 3) Présenter l'état de la situation
- 4) Identifier les principaux défis et dégager des pistes de solution

¹ Il est important de noter que le domaine des arts visuels ne peut se reposer actuellement sur aucune étude donnant le portrait de la structure économique du secteur et qu'il ne bénéficie d'aucun ouvrage de référence complet sur l'histoire des arts visuels au Québec. Une publication des actes de ce forum est cependant annoncée par le CALQ.

² Ce plan a été finalisé en juin 1987. Il présente une première section sur *Les arts visuels et les métiers d'art* et une seconde sur *Les centres d'exposition et les musées* depuis 1980. Cette dernière a été révisée en novembre 1993.

Chacun de ces objectifs a été ciblé dans la réflexion sur les différentes thématiques proposées, soit : la perception des artistes professionnels et de la relève sur leurs pratiques, considérant les avantages et les limites liés à celles-ci; l'enseignement des arts visuels du niveau primaire à universitaire; les enjeux et besoins auxquels font face les travailleurs des arts visuels; le financement (volonté de régionalisation des budgets), le mécénat tant au niveau gouvernemental que privé; la diffusion concernant les arts visuels en Abitibi-Témiscamingue.

Les thèmes discutés

La représentation des artistes professionnels et de la relève sur la pratique en Abitibi-Témiscamingue

Malgré la vitalité de la création, leur capacité d'adaptation et la présence croissante d'une relève, force est de constater que les artistes vivent difficilement de leur art. Selon des études du RAAV³ et du MCCQ⁴, seuls 4% des artistes déclarent vivre exclusivement de leur art et aucun ne peut compter sur un filet de sécurité sociale. Plus de la moitié n'ont jamais reçu de droits d'exposition, ceux-ci étant d'ailleurs souvent sous le barème suggéré par la SODART^{5,6}.

1. Que signifie être un artiste en arts visuels dans le contexte régional?
2. Quels sont alors les points de vue des artistes sur les arts visuels et leurs pratiques?
3. De quelle manière ont évolué les arts visuels en A-T au cours des 20 dernières années?
4. Pourquoi revenir ou rester en Abitibi-Témiscamingue?
5. Qu'est-ce que la relève en arts visuels aujourd'hui en A-T?
6. De quels moyens disposent-ils en région pour créer, pour subsister, et pour exister au sein d'un réseau, et se faire connaître et reconnaître?

³ Regroupement des artistes en arts visuels

⁴ Ministère de la Culture et des Communications

⁵ Société des droits d'auteur en arts visuels

⁶ Ces données ont été relevées par le Conseil des Arts et des lettres du Québec en 2005-2006.

7. Quelle est l'influence des bailleurs de fonds sur la création?
8. Devrait-on tenter de stimuler davantage la contribution de l'entreprise privée au financement des arts visuels? Si oui, de quelle manière?
9. Quels sont les moyens techniques à la disposition des artistes?
10. Comment exporter son art?
11. Qu'advient-il des droits d'auteur avec la venue d'internet?

L'enseignement des arts visuels

Ce thème est fondamental pour comprendre la perception actuelle des arts visuels au sein de l'enseignement en général.

1. Quelle forme l'enseignement des arts visuels revêt selon les différents niveaux (primaire, secondaire, collégial, universitaire)?
2. Quels liens peuvent exister entre l'enseignement et l'émergence de vocations et l'enseignement et la familiarisation avec le monde des arts visuels?
3. Les artistes ont-ils accès à un perfectionnement?
4. Comment interpréter la difficulté de maintenir un baccalauréat et les certificats en arts plastiques offerts dans la région?
5. Quels sont les développements connexes liés à l'enseignement des arts?

Les travailleurs des arts visuels

Les bilans dressés par le Conseil de la culture de l'Abitibi-Témiscamingue en 1987 dans le *Plan de développement des arts et de la culture dans la région* et en 1993 dans le *Portrait des arts et de la culture en Abitibi-Témiscamingue* faisaient état d'un manque évident de ressources humaines qualifiées et de la dépendance à l'égard des programmes de création d'emplois pour l'embauche du personnel d'accueil et d'animation⁷. Il est donc important aujourd'hui de poser des questions sur les professionnels des arts visuels en Abitibi-Témiscamingue :

1. Qui sont-ils?
2. Qui sont leurs employeurs?
3. De quelles formations ou activités de perfectionnement disposent-ils?
4. Qu'est-ce qui doit être fait pour assurer la relève et comment aider la relève à s'intégrer dans ce milieu?
5. Quelle relation développent-ils avec les artistes? Quelle est leur influence?
6. Existe-t-il selon eux un art régional?
7. De quelle manière l'arrimage des arts visuels en-dehors de la région devrait-il être conduit?
8. Quels sont les principaux enjeux et besoins auxquels ils font face (niveaux régional, provincial, fédéral)?

Financement et mécénat

L'intérêt pour les arts visuels se manifeste par le mécénat autant au niveau privé qu'au niveau gouvernemental (avec entre autres la loi sur le 1%). Dans le cas de la direction régionale du ministère de la Culture et des Communications, il est présentement question d'une possible régionalisation des budgets qui se ferait conjointement avec d'autres ministères suite à une demande régionale formulée par la Conférence régionale des élus. Il est donc important que le milieu culturel se positionne quant à la manière dont s'effectuera cette éventuelle régionalisation.

1. Les fonds publics correspondent-ils aux besoins de tous les acteurs?
2. Comment le phénomène de régionalisation des budgets devrait-il être conduit?
3. Qui achète l'art contemporain?
4. Y a-t-il un réel marché de l'art dans notre région?
5. Qu'est-ce qu'un artiste devrait faire pour développer son « marché »?
6. Devrait-on stimuler un marché de l'art en Abitibi-Témiscamingue? Si oui, comment?
7. Qui collectionne et pourquoi?

⁷ Ce constat est fait pour les centres d'exposition et musées de la région dans la section 2 des rapports de juin 1987 et novembre 1993.

8. Quels sont les enjeux et les répercussions de ces phénomènes sur le plan politique, artistique et d'une sensibilisation du public aux œuvres d'arts visuels?
9. Comment qualifier l'émergence ou la pérennité de lieux alternatifs de diffusion des arts visuels?

La diffusion des arts visuels en Abitibi-Témiscamingue et l'éducation du public face à ceux-ci

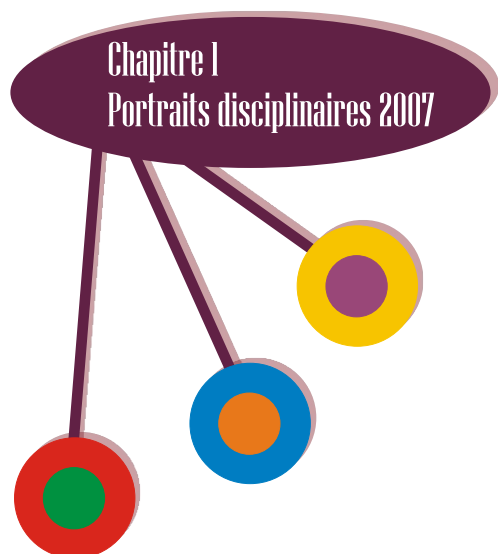
La Loi sur le statut professionnel de l'artiste des arts visuels, des métiers d'art et de la littérature précise qu'un artiste est celui qui « ayant acquis sa formation de base par lui-même ou grâce à un enseignement ou les deux, crée ou interprète des œuvres pour son propre compte, possède une compétence reconnue par ses pairs dans sa discipline et signe des œuvres qui sont diffusées dans un contexte professionnel ». La reconnaissance du travail de l'artiste s'obtient après plusieurs années de pratique soutenue. La visibilité médiatique est fondamentale, mais les arts visuels ne disposent pas d'une grande attention, sauf pour certaines expositions. L'artiste a de ce fait peu de contact avec le public, contrairement à d'autres disciplines. Les centres d'artistes, centres d'exposition, musées, galeries, maisons de la culture et autres événements (biennales, symposiums) qui doivent conjuguer avec un sous-financement chronique, sont les diffuseurs de l'art contemporain et de l'art actuel.

1. Comment concrètement les choix se font au sein des institutions à vocation artistique tels que les Centres d'exposition et les centres d'artistes?
2. Quelles formes de visibilité sont offertes aux arts visuels en Abitibi-Témiscamingue?
3. Comment les diffuseurs répondent-ils aux défis actuels de la diffusion (attention médiatique, circulation d'expositions, campagne promotionnelle, publications, web, etc.)?
4. Comment peuvent-ils améliorer leur performance en sensibilisant notamment le public aux œuvres d'arts visuels?
5. Quels sont les besoins des artistes en matière de diffusion.
6. Une augmentation des publics est-elle souhaitable?
7. Comment convaincre les médias de s'y intéresser davantage?
8. L'éducation muséale des jeunes publics et du public adulte est-elle vraiment porteuse d'un développement futur?

Le public visé

Toute personne intéressée à la problématique des arts visuels en Abitibi-Témiscamingue était visée par ce colloque. De façon plus spécifique, celui-ci s'adressait aux artistes professionnels et amateurs, aux membres et amis des différentes institutions culturelles régionales ayant un lien avec les arts visuels (diffusion, exposition, financement, etc.), aux travailleurs culturels, aux enseignants, aux administrateurs, aux décideurs, aux bénévoles, aux visiteurs, aux mécènes et collectionneurs et aux étudiants inscrits dans un programme touchant les arts visuels (CEGEP, Université).

Enfin, ce colloque a également pu soulever des questionnements ou problématiques qui ne sont pas uniquement propres à notre région et rejoindre ainsi des intérêts aux niveaux provinciaux, nationaux, voire internationaux.



Le Conseil de la culture de l'Abitibi-Témiscamingue (CCAT) s'affaire depuis quelques mois à la mise à jour des différents portraits disciplinaires du milieu culturel et artistique de la région. Plusieurs raisons ont motivé l'entreprise de cette démarche de longue haleine dont entre autres la désuétude des derniers qui avaient été rédigés il y a de cela une quinzaine d'années, en 1993. En effet, l'effervescence culturelle qu'a connue notre région au cours des dernières années nécessitait que l'on s'attarde un instant aux nouvelles réalités du milieu et à l'évolution que celui-ci a subi pendant toutes ces années. Comme le CCAT identifie 10 disciplines au total, 10 différents portraits se rapportant à chacune d'elles ont été rédigés, dont ceux qui nous intéressent ici, c'est-à-dire *muséologie* et *arts visuels*. Il est important de noter que selon la classification établie par le CCAT, « muséologie » désigne les cinq centres d'exposition seulement, ce qui explique pourquoi ils sont traités distinctement. Il est donc question dans ces deux portraits non seulement des intervenants de la discipline des arts visuels, mais également des événements et faits marquants qui ont été déterminants au cours des 14 dernières années, que ce soit au niveau de la création, de la diffusion, de la formation ou encore du financement. Bref, deux outils qui auront permis d'établir une base sur laquelle les discussions ont pu être lancées.

Portrait des arts visuels, par Suzie Éthier, agente de projets culturels au Conseil de la Culture de l'Abitibi-Témiscamingue

Intervenants

Création

Une centaine d'artistes dont près de 75 engagés dans une démarche professionnelle. De ces 75, 15 sont membres du Regroupement des artistes en arts visuels du Québec (RAAV);

Le Centre des artistes en arts visuels de l'Abitibi-Témiscamingue (CAAVAT), un organisme professionnel de regroupement et de concertation, qui compte 70 membres et qui gère L'Écart... lieu d'art actuel, un centre d'artistes autogéré, affilié au Regroupement des centres d'artistes autogérés du Québec;

L'Atelier les Mille Feuilles, un centre régional de production et de recherche en gravure qui regroupe 45 membres;

L'Atelier Cent Pressions, un centre de recherche et création en estampe qui compte neuf membres.

Diffusion

Cinq centres d'exposition soutenus au fonctionnement par le MCC, regroupés au sein de l'Association des centres d'exposition de l'Abitibi-Témiscamingue (ACEAT) et membres de la Société des musées québécois⁸;

Présentation de la Biennale d'art performance (depuis 2002);

Des galeries :

Galerie Sang Neuf-Art de Palmarolle
Palais des arts Harricana d'Amos
Galerie d'art aux 4 temps de Val-d'Or

Des salles polyvalentes dans plusieurs municipalités (bibliothèques, centres communautaires, locaux de MRC,...) présentant occasionnellement des expositions;

Certains bars exposent des artistes de la région occasionnellement ou sur une base régulière;

Des boutiques d'encadrement et de matériel d'artiste dans chacune des MRC, sauf au Témiscamingue. Ces boutiques incluent souvent une section galerie.

Formation

Un DEC en arts plastiques offert au Cégep de l'Abitibi-Témiscamingue;

Un certificat en arts plastiques offert par l'UQAT;

Studios privés offrant des cours en dessin ou peinture;

⁸ Pour plus d'information sur ces cinq centres d'exposition, vous pouvez vous référer au portrait disciplinaire « muséologie » qui les concerne spécifiquement.

Sept organismes (incluant les cinq centres, d'exposition) et sept artistes en arts visuels s o n t inscrits au Répertoire de ressources culture-éducation 2006 du MCC.

Évolution

Création

Évolution du nombre de projets réalisés en Abitibi-Témiscamingue par des artistes de la région dans le cadre de la Politique d'intégration des arts à l'architecture (1 %)		
	1988-1993	1994-2006
Nombre de projets	19	40
Nombre de projets/année (moyenne)	3,17	3,08

La moyenne annuelle du nombre de projets réalisés dans la région par des artistes de la région dans le cadre de ce programme semble demeurer assez constante, bien qu'en réalité leur nombre puisse varier de zéro à sept selon les années.

Tableau comparatif des regroupements en arts visuels		
	1987	2006
Abitibi	Club Artista enr.	Club Artista d'Amos Société des arts Harricana
Rouyn-Noranda	L'Atelier Les Mille Feuilles	Atelier Les Mille Feuilles Centre des artistes en arts visuels de l'Abitibi-Témiscamingue Mille fusions d'art
Vallée-de-l'Or	Le Studio Ombre et Lumière Le Cercle laborieux des artistes cassés (CLAC) Le Club des barbouilleurs Le groupe Interaction 7	L'Association des artistes peintres de Val-d'Or
Témiscamingue	L'Artouche	L'Artouche Atelier Cent Pressions
Abitibi-Ouest		Beaux-arts Rosa-Bonheur

Diffusion

Centre des artistes en arts visuels de l'Abitibi-Témiscamingue :

Maintien des activités du Conseil des artistes en arts visuels de l'Abitibi-Témiscamingue qui, en 2002, devient le Centre des artistes en arts visuels de l'Abitibi-Témiscamingue. Regroupant 67 artistes et 3 organismes, il joue un rôle déterminant depuis 1989 dans l'animation et la concertation du milieu grâce à des réalisations telles que :

1995 *Bouleau sur la planche :*

projet d'échange avec le centre d'artistes L'œil de poisson de Québec. Dix artistes ont participé à ce projet dont cinq de l'Abitibi-Témiscamingue. L'exposition a été présentée à Rouyn-Noranda et à Québec;

1998 Cinq artistes du CAAVAT exposent à Roskilde au Danemark;

2000, 2001 et 2003 : *L'Échangeur 1 - Extensions intimes, L'Échangeur 2 - Histoire de sens et Parallaxe.*

Sous l'égide de l'Association des groupes en arts visuels francophones, le CAAVAT participe à une série d'échanges sous forme de résidences d'artistes, suivis d'expositions au centre L'Écart...lieu d'art actuel et dans les centres suivants : Galerie du Nouvel-Ontario (Sudbury), Galerie Sans Nom (Moncton), Galerie Imago (Moncton), La Maison des artistes visuels francophones (Winnipeg);

2001 *Projet 555*, projet simultané sous forme de réseau :

Cinq artistes œuvrant dans cinq villes de l'Abitibi-Témiscamingue et dans cinq lieux publics. Cinq artistes en résidence reliés visuellement par le réseau informatique, en interaction entre eux et avec le public;

2002, 2004 et 2006 :

Biennale d'art performance de Rouyn-Noranda, à laquelle participent des artistes de la région, de la province et d'autres continents;

2004 : *Projet Vidéo :*

Diffusion dans divers lieux publics de vidéos de Robert Morin, Serge Murphy et Charles Guilbert, Manon Labrecque, Alain Pelletier et Nelson Henricks. Le projet se termine par une programmation vidéo à L'Écart...lieu d'art actuel et par une conférence de Christine Ross sur la pratique de la vidéo;

2005 : *Trafic Inter/nationale d'art actuel en Abitibi-Témiscamingue* : initiée par le Centre des artistes en arts visuels de l'Abitibi-Témiscamingue, cette manifestation d'envergure internationale présente des œuvres, performances et interventions d'une trentaine d'artistes de la France, de la Serbie, des Pays-Bas, des États-Unis, de Halifax, Toronto, Montréal et de l'Abitibi-Témiscamingue. Cette formule renouvelée constitue, en quelque sorte, une suite aux *Symposiums en arts visuels* qui se sont tenus en collaboration avec les centres d'exposition de Rouyn-Noranda en 1989, de Val-d'Or en 1993 et d'Amos en 1997.

Atelier les Mille Feuilles :

L'Atelier, qui célèbre en 2007 ses 25 ans d'existence, a cessé en 2000 d'être soutenu au fonctionnement par le CALQ, ne répondant plus aux critères nationaux. L'Atelier a néanmoins poursuivi ses activités grâce à l'autofinancement de ses membres et au financement des secteurs municipal et privé. Celui-ci continue d'assurer la promotion de l'estampe avec des réalisations telles que :

1993 Exploration artistique à New York (6 membres) suivie d'une exposition avec les artistes participants;

1994 Participation au livre *Endgrain «Contemporary wood engraving in North-América»*, en collaboration avec des artistes graveurs de Vancouver;

1995 Exposition provinciale itinérante avec des artistes internationaux;

1997 Exposition à la Galerie Arte Mele à Milan en Italie;

1999 Exposition à la Galerie Jean-Claude Bergeron à Ottawa et au Centre Rotary de La Sarre;

1999 Exposition au Centre d'arts Orford en Estrie

2002 Déménagement de l'Atelier au 3^e étage de la Fontaine des Arts (après avoir occupé des locaux à l'École George Loosemore);

2004 *Deux/Dos* : expositions simultanées à Torreon au Mexique et à la Fontaine des Arts à Rouyn-Noranda;

2005 Projet *Strangers* : échange avec la Colombie-Britannique et exposition en Nouvelle Zélande.

Publications :

1994 Livre Endgrain « Contemporary wood engraving in North-América »;

1995 Catalogue d'exposition *A - Géographiques*;

1997 Catalogue d'exposition *Fragments*;

2004 Catalogue d'exposition *Deux/Dos*.

Atelier Cent Pressions :

L'Association des ateliers d'artistes du Témiscamingue, qui existe depuis 1991, a fait l'acquisition en 2005 d'un bâtiment qu'elle a transformé en atelier, l'Atelier Cent Pressions, situé à Ville-Marie. Cet atelier d'estampe expose en permanence des œuvres en plus d'organiser à l'occasion des journées portes ouvertes ainsi que des ateliers ouverts au public.

Galleries d'art :

La Galerie aux 4 temps, qui a ouvert ses portes à Val-d'Or en 2003, organise un concours annuel de petit format pour les artistes de la région;

Le Palais des arts Harricana d'Amos, ouvert en 2006, présente des œuvres d'artistes de la région;

La galerie La Galère de Val-d'Or, en fonction de 2005 à 2006.

Poursuite des efforts de sensibilisation du milieu municipal par le biais de nombreux projets :

Le Fonds municipal d'art contemporain de la Ville de Rouyn-Noranda, qui permet de constituer une collection d'œuvres d'art pour la diffusion (par le biais d'une politique de prêt) et pour la conservation du patrimoine artistique contemporain de l'Abitibi-Témiscamingue;

La collection de la Commission culturelle de La Sarre composée de plus de 200 œuvres;

Mise sur pied, en 2005, d'un projet d'oriflammes à La Sarre qui a pour but de démocratiser l'art, avec l'affichage dans les rues du centre-ville d'œuvres d'artistes locaux, créées en lien avec une thématique proposée. Environ 35 œuvres sont ainsi exposées à chaque année en divers lieux de la ville, ce qui donne lieu à un vernissage.

Données statistiques sur les arts visuels en Abitibi-Témiscamingue par rapport aux autres régions

	Région	Moyenne régions similaires	Moyenne Québec	Années	Sources
N galeries commerciales subventionnées	0	0	0,6	2002-03	MCC
N boursiers en arts visuels en métiers d'art	3,5	4,6	76,6	Moyenne 1999-2003	MCC
N artistes inscrits à la banque de la Politique d'intégration des arts à l'architecture (le 1 %)	11	8,0	24,6	2004	MCC
N centres d'artistes en arts visuels subventionnés	1	1,6	2,6	2003-04	CALQ ⁹

Ces données proviennent du « Portrait statistique 2005 » du MCC.

Formation

Au niveau de la formation universitaire, les programmes offerts ont évolué comme suit :

Certificat en arts plastiques

(Rouyn-Noranda de 1992 à 1996 et de 2002 à 2006, Val-d'Or de 1992 à 1996 et de 1998 à 2006, Senne-terre de 1993 à 1995, La Sarre de 1994 à 1998 et en 2007);

Baccalauréat interdisciplinaire en création visuelle (Rouyn-Noranda de 1997 à 2001);

Microprogramme de 1^{er} cycle en peinture (Val-d'Or de 2001 à 2002);

Certificat en peinture (Val-d'Or de 2003 à 2005);

Programme court d'introduction à la lecture de l'œuvre d'art (a pris fin à Rouyn-Noranda et Val-d'Or en 1993).

Le DEC en arts plastiques comptait généralement sur des cohortes qui fluctuaient entre 20 et 30 étudiants par année alors que depuis 2005, la tendance est à la baisse (16 en 2005 et 14 en 2006).

⁹Conseil des arts et des lettres du Québec, Compilation spéciale, 2004.

Tableau comparatif des formations offertes avec les portraits de 1987 et 1993

1983-1986	1990-1993	2003-2006
1983 Dessin (CAT) 1984 Aquarelle (CAT) Peinture sur soie (CAT) Sérigraphie (CAT) 1985 Lithographie (AMF) Estampe japonaise (AMF) 1986 Lithographie (AMF) L'artiste et ses affaires (CCAT/CFP) Atelier photographique d'œuvres d'art (CCAT/CFP) Design 1 (CFP) Marketing et vente (CMA/CFP)	1990 Lithographie sur plaque d'aluminium (AMF) 1991 Gestion de la carrière artistique (CCAT/CAAVAT) Collagraphie (AMF) Sérigraphie à l'eau (AMF) 1992 Bois de bout (AMF) Dessin assisté par ordinateur (CAT) Conservation des œuvres sur papier (CCAT) Marouflage (CCAT) Emballage et confection de caisses pour transport d'œuvres d'art (CCAT) 1993 Collagraphie (AMF) Atelier Performance (CAAVAT) Lithographie sur plaque d'aluminium (AMF)	2003 L'œil du peintre (CCAT) Photogravure (CCAT) 2004 Photogravure, (AMF) Lithographie 1 et 2 (CCAT) Atelier en Art/Nature (CCAT) Lithographie sur plaque Oméga (CCAT) Développement de marché en arts visuels et en métiers d'art (CCAT) 2005 Sculpture (ACP) Plaque Omega (AMF) Manière noire I et II (AMF) Taille-douce (AMF) Initiation « Manière noire » (CCAT) Initiation à l'art performance (CCAT) Maquillage artistique (CCAT) Initiation à la soudure adaptée aux arts (CCAT) Technique de gravure de la taille-douce « Pointe sèche » (CCAT) Manière noire 2 (CCAT) 2006 Sculpture (ACP) Collagraphie (ACP) Manière noire III (AMF) Plaque Omega (AMF) Atelier d'art performance II (CCAT) Introduction aux pigments et aux différents matériaux artistiques (CCAT) Ma passion, mon métier (CCAT) Manière noire III (CCAT)

AMF : Atelier les Mille Feuilles
CAT : Cégep de l'Abitibi-Témiscamingue
CAAVAT : Conseil des artistes en arts visuels de l'Abitibi-Témiscamingue
CCAT : Conseil de la culture de l'Abitibi-Témiscamingue
CFP : Commission de formation professionnelle
ACP : Atelier Cent Pressions

Financement

Même si aucune donnée spécifique n'est disponible concernant l'aide qui était accordée aux artistes en arts visuels avant la création du CALQ, on sait que **le soutien total aux artistes (toutes disciplines confondues) est passé de 97 000 \$ en 1986 (Ministère des Affaires culturelles) à 103 400 \$ en 1993 (MCC) et qu'il n'est maintenant que de 99 500 \$ en 2005-2006 (CALQ).**

Évolution de l'aide financière accordée aux arts visuels en Abitibi-Témiscamingue par le Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ) depuis sa création en 1994												
	1994-95	1995-96	1996-97	1997-98	1998-99	1999-2000	2000-01	2001-02	2002-03	2003-04	2004-05	2005-06
Artistes												
Aide aux artistes	13 900	7 000		36 200		18 020	13 000	17 005	47 555	44 420	45 550	44 675
Organismes												
Centres d'artistes		84 000	80 000	70 000	80 000	95 200	78 750	55 115	80 665	80 665	80 665	80 665
Équipements spécialisés									10 000			
Événements nationaux et internationaux				45 000		30 000						
Promotion et diffusion			16 250	9 000			12 000	19 000		5 926	25 000	17 000
Total	13 900	91 000	96 250	160 200	80 000	143 220	103 750	91 120	138 420	131 011	151 215	142 340

Ces données proviennent du CALQ.

Depuis la création du CALQ en 1994, le montant total des bourses accordées par celui-ci aux arts visuels en Abitibi-Témiscamingue tend à se rajuster graduellement, avec certaines années caractérisées par de fortes hausses et d'autres par de fortes baisses. Dans l'ensemble, le financement de cette discipline par le CALQ a connu une hausse de 56 % entre 1995-1996 et 2005-2006. Cette hausse est encore plus marquée au niveau de l'aide accordée aux artistes avec un soutien financier qui a triplé entre 1994-1995 et 2005-2006, ce qui s'explique, entre autres, par la création en 2001-2002 du Fonds des arts et des lettres de l'Abitibi-Témiscamingue. Pour ce qui est du financement des organismes en arts visuels, l'aide qui leur était accordée par le MCC en 1991-1992, juste avant la création du CALQ, était de 45 300 \$ alors qu'en 2005-2006 elle se chiffre à 97 665 \$ (montant qui provient du CALQ).

Évolution de l'aide financière¹⁰ accordée aux arts visuels en Abitibi-Témiscamingue par le Conseil des Arts du Canada (CAC) depuis 1998

	1998-99	1999-2000	2000-01	2001-02	2002-03	2003-04	2004-05	2005-06
Artistes								
Inter-arts : subventions de diffusion								
Inter-arts : subventions de voyage aux artistes	1 000			500		500	500	500
Inter-arts : subventions de création/production					38 000		18 000	
Organismes								
Aide aux centres d'artistes autogérés							30 000	30 000
Aide de projet aux organismes des arts visuels			3 700	10 500		10 000		
Aide aux expositions et à la diffusion	6 500							
Inter-arts : subvention de diffusion				7 700		10 000	15 000	18 000
Total	7 500	0	3 700	18 700	38 000	20 500	63 500	48 500

Le montant total des subventions accordées par le Conseil des Arts du Canada (CAC) aux arts visuels en Abitibi-Témiscamingue correspond actuellement environ au tiers de celui du CALQ. Le Centre des artistes en arts visuels de l'Abitibi-Témiscamingue est le seul organisme à bénéficier de cette aide jusqu'à présent, alors que quelques artistes en arts visuels ont obtenu du financement par le biais du programme Inter-arts qui regroupe la performance, l'interdisciplinarité et les nouvelles pratiques artistiques.

DÉFIS À RELEVÉ

Absence de critique en région, rendant difficile l'accès à du financement au niveau provincial et national, notamment pour les boursiers de type A.

Absence de programme universitaire complet de formation artistique.

Tendance des gouvernements actuels à attribuer de plus en plus le financement aux projets et non de manière récurrente, ainsi qu'à multiplier les programmes, rendant le travail de recherche de financement de plus en plus lourd et ardu.

Difficulté à diffuser et à promouvoir la production artistique à l'extérieur de la région, que ce soit en raison des coûts très élevés ou encore des problèmes à établir et à maintenir des contacts avec les pairs et avec les galeries des grands centres et des autres régions du Québec.

Peu d'opportunités d'échanges avec d'autres artistes.

FORCES

Des artistes motivés, engagés non seulement dans la création, mais dans l'animation du milieu (présence au conseil d'administration de lieux de diffusion et d'organismes de regroupement, participation à

¹⁰ Ces données proviennent du CAC.

l'organisation d'événements favorisant les échanges entre artistes d'ici et d'ailleurs et contribuant sensibiliser le grand public et le milieu scolaire).

Présence fort enrichissante du centre d'artistes autogéré L'Écart...lieu d'art actuel, qui apporte beaucoup de vitalité au milieu par les événements et les expositions qu'il organise, par les échanges qu'il permet entre créateurs et par les projets de résidence qu'il offre aux artistes, qui se sont bien approprié ce lieu.

DEC en arts plastiques offert au campus Rouyn-Noranda du Cégep de l'Abitibi-Témiscamingue, ainsi que le certificat en arts plastiques offert à l'UQAT, deux institutions dotées d'équipements de qualité et de professeurs qui ont une pratique artistique professionnelle.

Portrait de la muséologie, par Suzie Éthier, agente de projets culturels au Conseil de la Culture de l'Abitibi-Témiscamingue

INTERVENANTS

Diffusion

Cinq centres d'exposition reconnus par le MCC et membres de la Société des musées québécois (SMQ) :

Centre d'art Rotary

(La Sarre)

Centre d'exposition d'Amos

(Amos)

Centre d'exposition de Rouyn-Noranda

(Rouyn-Noranda)

Centre d'exposition de Val-d'Or

(Val-d'Or)

Salle Augustin-Chénier

(Ville-Marie)

L'Association des centres d'exposition de l'Abitibi-Témiscamingue (ACEAT), en place depuis plus de 20 ans, regroupe les cinq centres d'exposition, qui se rencontrent environ cinq fois par année. Sa présidente actuelle, Marie-Christine Coulombe, directrice du Centre d'exposition de Val-d'Or, occupe également le poste de vice-présidente de la Société des musées québécois depuis 2005.

Formation

Les cinq centres d'exposition sont inscrits en tant qu'organismes au Répertoire de ressources culture-école 2006 du MCC.

ÉVOLUTION

Diffusion

En 1994, l'Association des centres d'exposition et musées de l'Abitibi-Témiscamingue (ACEMAT) devient l'Association des centres d'exposition de l'Abitibi-Témiscamingue (ACEAT). En effet, outre les centres d'exposition, seul le Musée des mines de Malartic est membre de l'ACEMAT. Étant donné que les activités et le mandat du musée diffèrent considérablement, l'on convient d'un commun accord de se dissocier.

Malartic est membre de l'ACEMAT. Étant donné que les activités et le mandat du musée diffèrent considérablement, l'on convient d'un commun accord de se dissocier.

Certains centres d'exposition ont fait l'objet de rénovations majeures alors que d'autres ont aménagé dans de nouveaux espaces :

En 1993, le Centre d'exposition d'Amos, auparavant situé dans le sous-sol de l'Hôtel de Ville, s'installe dans la nouvelle Maison de la culture d'Amos, qui loge également la bibliothèque municipale et un centre d'archives agréé;

À Ville-Marie, la Salle Augustin-Chénier quitte en 1999 le sous-sol de l'École du Frère-Moffet pour occuper un lieu (un ancien entrepôt du ministère des Transports) entièrement rénové conformément aux normes muséales);

Au début de 2006, des travaux de réfection sont effectués au plancher et aux murs du Centre d'exposition de Val-d'Or, ainsi que des travaux d'amélioration du système d'éclairage et de chauffage. Le centre comptera dorénavant trois salles dont deux petites : l'une servira à accueillir une exposition permanente et l'autre à présenter diverses activités.

Évolution du rapport du lieu de provenance des expositions (région / extérieur de la région)
(avec données spécifiques par année lorsque disponibles)

	1987		1992		2006	
	% régional	% extérieur	% régional	% extérieur	% régional	% extérieur
Total	72 %	28 %	50 %	50 %	65 %	35 %
Centre d'exposition de Rouyn-Noranda	N/D	N/D	N/D	N/D	87 %	13 %
Centre d'exposition de Val-d'Or	70 %	30 %	56 %	44 %	62 %	38 %
Centre d'exposition d'Amos	74 %	26 %	38 %	62 %	55 %	45 %
Centre d'art Rotary	N/D	N/D	N/D	N/D	50 %	50 %
Salle Augustin-Chénier	N/D	N/D	N/D	N/D	70 %	30 %

Ces données proviennent des cinq centres d'exposition sauf pour les totaux des années antérieures qui sont tirés du portrait de 1993. Par contre, ces données sont difficilement comparables puisque la provenance des expositions (région et extérieur de la région) varie énormément d'une année à l'autre en fonction de l'offre et des expositions disponibles.

Évolution du rapport du lieu de provenance des expositions (région / extérieur de la région)
(avec données spécifiques par année lorsque disponibles)

	1987		1992		2006	
	Nombre d'expositions	Nombre de visiteurs	Nombre d'expositions	Nombre de visiteurs	Nombre d'expositions	Nombre de visiteurs
Total	N/D	48 964	N/D	57 814	56	52 602
Centre d'exposition de Rouyn-Noranda	N/D	N/D	N/D	N/D	13	10 000
Centre d'exposition de Val-d'Or	20	17 972	18	21 067	12	10 151 ¹¹
Centre d'exposition d'Amos	15	8 017	13	7 572	11	12 820
Centre d'art Rotary	N/D	N/D	N/D	N/D	10	17 388
Salle Augustin-Chénier	N/D	N/D	N/D	N/D	10	2 243

Les données spécifiques proviennent des cinq centres d'exposition alors que les totaux des années antérieures proviennent du portrait de 1993.

¹¹ Le nombre de visiteurs du Centre d'exposition de Val-d'Or en 2006 n'est pas représentatif d'une année normale puisque le Centre a été fermé pendant quatre mois, le temps que des rénovations s'y effectuent.

Depuis les dix dernières années, la tendance va à la diminution du nombre d'expositions qui sont inscrites au calendrier annuel des centres d'exposition en raison du sous-financement, ce qui a un impact négatif sur le nombre de visiteurs.

Événements majeurs organisés par les centres d'exposition (ou en collaboration) entre 1994 et 2006:

Présentation à Ville-Marie de la *Biennale internationale d'art miniature (BIAM)*. L'événement, qui tenait sa 8^e édition en 2006, regroupe pas moins de 600 œuvres réalisées par 300 artistes d'une trentaine de pays. Une collaboration s'est établie depuis 2002 avec le Musée de la miniature de Montélimar (France), alors qu'une sélection d'une cinquantaine d'œuvres en provenance de la BIAM y est présentée. Un autre partenariat, avec l'Italie cette fois-ci, s'est conclu en 2007 permettant qu'une sélection d'œuvres soit présenté au Musée d'art contemporain du Château du Rivoli;

1997

Présentation à Amos, en 1997, du 3^e *Symposium en arts visuels*¹². Cette édition en est une d'envergure puisque le Québec, le Canada et cinq pays scandinaves y sont représentés. L'événement propose au public 24 projets artistiques, un colloque, des spectacles d'ouverture et de fermeture, une publication de 150 pages portant le titre de 3^e *Symposium...Vingt mille lieux(es) sur l'Esmer, ainsi qu'un film produit par Production XII, La cité renversée*;

2000

Présentation de *PassArt* à Rouyn-Noranda, qui réunit 2000 œuvres de 635 artistes, pour la plupart du Québec et certains du Canada. L'objectif de l'événement est d'établir un certain constat de la pratique artistique en cette fin de millénaire par le biais d'expositions, de créations en direct, de performances et d'un forum de discussion, le tout en divers lieux de la ville.

Expositions marquantes entre 1994 et 2006:

1994 à aujourd'hui

exposition permanente *Pour tout l'art du monde*, au Centre d'exposition d'Amos, pour un parcours en cinq temps qui célèbre le génie des artistes de tous les temps et de tous les continents;

¹² Bien que le Symposium en arts visuels soit traité dans la section muséologie, il faut noter que celui-ci a été organisé en collaboration avec le CAAVAT.

1996

Début (jusqu'en 2005) de la tournée de l'exposition *Abitibiwinni : 6 000 ans d'histoire* à travers le Québec, ainsi qu'en Belgique. Cette exposition itinérante, qui traite du développement culturel du peuple algonquin, est coproduite par le Centre d'exposition d'Amos, Archéo 08 et la Société Matcité8eia;

2002 à 2005

Regards d'ici, une exposition semi-permanente du Centre d'exposition de Rouyn-Noranda qui propose un aperçu de la pratique en arts visuels en Abitibi-Témiscamingue à l'aube du 21^e siècle, avec des œuvres de quelques pionniers de l'art moderne aussi bien que d'artistes de la relève;

2006

Présentation de la deuxième Expo-vente L o t o - Québec *Perspectives témiscabitiennes* au Centre d'exposition de Val-d'Or, 15 ans après la tenue d'une première édition au même endroit. Cette exposition permet aux artistes de la région d'exposer leurs œuvres et, pour certains, de voir Loto-Québec en faire l'acquisition;

Le milieu scolaire représente une partie importante de la clientèle des centres d'exposition, avec une proportion variant de 25 % à 80 % selon les endroits. Des animateurs-éducateurs travaillent dans chacun des centres à développer des activités adaptées aux groupes scolaires. Cinq à six programmes éducatifs sont généralement mis sur pied à chaque année dans chacun des centres, sauf à Ville-Marie, où une personne ressource pour la programmation scolaire n'est embauchée qu'occasionnellement.

La pochette d'information produite par l'ACEAT en 1993 (comme outil de promotion) n'a pas été mise à jour. On a plutôt opté pour du placement publicitaire permettant, par exemple, de procéder à des appels de dossiers d'artistes (ex. Le Devoir et revues spécialisées). D'autres outils ont également été produits, dont un calendrier et un document vidéo, qui n'a toutefois pas donné les résultats escomptés. Les stratégies de promotion sont sujettes à changement selon les budgets, les besoins et les tendances.

Maintien des activités du Programme de location d'œuvres d'art (PLODA), mis sur pied par le Centre d'exposition de Val-d'Or en 1991 et qui offre aux entreprises la possibilité de louer des œuvres d'artistes de la région. Après avoir suscité moins d'intérêt entre 1998 et 2002, le programme a repris de la popularité avec 25 entreprises participantes et 80 œuvres exposées en 2006.

Données statistiques sur la muséologie en Abitibi-Témiscamingue par rapport aux autres régions

	Région	Moyenne régions similaires	Moyenne Québec	Année	Source
N musées d'art subventionnés ou reconnus en arts (2004)	0	0,8	1,0	2004	MCC
N centres d'exposition en arts subventionnés ou reconnus (2004)	5	1,4	1,7	2004	MCC

Ces données proviennent du « Portrait statistique 2005 » du MCC.

Formation

Participation régulière des responsables des centres d'exposition à des sessions de perfectionnement, la plupart étant offertes par la Société des musées québécois.

Tableau comparatif des formations offertes dans la région

1990 à 1993	2003 à 2006
1990 <i>Animer dans un contexte d'exposition et créativité et groupes scolaires (Paroles en jeu/CCAT)</i> 1991 <i>Conservation préventive (Centre de conservation du Québec/CCAT)</i> <i>Histoire de l'art (CCAT, ACEMAT)</i> 1992 <i>L'art d'animer les adolescents (Paroles en jeu/CCAT)</i> <i>Emballage et confection de caisses pour transport d'œuvres d'art (Collège Montmorency, CCAT)</i> <i>Conservation des œuvres sur papier (Centre de conservation du Québec/CCAT)</i> 1993 <i>Le rôle du c.a. et de la direction dans un établissement muséal (SMQ/CCAT)</i>	2003 <i>Accueil et animation du public (CCAT)</i> <i>Publics scolaires et musées (CCAT)</i> 2004 <i>Le tourisme culturel : positionnement et arrimage (CCAT)</i> 2006 <i>La conception d'une activité éducative (CCAT)</i> <i>Initiation à l'art contemporain (CCAT)</i>

Financement

Évolution des sources de financement des cinq centres d'exposition						
	1985 ¹³			2006		
	MAC	Municipalité	Autres ¹⁴	MCC	Municipalité	Autres ¹⁴
Centre d'exposition de Rouyn-Noranda	33 %	0,3 %	66 %	40 %	15 %	45 %
Centre d'exposition de Val-d'Or	57 %	23 %	20 %	53 %	15 %	32 %
Centre d'exposition d'Amos	43 %	47 %	3 %	27 %	71 %	2 %
Centre d'art Rotary	0 %	45 %	55 %	54 %	28 %	18 %
Salle Augustin-Chénier	0 %	N/D	N/D	61 %	22 %	17 %
Total	27 %	29 %	36 %	47 %	30 %	23 %

Les données pour 1985 proviennent du portrait de 1987 alors que celles de 2006 proviennent de chacun des cinq centres d'exposition.

Aide financière accordée par le MCC au fonctionnement des cinq centres d'exposition		
	1992-1993	2005-2006
Centre d'exposition de Rouyn-Noranda	71 980	124 900
Centre d'exposition de Val-d'Or	91 318	182 640
Centre d'exposition d'Amos	90 117	119 878
Centre d'art Rotary	63 099	126 800
Salle Augustin-Chénier	48 270	92 050
Total	364 784	646 268

Le Centre d'exposition de Val-d'Or bénéficie d'une subvention au fonctionnement de 14 000 \$ par année en provenance du Conseil des Arts du Canada (CAC) dans le cadre du programme « Aide aux musées et aux galeries d'art » et ce, depuis 2000.

¹³En 1985, le Centre d'art Rotary et la Salle Augustin-Chénier n'avaient pas encore reçu l'accréditation du MAC. De plus, les données de 1985 concernant la Salle Augustin-Chénier ne sont pas disponibles puisque son budget, à l'époque, couvrait à la fois le centre d'exposition et la salle de spectacles.

¹⁴Autres : cette source de revenus peut inclure les frais d'inscription des exposants, les cartes de membre, les ventes, les commandites privées, les activités de levée de fonds, les entrées payantes, les programmes de création d'emploi, les subventions du fédéral, etc.

¹⁵La faible participation du milieu municipal au budget du Centre d'exposition de Rouyn-Noranda est en partie explicable par le fait que le Cégep contribue lui aussi au financement de l'organisme (inscrit dans « autres »).

DÉFIS À RELEVER

Abolition, au début des années 90, de certaines mesures d'aide du MCC dont, entre autres, le volet « compensation aux artistes » qui permettait aux centres d'exposition, avec des barèmes uniformes, d'offrir aux artistes les conditions d'accueil attendues. Ce retrait fait en sorte que les centres d'exposition ont maintenant de la difficulté à répondre aux demandes des artistes en termes de cachets;

Transfert de certaines enveloppes qui permettaient aux centres d'exposition de jouer un rôle dynamique dans certains domaines (ex. versement de l'aide financière aux commissions scolaires plutôt qu'aux organismes culturels pour la réalisation de projets culturels à l'école);

Problème récurrent de financement dû, entre autres, à l'abolition du volet « aide aux projets » (MCC), ce qui limite l'action des institutions;

Pénurie de personnel spécialisé en raison de l'insuffisance des budgets de fonctionnement, ce qui empêche les centres d'exposition de rivaliser en termes de salaire avec d'autres milieux;

Recours à des programmes temporaires de création d'emploi pour combler les besoins à l'accueil et à l'animation;

Encadrement difficile des employés en raison du fort taux de roulement;

Lourde charge de travail pour les gestionnaires de ces lieux de diffusion, qui doivent fonctionner avec de petites équipes de travail et un personnel qui se doit d'être polyvalent en raison de la multitude de tâches à accomplir (risque d'épuisement et de démission);

Limites à la capacité de recevoir des expositions en provenance de l'extérieur à cause des coûts croissants liés au transport et à l'assurance des œuvres;

Faiblesse de l'offre des institutions nationales pour des expositions adaptées aux conditions de présentation et aux ressources financières des établissements régionaux;

Difficulté pour la Salle Augustin-Chénier de concilier son double mandat de centre d'exposition et de diffuseur de spectacles, considérant son financement actuel.

FORCES

Une bonne répartition, dans les cinq MRC, d'équipements fonctionnels et de qualité permettant généralement l'accès à un centre d'exposition à moins de 50 km;

Une bonne fréquentation de ces institutions en comparaison avec d'autres centres d'exposition au Québec;

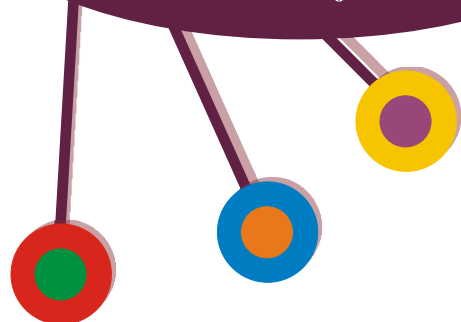
Un réseau animé par des gestionnaires dynamiques et soucieux de présenter une programmation diversifiée, reflétant les multiples courants d'expression en arts visuels, en dépit du fait que les centres soient généralement, dans leur zone géographique, les seuls établissements spécialisés en diffusion des arts visuels;

De nombreux partenariats interdisciplinaires dans le domaine de la culture y sont créés;

L'intérêt grandissant des artistes de l'extérieur à venir exposer en Abitibi-Témiscamingue.

Chapitre 2

La représentation des artistes professionnels et de la relève sur leur pratique en Abitibi-Témiscamingue



Enjeux d'hier et d'aujourd'hui des artistes dans le contexte rural «abitibien», par Jacques Baril, sculpteur

D'abord je voudrais faire cette mise en garde: « Tout ce que je dirai pourra être retenu contre moi ». La présentation que je m'appête à vous faire est tirée de mon expérience très personnelle et je ne voudrais en aucun cas que vous pensiez que c'est la norme. Il y a probablement bien des sujets qui recouperont vos vies respectives, mais je ne m'avance pas en porte-parole de la pratique artistique en milieu rural. Cette expérience, ici effleurée, pourrait s'avérer utile pour les artistes qui souhaitent travailler et vivre dans ce contexte de la ruralité, avec tous les avantages et les inconvénients que cela suppose et elle pourrait aussi aider les autres à comprendre le contexte particulier auquel est confronté l'artiste qui choisit la campagne plutôt que la ville comme lieu non seulement de vie, mais aussi de pratique artistique.

J'ai utilisé comme prémisse de base de ma réflexion « vivre de son art dans un contexte rural », ce qui veut aussi dire dans mon entendement « se créer un métier » ou faire de sa passion un métier. Dans ma tête, à partir du moment où j'ai pris la décision de devenir sculpteur, il n'y avait pas de place pour faire autre chose en attendant. C'est donc tout naturellement que j'ai entrepris de me faire connaître comme tel, puisque c'était ce que je voulais. En fait, je ne suis jamais demandé ce que je voulais faire dans la vie puisque j'étais trop occupé par la sculpture. Pour moi, vivre de son art ça veut dire gagner suffisamment d'argent pour subvenir à ses besoins et à sa famille, s'il y a. Cette notion revêt donc une importance primordiale et vitale dans le contexte de la ruralité. J'ai donc abordé ces enjeux des artistes en milieu rural comme des enjeux de survivance physique et intellectuelle. À bien des égards, ces enjeux ne sont pas

très différents de ceux que rencontrent les artistes en milieu urbain, mais il y a quand même quelques particularités qui méritent que l'on s'y attarde.

Les enjeux d'hier

Le contexte

J'arrive en Abitibi aux environs de 1978, plus précisément à Rapide-Danseur. Mon grand père y est établi depuis la crise des années 30. Il a défriché sa terre, il est heureux et satisfait du travail accompli. Son fils est mineur et finalement revient sur la terre familiale pour reprendre la ferme. J'ai quitté Montréal, en disant adieu à mes amis du Plateau en leur disant que le paradis était en Abitibi. Je me cherche un atelier et c'est là-bas que je l'ai trouvé. Pour tous mes amis à Montréal, j'étais un graphiste. J'arrive en Abitibi en disant à tout le monde que je suis un sculpteur. J'ai quand même presque terminé une sculpture et je sais au fond de moi que je suis un sculpteur, alors pourquoi ne pas le dire tout de suite, on le prouvera plus tard. À cette époque, il y a peut-être une soixantaine d'artistes en arts visuels et en métiers d'art en Abitibi-Témiscamingue. C'est là que j'ai connu les France Lachaine, Anne Bilodeau, Louis Brien, et même sans vouloir les vieillir trop les Carole Wagner jeune professeure au Cégep et Rock Lamothe alors directeur du Centre d'exposition de Rouyn-Noranda.

Tout de suite, je me suis senti accueilli par la communauté d'artistes/artisans. En fait, je ne sentais pas la compétition entre les artistes. Il régnait plutôt un sentiment d'entraide et de confrérie. Il faut dire que les métiers d'art avaient une place de choix dans l'univers de la création régionale. Autant les artistes que les artisans se côtoyaient dans le contexte des salons de métiers d'art. Il y avait des salons dans toutes les municipalités de la région et bon nombre d'exposants venaient diversifier l'offre culturelle aux visiteurs. Il y avait du moins une impression de valorisation du métier d'artisan. Nous avons donc construit des ateliers à la mesure de nos ambitions et du nombre de connaissances et d'amis disposés à donner une journée de travail en échange d'un bidule d'artistes. Les salons de métiers d'art qui traditionnellement se tenaient juste avant la période des Fêtes, ont ouvert leurs créneaux utilisant le prétexte des saisons pour faire des salons périodiques très courus par les amateurs. L'art des artisans, qui s'inscrit souvent dans l'utilitaire, trouvait sa place assez facilement dans les foyers des travailleurs.

Et puis un jour, on m'a regardé d'un œil suspect, la première fois que j'ai osé présenter une sculpture qui n'avait d'autre utilité que l'esthétisme. Même de la part, des artistes/artisans, c'était comme si j'avais sauté à bord d'un train en première classe sans avoir

payé mon billet. Non seulement l'art contemporain se trouvait confronté à l'art populaire, mais la notion même d'art se trouvait confrontée à l'artisanat. Les travailleurs de la terre, de la forêt ou des mines ne voyaient pas toujours la nécessité d'acquérir un truc qui ne servait à rien. Les artistes, ceux qui avaient étudié, voyaient d'un mauvais œil, l'audace ou la prétention de devenir artiste.

Finalement le contexte de l'époque permettait très peu l'élaboration d'œuvres collectives, inter artistes ou même artistes et communauté. Ces projets permettent souvent un rapprochement entre artistes, entre les générations d'artistes ou encore avec le public, stimulant ainsi la reconnaissance des artistes par leurs pairs ou par le public participant.

Enjeux de l'époque (1970-1990)

Dans le contexte où la plupart des travailleurs œuvraient dans des secteurs primaires, il est facile de comprendre que les arts ne faisaient pas partie de leurs priorités. D'où la difficulté d'avoir des commandes ou des contrats de la communauté. Souvenons-nous que nous sommes dans le contexte de la ruralité. Il faut donc adapter sa production aux besoins spécifiques exprimés par leurs concitoyens en espérant que ces derniers élargissent leurs horizons culturels jusqu'à considérer faire une commande sans faire et même voir le croquis dans certains cas. Une production influencée par le milieu ça veut aussi dire, traiter de sujets en art qui nous intéressent plus ou moins (sculpteur de tracteurs, skidoo, etc.)

Un autre enjeu d'importance de l'époque était donc de vendre sa production et d'y attacher une valeur monétaire juste. Le problème était donc de voir trop de gens s'insérer dans le milieu des métiers d'art sans avoir le véritable désir d'en vivre. Ces personnes, exerçant une politique de ventes (pas chères) et de qualité artistique douteuse, ont précipitée le déclin de ces artisans professionnels n'ayant plus leur place dans cet univers de vite fait, peu créatif. Le troc inter/artisan s'est installé pendant un certain temps pour combler le manque de vente. Les artisans ont aussi ouvert leurs ateliers au public et aux touristes comme moyen de subsistance et afin de retrouver le plaisir de vivre de son art.

Un des enjeux de l'époque était aussi l'accès aux services que la ville apporte: soudure, impression, finition de photos, etc. Les artistes devaient donc savoir tout faire pour survivre dans ce contexte de ruralité, un peu à la manière des premiers colons, l'entraide incluse.

Finalement les enjeux financiers étaient et sont encore, pour d'autres raisons, un élément important dans la survie des métiers d'artistes dans le contexte de la ruralité : outre les outillages et les matériaux, on doit se construire des ateliers, toujours de plus en plus grands. On doit avoir les moyens de se déplacer pour les contrats, livraison, etc On doit finalement faire face à des

problèmes de communication avec des lignes téléphoniques déficientes, des longues distances, des fax en dehors de chez soi, etc.

Les enjeux d'aujourd'hui

Contexte de 1990 à aujourd'hui

La naissance du CAAVAT à la fin des années 80 marque un pas important dans la naissance d'une dynamique d'entraide et de coopération dans le monde artistique. Quoique strictement voué à la pratique artistique en art actuel, le Conseil des Artistes en Art visuel de l'Abitibi-Témiscamingue a contribué à élargir les possibilités d'interventions publiques reconnues. Parallèlement, le Conseil de la Culture prenait en charge un concours, le concours Prima Hydro Québec qui permettait de faire connaître le travail d'excellence en métiers d'art dans la région. Quelques artistes, dont je suis, ont navigué entre ces eaux, arts visuels et métiers d'art, je pense à Anne Bilodeau à l'époque, mais aussi aux artistes des Mille Feuilles. Même si j'étais très bien accepté dans les deux mondes, j'ai toujours senti le regard inquisiteur de ma double implication et du peu d'égard que le monde artistique avait envers les artisans.

Les symposiums¹⁶ ont été un apport des plus importants pour la communauté artistique abitibienne. Outre le plaisir de créer dans un contexte festif et de collégialité, les artistes avaient le plaisir d'avoir un contact privilégié avec la population en général ce qui ne s'était pas produit depuis l'engouement des salons de métiers d'art. De plus, le contact avec des artistes de d'autres régions, provinces ou pays a apporté une dimension extra territoriale à la pensée artistique des artistes d'ici. L'Abitibi même était conviée à la table des nations d'artistes. Ce contexte s'est essoufflé sous les pressions financières et organisationnelles. Après le symposium d'Amos, quelques tentatives de renaissance, menées par des individus ou par des organismes se sont éteintes ou se sont avérées plus ou moins réussies. Seul le projet Traffic d'art international a trouvé quelques grâces face à la communauté artistique régionale, mais encore. Projet de diffusion éclaté sur le territoire qui finalement n'avait pas de racines pour s'installer dans l'imaginaire collectif.

Cependant, de magnifiques projets collectifs ont vu le jour, initié par les centres d'exposition eux-mêmes ou par le CAAVAT¹⁷. Le Projet 555, vitrine sur l'art, est un

¹⁶ En 1989 le Conseil des artistes en arts visuels de l'Abitibi-Témiscamingue (CAAVAT), à la demande des artistes, organise le 1^{er} symposium en arts visuels de l'Abitibi-Témiscamingue, qui sera suivi d'une seconde édition en 1993 et d'une troisième en 1997.

¹⁷ Conseil des artistes en arts visuels de l'Abitibi-Témiscamingue

de ceux-là. La naissance de la politique d'intégration à l'architecture fut aussi un apport majeur à la possibilité non seulement d'expression, mais aussi de survie des artistes d'ici. La difficulté des artistes d'ici à faire reconnaître leurs valeurs dans le contexte de projets importants a soulevé un certain mécontentement, mais à la base la politique et s'avère un outil de premier plan dans le contexte de survie des artistes régionaux.

Les politiques municipales concernant la culture sont aussi nées de cette dynamique et en plus de voir les communautés appuyées de diverses façons les artistes locaux, elles ont permis de conscientiser les décideurs de la valeur d'avoir des artistes sur son territoire. Naturellement, comme ces politiques sont destinées à un territoire très précis, bien des artistes sont exclus de ces politiques. Ainsi, les artistes évoluant dans le contexte de la ruralité se sont retrouvés bien souvent pris dans un « no man's land ».

Depuis une quinzaine d'années, le niveau de culture générale s'est élevé, par le retour d'individus avec des formations universitaires, de professionnels, etc. Ce qui a permis un rapprochement tangible de la population face aux arts. Les chaires d'enseignement et de recherche ont contribué à l'enrichissement intellectuel collectif.

On a aussi connu la naissance de plusieurs petits musées de ville ou village contribuant aussi à l'essor culturel du milieu rural, par le partage de connaissances spécifiques et par la participation d'artistes régionaux dans la mise en œuvre d'éléments décoratifs ou artistiques.

Musée de la Garde (La Corne)
Musée de la Gare
Musée régional de Malartic
La ruée vers l'Or.

Les galeries d'art privées sont nées dans les villages de nos campagnes : Sang Neuf-Art, la Boutique de l'Atelier contribuant ainsi à faire connaître le travail des artistes d'ici.

L'intérêt pour l'archéologie est une part non négligeable dans le développement d'une identité culturelle de la région.

Archéo 08
Collection Jo Bérubé
Patrimoine
Sites historiques
T.E. Draper
Église de Rapide Danseur
Église orthodoxe russe

Les activités culturelles ou projets spéciaux en saison

Concours de sculpture sur neige
Les châteaux de sable (La Corne)

Les outils de communication

Téléphonie, tarif interurbain
(Important en milieu rural)
Cellulaire
Internet
Fax accessible à tous

L'absence de critique en région ne nous empêche pas d'évoluer, mais devient un outil de moins pour faire valoir notre talent. La formation collégiale et universitaire permet de mettre en scène des acteurs très actifs et neufs de la communauté artistique abitibienne. Même si tous ne feront pas nécessairement une carrière dans le monde artistique, chacun y aura développé son goût et une manière d'apprivoiser l'art contemporain. La Culture à l'école est une nouvelle avenue très intéressante dans le développement moderne des arts visuels et des arts en général. Non seulement, le programme contribue à soutenir financièrement les artistes, mais permet aux étudiants de niveau primaire et secondaire d'entrer en contact avec l'art d'aujourd'hui et les artistes qui le pratiquent. C'est un moyen privilégié de faire essaimer la reconnaissance des artistes par toute une communauté : les étudiants, les professeurs, les parents, le voisinage de l'école, etc. Il y a aujourd'hui tellement de possibilités de formation spécifique mises à la disposition des artistes que chacun peut facilement évoluer dans de nouvelles sphères de compétence.

D'autre part, il existe une panoplie de cours d'art populaire qui mettent à la portée de tout le monde la possibilité de s'exprimer par l'art et ce de toutes les façons possibles quelque soit le talent ou non des individus.

Les frontières sont aujourd'hui ouvertes plus que jamais aux artistes de toutes disciplines et tout particulièrement aux artistes de la relève. Il y a des projets de résidence et de collaboration qui permettent aux jeunes artistes de se faire valoir sur la scène internationale.

La collaboration des outils de communication grand public que sont la radio et la télévision permet aujourd'hui aux artistes de se faire connaître beaucoup plus facilement du grand public. Ces médias leur permettent de faire connaître leur production et les motivations qui font d'eux des artistes. Des auditeurs n'iront jamais visiter une exposition, mais connaîtront néanmoins le nom des artistes interviewés. Les moyens technologiques actuels permettent aux artistes de produire eux-mêmes leurs catalogues ou leurs articles de promotion. C'est un apport extrêmement important dans la capacité des artistes à faire la promotion de leurs travaux. D'autre part, il y a de nos jours beaucoup plus de centres

d'expositions qu'auparavant, offrant ainsi la possibilité à un plus grand nombre d'artistes d'y exposer leurs œuvres.

Toutes ces commodités de promotion, d'études, et de possibilités amènent nécessairement un plus grand nombre de personnes vers la carrière en arts visuels. Il reste qu'un nombre assez limité fera vraiment carrière, mais la compétition demeurera un enjeu de taille pour ceux qui voudront se lancer dans la bataille.

Il y a une formule aujourd'hui qui banalise le fait d'être un artiste. Il y a un adage qui dit que tout le monde est un artiste et de ce fait chacun se sent appelé par la notion de liberté, d'avant scène, de vie excitante et facile que semble apporter le métier d'artiste. Toute la vague des télé-réalités, les stars Académie de ce monde, laisse croire que tout le monde a un talent et qu'il s'agit de le trouver pour devenir une vedette. Tout cela crée un bassin de compétition où tout un chacun essaie de prendre sa place et celle des autres autant que possible, ce qui amène souvent des gens à prendre une place importante dans ce métier alors qu'ils sont là pour les mauvaises raisons, laissant ainsi sur le banc des personnes qui auraient peut-être démontré beaucoup plus de talent.

Il faut voir qu'Internet est une porte d'entrée, plus qu'une porte de sortie. Je veux dire qu'il est plus facile de voir les artistes du monde entier entrer dans nos maisons que la possibilité que nous avons de se faire connaître dans le monde. Mais Internet reste quand même un moyen extraordinaire et privilégié de se faire connaître sur la planète terre et qui sait peut-être ailleurs.

Personne n'est prophète en son pays. Un adage que nous appliquons facilement à la situation des artistes qui restent en région. Nous valorisons les artistes qui s'expatrient et qui font carrière à l'extérieur de la région. J'ai moi-même pu constater à maintes reprises l'engouement que suscitaient mes expéditions de sculpture, au Japon ou en Europe alors que je considérais que les concours auxquels je participais à Québec ou même en Abitibi étaient souvent de meilleures qualités artistiques. Je pense que le choix entre vivre ailleurs ou vivre ici pour faire carrière, relève plus d'un choix personnel de qualité de vie que d'un choix strictement associé à la carrière d'artiste surtout dans le contexte actuel.

L'art actuel ne rejoint pas tout le monde. C'est un constat facile à faire et quelque part c'est un état de fait qui s'apparente à toutes les actions qui bouleversent la société et chamboulent les traditions. De ce fait, poser des actions qui rejoignent la population dans l'ensemble, relève de l'exploit et demeure par le fait même un enjeu

important dans le développement des arts visuels en région. La masse critique de gens intéressés demeure faible. L'offre que suscite la diversité des lieux de diffusion, rend aussi son accès assez difficile pour les artistes d'ici, les lieux étant très sollicités par les artistes d'ailleurs et par la population locale qui demande de la culture exotique.

Finalement, toute la question amateur versus professionnel reste entière, particulièrement en région puisque le fait de vouloir vivre d'un métier d'artiste peut rester lettre morte parce que l'opportunité d'atteindre le statut de professionnel devient difficile à atteindre dans le contexte d'une compétition féroce, du manque d'intérêt de la population en général et par le fait même, des investissements consentis versus le nombre de personnes qui en profitent.

En conclusion, je pense que les artistes du début des années 70 créaient dans un espace de liberté plus grand qu'aujourd'hui. Il y avait beaucoup moins de contraintes dans l'aspect carrière de la vie d'artiste. Un vent de fraîcheur poussait les artistes sur leurs lancées et la société abitibienne les appuyait avec vigueur. Aujourd'hui les artistes ont à leurs dispositions des moyens faramineux d'acquérir des connaissances, de faire connaître leurs travaux, d'exposer dans le monde entier. Ils ont des moyens techniques extraordinaires d'explorer des univers méconnus. Ils ont des possibilités de communications à la mesure de leurs ambitions.

Finalement, les artistes ont aujourd'hui un coffre à outils exceptionnel, mais tous ne savent pas comment s'en servir. La compétition, plus présente aujourd'hui à cause du nombre croissant de finissants en art, crée une sélection naturelle qui permet à un petit nombre de passer la rampe. Tous ces outils et cette connaissance sont mis au profit du développement des arts visuels en Abitibi-Témiscamingue et il en résulte un accroissement de l'intérêt de la population en général pour les arts visuels, une ouverture aux expériences nouvelles en art ainsi qu'un contact privilégié avec les artistes de leurs milieux.

Être artiste en région, par Gaëtane Godbout, artiste et enseignante au Cégep

Devenir un artiste au contact des autres

Je suis une artiste régionale, née à Malartic. Quand j'étais petite j'habitais dans un rang à la campagne, les livres artistiques et la culture ne faisaient pas partie de mon environnement sauf l'existence d'une femme au bout du rang 7, de la colonie fournière qui faisait des «tableaux», une peinture réaliste et populaire, elle travaillait sur la thématique des originaux dans la nature, au bord d'un lac de préférence.

J'ai fait ma 4e et 5e année du secondaire à la Polyvalente le Carrefour à Val d'Or, j'ai eu la chance d'avoir une artiste enseignante comme professeure d'arts plastiques. Tous les midis, on avait une place pour se retrouver, plutôt que de flâner en ville ou de jouer aux cartes nous on faisait des arts plastiques. C'était l'époque du batik, du macramé, de la céramique... Mireille Vittecoq prenait le temps d'amener ces étudiants au Centre d'exposition, à l'époque c'était une petite salle au sous-sol du Centre culturel, on a visité des expositions de Ma-Reine Bérubé, Louis Brien... et une fois, il y a eu une exposition dont le nom de l'artiste m'échappe, mais qui nous avait tous estomqués, elle travaillait dans la discipline de la gravure et elle nous présentait des impressions et collage créés avec des poches de thé, elle nous avait expliqué l'importance de l'art dans les gestes du quotidien, nous étions tous déstabilisés, ce fût mon premier contact avec l'art actuel.

La formation collégiale

Lors de mon D.E.C. en arts plastiques au Cégep de Rouyn-Noranda, je faisais partie de la cohorte qui a terminé l'ancien programme, ce programme basé sur un savoir-faire technique dont plusieurs cours s'inscrivaient dans la discipline des métiers d'arts (haute lisse, peinture sur soie...)

Après mon D.E.C., j'arrête mes études et je retourne chez mes parents. Je travaille au Musée minier de Malartic, à cette période nous avions un volet touristique et un volet culturel : nous présentions des expositions en arts visuels et des spectacles genres boîte à chanson. C'est dans ce contexte, que j'ai eu la chance de me lier d'amitié avec Diane Cartier-Lafontaine, une artiste peintre qui m'a informée de la possibilité de s'inscrire à temps partiel dans un certificat en arts plastiques à l'UQAT à Val d'Or.

Nous étions plusieurs à suivre ces cours, l'université a ouvert un BAC à temps plein, Daniel Gagné et sa gagne faisaient des événements genres peinture en direct, on regroupait plusieurs disciplines : danse, poésie et théâtre... Val-d'Or sur le plan culturel était en

effervescence, une trentaine d'étudiants étaient sur place en formation.

Pour conclure cette partie :

le développement des arts visuels dans une ville/région doit tenir compte de tous les intervenants, quel que soit le genre de production, on a tous un point en commun, c'est à dire, le goût de la création.

la formation et les personnes qui la dispensent sont déterminantes pour l'évolution de la pratique artistique.

Le milieu de l'éducation est encore fragile, on ne retrouve pas toujours des spécialistes (artistes pratiquants) dans les écoles pour enseigner les arts plastiques,

Les cohortes au D.E.C. en arts plastiques au Cégep à Rouyn-Noranda sont peu nombreuses,

L'absence d'un BAC en arts plastiques en région nous rend la vie plus difficile, les jeunes ne reviennent pas toujours en région.

L'importance de l'implication dans le milieu

En 1988, je déménage à Rouyn-Noranda. François Ruph organise le premier Symposium en peinture à Rouyn-Noranda, on crée le conseil des artistes en arts visuels de l'Abitibi-Témiscamingue en peinture, on organise une exposition itinérante dans les cinq Centres d'expositions de l'A-T accompagné d'un livre d'arts des artistes de la région (L'A-T en peinture). Je fais partie du conseil d'administration, je suis impliquée dans tous les comités, on travaille très fort et la controverse est omniprésente. La pression est forte, il faut faire ses preuves... Nous avons une soixantaine de membres de toutes tendances.

En 1992, on crée l'Écart lieu d'art actuel, on se dote d'une politique artistique, nous choisissons l'art actuel, encore une fois beaucoup de controverses, mais c'est là qu'on voulait aller, on y croyait. Le regroupement a permis l'organisation d'un 2^e et 3^e Symposium en collaboration avec les Centres d'exposition.

Toute cette implication intense, souvent au détriment de ma production, souffrant parfois d'essoufflement, étant une artiste/enseignante m'a beaucoup appris et donné, je peux dire aujourd'hui avec un recul que ça en valait la peine.

Les retombées de l'implication (événements et impacts)

Le regroupement (Conseil des Artistes en Arts Visuels de l'Abitibi-Témiscamingue), la naissance de l'Écart,

les symposiums, les liens avec les Centres d'expositions, ont développé la carrière des artistes de la région. Personnellement j'en ai bénéficié: participation au Symposium en peinture de Rouyn-Noranda; Symposiums à Val d'Or : couverture médiatique (vie des arts, inter...); Symposiums à Amos : exposition au Musée d'art contemporain au Danemark; Commissariat pour plusieurs événements : L'œil de poisson, Québec, Conférence au Manitoba; Réseautage et échange constructifs avec les pairs aux niveaux provincial, national et international; Ouverture aux nouvelles technologies; Exposition à Sculp Montréal, Sorel-Tracy...; Participation au Symposium de Moncton.

Donner place à la relève

Ça prit 15 ans avant que la relève arrive...maintenant nous avons Matthieu Dumont, Geneviève Crépeau, Donald Trépanier et une autre génération Andréanne Boulanger, Véronique Doucet et les autres.

Politique du 1%

Je suis artiste experte pour la politique du 1%, je suis là pour représenter les artistes de la région, le message que je veux donner, c'est de sensibiliser tous les gens de notre entourage à l'importance d'avoir une œuvre d'un artiste de chez nous dans notre établissement.

Cependant, à qualité égale, il serait bon de choisir un artiste de la région. Pourquoi ? Parce qu'un artiste qui a une œuvre publique à réaliser, c'est un artiste qui :

dynamise la création en région;

travaille dans son atelier à temps plein;

vit de sa production pour un temps donné;

échanges avec les pairs,

donne une visibilité dans les journaux et dans notre milieu.

Jusqu'à aujourd'hui, on n'arrivait pas à donner les contrats d'œuvres de plus de 23 000\$ aux artistes de la région. Les propriétaires choisissent les artistes d'ailleurs. Jamais cette situation ne se produirait à Chicoutimi.

Je donne une mention de félicitation à Luc Boyer pour son 1% de 173 000\$ à l'Université McGill à Montréal.

Subventions

Les bourses aux fonds dédiés aux arts et aux lettres en région sont très bien, mais pour les jurys, le danger est au niveau des jurys de sélection, je proposerais des échanges avec une région similaire.

À titre d'exemple : un jury formé d'un ou deux artistes de

l'Abitibi-Témiscamingue avec un ou deux artistes de l'extérieur. On évalue les projets de deux régions afin d'éviter une contamination négative, car régulièrement on se retrouve à porter un jugement sur les gens qu'on côtoie souvent depuis plusieurs années.

Donc, le fait de constituer un jury élargi, nous permettrait un nouveau regard sur notre production en région, on se sensibiliserait à la production d'une autre région et on développerait des contacts avec d'autres artistes.

Qu'est qu'on fait lorsqu'on est classifié Bourse A? Ce que je constate toutefois, c'est que c'est très difficile d'y accéder.

Parcours, par Donald Trépanier, artiste

Depuis mon entrée à l'UQAM au baccalauréat en arts visuels, l'Abitibi-Témiscamingue n'a cessé de représenter pour moi ce territoire fragile, beau et idéal. Fragile à cause de sa situation géographique, et de sa dépendance à ses ressources naturelles. Beau et énigmatique à cause des gens qui l'habitent ; ceux des campagnes, des villages et des villes. C'est ici que j'ai rencontré des gens curieux, ouverts et réceptifs. Le caractère aride du territoire, l'isolement et un désir d'entraide font qu'il y a une proximité chez les individus qu'on ne retrouve pas dans les grands centres urbains. Une situation qu'on retrouve dans d'autres régions du Québec, rien de particulier, sauf que je suis né et que j'ai passé une grande partie de ma vie ici. Loin de vouloir faire un procès, je dévoile, comme vous constatez, un léger sentiment d'appartenance... La poussière, l'odeur et l'euphorie des courses de *stock-car*, des balades en forêt profonde, les paysages quelques fois à l'allure lunaire et les festivals westerns me manquaient beaucoup lorsque j'habitais à Montréal. Donc, beau terrain de jeux pour un individu qui a une pratique en arts visuels. Je suis donc revenu vivre ici.

Je fréquente ce centre d'artistes qu'est l'Écart depuis mon entrée au programme d'arts plastiques au cégep, il y a environ quinze ans. C'est un lieu qui m'a apporté beaucoup de soutien, surtout au niveau de la diffusion de mon travail. Par l'abondance des projets que le centre initie, il contribue fortement au maintien de la communauté artistique de la région. Il est à la fois lieu de rassemblement et de promotion du travail d'ici. C'est là aussi que nous pouvons rencontrer et échanger avec des artistes d'ailleurs grâce aux nombreux projets de résidences qu'il accueille. Mais sa principale force, à mon avis, c'est qu'il accorde une grande place à la relève. C'est à l'Écart que j'ai eu la chance de présenter mes premiers projets et ainsi débiter mon c.v. d'artiste. Ceci m'a permis de pouvoir soumettre mes projets à l'extérieur de la région, dans certains centres d'exposition, et de me créer un réseau. Et nous comprenons tous l'importance d'un réseau dans une carrière artistique, c'est sur son étendue que le succès d'une carrière repose. Pour ma part, pouvoir participer à des événements hors de la région m'a grandement stimulé et m'a surtout motivé à continuer mon parcours en création. Jeune, j'ai eu la chance de pouvoir côtoyer des artistes ayant une grande expérience du milieu et des recherches qui stimulaient chez moi un processus de réflexion. Il faut donc donner la chance aux jeunes artistes de pouvoir se manifester hors de la région. Formons la jeunesse qu'ils disaient!

Mais il faut revenir. En ce sens que nous sommes tous attirés par le bouillonnement et l'effervescence des grands centres urbains. Nous n'avons pas le centre Belgo, le musée d'art contemporain et les nombreux centres d'artistes que Montréal possède. Nous avons tous besoin

de nous ressourcer et d'être stimulés. Nous ne profitons pas, non plus, d'une couverture médiatique très convaincante et les artistes sont moins nombreux et plus éparpillés ici. Ce que nous possédons, c'est le temps et l'espace. En région, si on vit près d'une ville, tout est plus rapide. On revient du travail plus tôt. Je me rappelle lorsque j'habitais à Montréal, aller me procurer des matériaux pouvait prendre un avant-midi. Maintenant que j'ai un domicile à Rouyn-Noranda, ça me prend une demi-heure. Cela peut paraître anodin, mais nous vivons à une époque où le temps est rare et précieux. Plus de temps de création ici et pas d'attente dans le métro. Un petit trajet de voiture. On pourrait dire qu'en région, l'artiste dispose d'un temps de création à prix abordable. Quant à l'espace, nous en avons. Pour les gros projets, j'ai une cour arrière, un sous-sol, un garage et même un champ! À Montréal, je n'avais pas les moyens financiers, ce n'était pas le Klondike du côté espace de création ! Mon appartement, là-bas, c'était l'atelier. C'est étrange, à mon retour en Abitibi, ma démarche et mes questionnements artistiques ont subi quelques changements...Ma ligne d'horizon avait changé. À chacun son expérience.

Il y a deux ans, je suis enfin parvenu à aller visiter la grande ville de New York entre deux jobs « sa slide ». New York, New York. Ça faisait longtemps que je rêvais d'y poser mes deux pieds. Là où tout se passe. Là où le mot visuel n'existe plus, tellement il ressemble à une grosse balloune de latex « glow in the dark » cachée en dessous d'une montagne de lumières de Noël. Bien sûr, sans jeu de mots, j'ai trouvé l'expérience emballante. Le grand manuel de l'excès a probablement été écrit là. Le bateau gratuit qui passe proche de la statue, Ground Zero, Central Park et surtout le café espresso à 75 sous dans le petit café du Metropolitan Museum, le hot-dog sur le trottoir et tout le tralala... Non, pas énormément d'art miniature comme à Ville-Marie. Probablement jamais eu de festival de perf dans un pit de sable non plus. Ils ont compris cette règle fondamentale: plus le public est nombreux, plus l'œuvre doit être de grand format. Quatre fois la hauteur d'un homme normal là on parle d'une œuvre qui se tient debout. Respectable. Et ceci, par souci de contenter les yeux de tout le monde en même temps. Notre ami Rock a compris ça lui aussi. Je vous avoue que dans ma tête, à l'intérieur d'une petite boule de désir, se cachait cette ambition de trouver une parcelle de quelque chose d'idée quelconque à rapporter chez moi. Vous savez ce que je veux dire! Parce que pour être heureux, il faut toujours avoir en tête un projet qu'on va faire et un qu'on ne fera jamais. Ça occupe et surtout c'est sécurisant. Hé bien...non. Rien. New York c'est beau, lumineux en son genre, c'est grand, mais un peu coincé et surtout c'est pas chez moi. Vous me suivez?... Comme l'allé, le retour se fit par bus. Plusieurs haltes, très long trajet.

J'ai eu le temps de contempler ce paysage changeant qui nous sépare. Lorsque que je suis enfin arrivé à mon chalet près du village de Beaudry, paf, contraste total! Délicieux! Là, j'ai eu une vision complètement renouvelée de l'Abitibi-Témiscamingue. Une grande mise à jour. J'ai pris conscience, c'était quoi vivre dans le bois et que la vie ici pouvait et valait la peine d'être partagée, racontée. Oui, nous habitons une autre planète. Je me sentais... apaisé, bien installé sur le bord du lac à quelques pas de mon habitat. Les quelques chalets voisins étaient vacants. Je me sentais seul. Comme si le monde n'existait plus. Je sentis alors que j'avais résidence en pays exotique, oui, exotique. J'étais privilégié. Robinson Crusoé n'était sûrement pas très loin, de l'autre côté de la pointe, derrière une talle d'épinettes. Après ce périple, j'avais l'impression d'avoir tout vu et que dorénavant je n'aurais plus peur de comparer à mes amis exilés, ces endroits mystiques qui meublent mon imaginaire comme Hawaï et la splendeur blanche de l'Islande de Bjork à l'Abitibi. Vous avez deviné que j'aime entretenir chez moi une naïveté choisie. En effet, je réalisais que je vivais en terre sauvage et encore inexplorée ou pas grand-chose était encore arrivé et que tout était à faire. Encore. Tranquillement. Parce qu'ici les journées sont longues et permettent le temps pour la réflexion et les projets. Beaucoup de travail à faire ici pour nous les chercheurs d'art. Reste à attendre les sub (ndlr : subventions).

Mon Parcours artistique en Abitibi-Témiscamingue, par Marylise Goulet, artiste et enseignante

L'Abitibi-Témiscamingue est peut-être une région éloignée, mais elle mérite d'être vue, car elle regorge d'artistes professionnels d'une qualité exceptionnelle!

Il y a bientôt sept ans que j'ai découvert pour une première fois l'Abitibi-Témiscamingue. Cette jeune région accueillante est une terre d'accueil qui m'a permis énormément de progresser dans ma carrière professionnelle. J'ai développé mes connaissances, réalisé mes recherches artistiques tout en ayant la chance de les présenter dans mon milieu.

Ouvrant principalement dans le domaine de l'estampe, j'ai vite rejoint les rangs de l'Atelier Les Mille Feuilles. Je me suis impliquée au sein du conseil d'administration de cet organisme et ai été élue l'année suivante comme présidente d'atelier. Durant mon mandat, j'ai dû gérer de nombreux dossiers et surtout j'ai eu la responsabilité de coordonner le déménagement de l'Atelier au 3^e étage de la Fontaine des Arts. De plus, j'ai travaillé pendant trois et demi comme responsable au service éducatif et la mise en exposition du Centre d'exposition de Rouyn-Noranda. Pendant ces années de travail, j'ai rencontré de nombreuses personnes intéressantes tout en approfondissant mes connaissances du milieu artistique en région. Toujours active et membre du CAAVAT ainsi que du CCAT j'ai siégé respectivement à leur conseil d'administration et participé à de nombreux événements artistiques organisés par ces deux organismes importants en région. Finalement, au cours de ces mêmes années, j'ai eu de nombreuses opportunités en tant qu'artiste professionnelle. J'ai reçu des bourses, effectué des expositions et résidences d'artiste dont une en Europe. Mon dossier a été accepté pour réaliser une oeuvre dans le cadre de la politique d'intégration à l'Architecture et plusieurs de mes œuvres ont été acquises dans divers fonds et collections publiques et privées.

Pour conclure, je suis convaincue qu'un artiste doit s'impliquer dans son milieu pour développer une meilleure compréhension et une appréciation plus juste du monde des arts visuels. En Abitibi-Témiscamingue, nous avons beaucoup de ressources qu'il faut conserver. Nous devons continuer à donner une place à la relève et toujours laisser une place de choix aux artistes d'ici pour présenter leurs recherches artistiques dans les Centres de diffusion professionnelle de la région. De plus il est primordial d'offrir des cachets de qualité aux artistes et poursuivre les formations offertes dans le milieu culturel de la région. Cependant, un aspect de la culture est souvent négligé. C'est la visibilité des artistes à l'extérieur de la région. Dans un avenir proche, il faut débloquer des montants d'argent pour permettre aux artistes de la région de diffuser leurs oeuvres en dehors de l'Abitibi-Témiscamingue et permettre une meilleure visibilité de la région. Il faut faire voir les artistes de la région à l'extérieur du pays.

Discussion animée par Karine Hébert

Marie-Christine Coulombe

J'aimerais vous poser une question toute simple : au niveau du futur, comment le voyez-vous, dans votre production, mais aussi dans votre diffusion?

Jacques Baril

Dans un premier temps, j'ai ma maison à finir! Dans le futur je vois très bien l'implication des artistes même dans un autre centre d'artistes, parce que la région est très très grande et ça ne gênera pas selon moi le centre de Rouyn-Noranda. Il y a quand même de la place et il y a toujours une dynamique qui s'installe autour d'un centre d'artistes, sans nécessairement diluer ce que fait l'Écart.

Donald Trépanier

Moi j'ai une maison à finir aussi. Il y a l'effet boule-de-neige, j'ai même convaincu ma petite cousine d'aller faire le DEC. Il faut qu'à L'Écart c'est sûr continuer de faire des projets.

Gaëtane Godbout

Je ne sais pas si je me trompe, mais on dirait qu'il y a beaucoup moins de possibilités d'exposition dans les centres d'exposition, dans le sens où il y a beaucoup moins d'arts visuels. Avec les certificats ici en région, on a de plus en plus de gens qui déposent des dossiers. Quand j'emmène mes étudiants en arts plastiques au centre d'exposition de Rouyn-Noranda, souvent il n'y a qu'une ou deux expositions en arts plastiques. Et ce serait le fun d'avoir un autre centre d'artistes à Val-d'Or pour se constituer un autre réseau que celui de Rouyn-Noranda, parce que quand on expose à Rouyn-Noranda, on amène notre visite de Rouyn-Noranda. On a à développer des publics. Toutes les villes doivent créer ces noyaux-là, créer un lieu d'échange entre artistes, on est chanceux d'avoir ça (L'Écart) à Rouyn-Noranda et d'avoir le Centre d'exposition. Moi pour l'avenir j'aimerais voir plus d'expositions, plus de place pour les arts visuels, mais peut-être aussi que c'est faux. C'est peut-être juste une perception que j'ai et aussi essayer d'avoir une couverture médiatique plus forte pour sensibiliser encore plus les artistes par exemple au 1% et de mettre plus d'artistes dans la banque.

Jean-Jacques Lachapelle

Depuis un an j'occupe le poste de direction à la salle Augustin-Chénier et demain je vais faire une allocution et je vais parler un peu des enjeux de la diffusion des arts visuels en milieu rural. Par contre je me suis senti interpellé quand on a dit qu'il n'y avait pas de place, pas d'espace dans les centres d'exposition, comment les jeunes peuvent accéder aux centres d'exposition, mais j'aimerais que soient précisées certaines données sur ça. Est-ce que les artistes sont frustrés par rapport à l'attitude des centres d'exposition en Abitibi-Témiscamingue? Et deuxièmement, est-ce que les

étudiants savent comment remplir un dossier d'artistes quand ils quittent le CEGEP?

Gaëtane Godbout

En mon nom personnel, je ne pense pas que c'est une question de frustration, on sent très bien leur collaboration, et on sent aussi très bien qu'il y a différentes tangentes, notamment à Ville-Marie, c'est formidable ce qui s'est passé cette année, avec des étudiants après leur première année d'université et un étudiant du CEGEP qui ont exposé. Après le DEC, notre formation collégiale ne montre pas aux étudiants à faire une démarche artistique et à présenter tout de suite dans les centres d'exposition. Ils vont faire leur expérience et font une exposition collective et vont apprendre à diffuser leur œuvre, faire un communiqué de presse, les cartons d'invitation, mais pas vraiment à faire une demande parce qu'ils sont sensés continuer après à l'université. Mais peut-être que les centres d'exposition pourraient répondre à cette question, parce que moi je trouve qu'il y a moins d'expositions qu'avant. Je dirai que depuis 4-5 ans qu'à l'automne il y a deux expositions en arts visuels après on a d'autres choses.

Marylise Goulet

Je pourrais répondre comme j'ai travaillé au Centre d'exposition de Rouyn-Noranda. Il y a eu une baisse du nombre d'expositions parce qu'ils ont allongé les périodes d'exposition et il y avait une demande du gouvernement de varier les types d'exposition et donc pas seulement en arts visuels. Il y a aussi eu des coupures pour les centres d'exposition ce qui a eu pour conséquence de rallonger les périodes d'exposition.

Karine Hébert

J'aimerais savoir si la réalité est la même à Val-d'Or, moins d'artistes de la région et moins de plages d'exposition?

Marie-Christine Coulombe

Moins d'artistes de la région, je ne suis pas certaine ça a toujours été 50% d'artistes de la région et 50% de l'extérieur, mais je ne veux pas trop m'avancer parce que ma présentation de demain s'intitule « Une recherche d'équilibre ». C'est sûr qu'il y a des subventions et des programmes qui ont été coupés notamment à Amos. Par exemple, les expositions scientifiques sont très chères maintenant tant à la location qu'à la conception. Demain je vous montrerai cependant que les arts visuels dominent nettement. Effectivement, il y a un nombre réduit d'expositions dans les cinq centres d'exposition. Notre nouvelle configuration de salles à Val-d'Or, on va tenter d'avoir des plus petits projets dans la petite salle et des plus grands dans l'autre, parlera des cachets aussi...

Rock Lamothe

Moi c'est au niveau de l'identification. Vous avez beaucoup parlé de l'Écart comme lieu d'identification pour les artistes, mais d'après vous pourquoi cette identification ne se fait pas au niveau des centres d'exposition? Et c'est peut-être le réseau qu'on a le plus complet dans la région, tous les secteurs géographiques de la région ont leur propre centre d'exposition et c'est comme si personne ne s'identifiait à leur propre centre local et à mon avis l'implication peut être sur les conseils d'administration par exemple, mais juste comme milieu de vie finalement, qu'un centre aussi peut développer, à part de me répondre que ce n'est pas leur mandat, je pense, qu'il y a peut-être d'autres choses à faire aussi, en plus dans notre contexte régional les mandats des fois on a le tour de tricoter avec en fonction de nos propres besoins.

Gaëtane Godbout

Je ne sais pas comment répondre au fait que les artistes n'ont pas de lien d'appartenance avec leur centre d'exposition, c'est difficile, Val-d'Or, Amos, répondre pour ces gens-là. Nous à l'Écart, on a l'Écart et le Centre d'exposition que tu vas privilégier en fonction de ta pratique. Si tu es plus en art actuel, l'Écart est peut-être plus approprié, je ne sais pas comment on peut répondre nous.

Jacques Baril

Je pense qu'il y a déjà une prémisse dans la réponse. L'Écart est un centre d'artiste, ce sont les artistes qui gèrent le centre, tandis que tous les centres municipaux on ne peut pas vraiment s'impliquer de la même façon à part sur les conseils d'administration, mais ils ont tellement de contraintes au niveau municipal, on ne sent pas vraiment que les artistes ont leur mot à dire. Je sais que ceux qui travaillent là font le maximum et quand on vit dans le contexte de la ruralité on essaie d'organiser nous-mêmes nos ateliers en fonction de moments où les visiteurs peuvent venir. Mais je pense qu'il y a de la place pour un autre centre d'artistes, pas forcément à Gallichan! Il y a un contexte à exploiter, qui peut être un milieu de vie original, même si ce n'est pas un centre qui fonctionne à temps plein. Ce qui manque beaucoup ici aussi ce sont des résidences d'artiste pourtant en milieu rural c'est assez simple à organiser. Il faudrait voir en collaboration avec l'Écart.

Gaëtane Godbout

C'est par des événements qu'on va créer des liens d'appartenance, comme quand l'Écart a travaillé avec le centre d'exposition de Val-d'Or, on se sentait attaché, on a eu des liaisons, pour le symposium aussi. En tant qu'artiste, on voit les centres d'exposition comme un volet éducatif très fort et on sent moins l'idée de construire nos propres projets.

Marthe Julien

Je suis à l'Écart depuis sa naissance. Je veux juste vous dire que quand on a commencé à réfléchir à la concrétisation d'un lieu on s'est beaucoup interrogé sur comment faire pour aller chercher des artistes de toute la région, il y en a beaucoup, mais c'est un petit noyau et vous savez tous que c'est à l'énergie humaine que l'on bâtit les choses, le noyau est petit même si le territoire est grand, je trouve ça le fun l'idée de Jacques d'un autre centre d'artistes, mais je voudrais préciser une chose, au début on s'était dit qu'on pourrait faire un autobus qui se promènerait d'une place à l'autre, on avait même évalué cette possibilité-là et au début de nos activités on a essayé de proposer des choses à Val-d'Or, à Amos...et tenir ça à bout de bras ce n'est pas toujours évident. Je veux vous répéter ce qu'on dit souvent à L'Écart, j'invite tous les artistes de la région, si vous avez des projets, vous pouvez les concrétiser ces projets. La structure existe pour vous accueillir. Je pense que c'est important de faire un arrimage et un maillage avec les choses qui existent déjà. Je vois l'avenir vraiment brillant pour les arts visuels en Abitibi-Témiscamingue et toute la création, il y a beaucoup de gens très actifs, beaucoup de choses, d'événements qui se passent et j'invite les gens à investir beaucoup les lieux qui existent déjà, oui on peut en créer d'autres, mais c'est de la peau!

Daniel Corbeil

J'ai participé au début à L'Écart quand j'étais à Rouyn-Noranda. La raison pour laquelle l'Écart a parti là, il ne faut pas se le cacher, c'est aussi parce qu'il y avait l'université et le CEGEP, ce qu'il n'y avait pas dans les autres villes. Ça prend quand même à la base une cohorte d'artistes qui se tiennent ensemble, une masse critique. Mais ça n'empêche pas un autre Centre. Je reviens de Chicoutimi et d'Alma et il y a trois centres. Il y a un centre d'impression numérique qui draine plein de monde à travers le Québec. Il faudrait que ce soit dans un lieu où il y a une masse d'artistes et ne pas faire forcément ce que fait l'Écart mais peut-être développée l'excellente idée de résidences d'artistes, pour pouvoir créer des liens avec l'extérieur et d'alimenter d'autres niveaux de travail et de réflexion.

Jacques Baril

Le contexte de la résidence moi je trouve que c'est intéressant et on peut s'étendre sur tout le territoire. C'est sûr que s'il y a un deuxième centre d'artistes un jour il faudrait qu'il se démarque de l'Écart, pour ne pas créer des compétitions.

Andréane Boulanger

Je suis jeune, je ne me sens pas de lien d'appartenance avec les galeries et tout ça. Je ne sais

pas trop comment m'y prendre pour vendre mon art et j'ai opté finalement pour la performance parce que je suis une impulsive, une personne de relation. C'est sûr qu'il y a une problématique en région c'est qu'il y a pas beaucoup de gens, quand tu veux faire quelque chose en art ça peut être long avant de l'obtenir et depuis que je connais Lana qui travaille pour le Palais des Arts Harricana à Amos, on se parle d'un centre d'artistes. Je suis rendue à La Motte maintenant et je me sens un peu loin de ma gang de l'Écart et je suis contente de travailler avec Lana à Amos. On est les jeunes, on est la relève, on a l'énergie fait que je ne pense pas que ça va mourir.

Lana Greben

On a déjà deux volets au Palais des Arts, un volet historique avec le musée d'histoire de l'Abitibi et un volet artistique. Je veux vous parler plus de la galerie. Le projet est vraiment celui d'un autre centre d'artistes autogérés, on a les lieux physiques, on présente beaucoup de monde, de l'extérieur et de la région, mais on a un vernissage par moi ce qui est beaucoup même si on manque de financement. On a beaucoup de membres et de bénévoles, environ 70 dont beaucoup d'artistes professionnels. L'espace est très grand : 16 salles au total. C'est juste les formalités qui nous manquent, mais le reste est possible!

Isabelle Lelarge

Quand tu parles des formalités qui nous manquent est-ce que tu parles de subventions?

Lana Greben

Oui c'est en termes de subvention, mais on peut parler longtemps de ça, parce qu'on cherche des subventions pour tout le projet, mais en fait on cherche des subventions pour chaque projet.

Karine Hébert

La possibilité d'un maillage avec l'Écart et avec d'autres institutions est donc possible dans votre cas.

Lana Greben

C'est sûr que ce serait très enrichissant de travailler en collaboration avec l'Écart.

Rock Lamothe

Je voudrais un peu changer l'angle du débat. J'espère que les gens qui sont dans les centres d'exposition vont être tentés d'y répondre demain. Il y a déjà toute une infrastructure qui existe déjà, non? Mais la question qui se pose auprès des artistes c'est qu'est-ce que ça vous donne de vivre en région? Comment vous la voyez versus ce qui se fait à l'extérieur, est-ce qu'il y a quelque chose de plus que la région peut apporter?

Donald Trépanier

Moi je voudrais revenir à la question des centres

d'artistes versus les centres d'exposition de mon point de vue. Le centre d'artistes c'est vraiment un énorme laboratoire entre artistes, la plupart du temps c'est des résidences maintenant. Le centre d'exposition c'est différent, il y a des normes, c'est tout bien installé, c'est muséal on pourrait dire, mais on ne peut pas passer au travers du mur. À l'Écart on peut, il faut refaire le mur après.

Daniel Corbeil

À l'Écart tu as une structure de liberté que tu n'as pas dans un centre d'exposition.

Karine Hébert

Est-ce que c'est possible d'investir les centres d'exposition d'une autre façon, d'établir un lien un peu particulier avec les artistes, cette liberté au niveau de la création?

Jean-Jacques Lachapelle

D'abord la structure administrative d'un centre d'exposition se place dans une position assez diamétralement opposée. Les artistes sont très peu présents au conseil d'administration. Les rapports entre les artistes et le Centre d'exposition en tout cas au Témiscamingue sont déjà assez conflictuels. Les artistes du coin vont souvent privilégier dans un comité de sélection, les artistes de l'extérieur parce que les dossiers sont plus forts et c'est souvent au Centre d'exposition de freiner un peu cette sélection pour laisser une place aux artistes du coin. Ensuite, les artistes les plus avancés vont travailler beaucoup plus seuls et ne vont pas chercher à venir s'installer dans le centre d'exposition; c'est plus ceux qui commencent à rentrer dans le monde des arts qui y entrent. Il y a donc une tension entre amateurisme et professionnalisme et on est dans un bassin de population où il n'y a pas tant d'artistes professionnels que ça. Et soit dit en passant, les centres d'exposition n'ont pas le seul mandat des arts visuels.

Nicole Tremblay

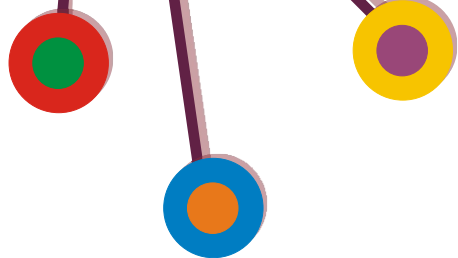
Je suis de La Sarre. Moi j'ai fini mon bac en 1996 et on a eu la possibilité de faire un regroupement d'artistes chez nous et pour tout un tas de raisons logistiques ça n'a pas fonctionné. Des locaux il n'y en a pas tant que ça de disponibles. Je pense que les centres d'art et les centres d'exposition ont des vocations particulières et les centres d'artistes c'est autre chose. Je possède une galerie complétée par une boutique de matériel d'artiste pour pouvoir maintenir la galerie. J'ai une liste de 33 artistes de La Sarre qui viennent régulièrement et on organise un café des artistes une fois par mois et c'est très intéressant. Au début j'avais essayé d'obtenir des subventions, mais c'était trop compliqué donc finalement j'ai ouvert la boutique et on vend aussi des œuvres d'artistes d'ici et c'est quand

même surprenant de voir que les gens achètent des œuvres de nos artistes.

Marie-Christine Coulombe

Au niveau des institutions muséales, des centres d'artistes j'ai observé une certaine transition partout au Québec. Les centres d'artiste sont nés aux alentours des années soixante-dix, c'est beaucoup des artistes professionnels qui en sont devenus les directeurs ou encore des enseignants du milieu des arts visuels et graduellement il y a eu une transition avec notamment la création du programme de muséologie dans les années quatre-vingt, c'était des muséologues maintenant qui s'accaparaient ces postes-là et j'en suis une. Jean-Jacques et Louise sont aussi muséologues et on a une formation en histoire de l'art aussi. Et je me souviens dans mes études que les étudiants en histoire de l'art et arts plastiques ne se mêlaient pas beaucoup, je ne comprends pas pourquoi. Est-ce qu'on pourrait attribuer cette distance qui existe à justement les gens en poste? Je n'ai pas la réponse, mais je soulève la question.

Chapitre 3 L'enseignement des arts visuels en Abitibi-Témiscamingue



Conciliation sculpteur / enseignant, par Luc Boyer, artiste et enseignant

Le programme des arts plastiques au Cégep de l'Abitibi-Témiscamingue : un bref historique

Le programme des arts plastiques du Cégep est un DEC pré universitaire qui a débuté en 1973. Un incendie a détruit les locaux en 1977, les cours ont eu lieu à l'ancienne école Georges Loosemore pour la durée de reconstruction du département. En 1983, la décentralisation du CÉGEP permet l'ouverture des campus de Val-d'Or et d'Amos. Des cours complémentaires en arts y sont donnés. Il s'agit principalement de cours de dessin et de peinture. Les profs de Rouyn-Noranda se déplacent pour offrir ces cours. En 1993, une 1^{re} réforme est mise en place. L'approche par objectifs est remplacée par l'approche par compétences et en 2000, tout le programme est élaboré par l'approche par compétences.

Le DEC (diplôme d'études collégiales):

Un étudiant qui s'inscrit au DEC doit suivre et réussir 35 cours dont 14 en formation générale (français, philo, éducation physique, complémentaires, ...) et 21 en formation spécifique (cours en arts).

Les cours en arts touchent à tous les domaines tels que le dessin, la peinture, la sculpture, l'histoire de l'art, la couleur, l'art et l'ordinateur, le langage visuel, les volets techniques, etc.

L'équipe, à l'automne 2007:

Les enseignants sont mesdames Jocelyne Labrecque, Carole Wagner, France Lachaine, Marthe Julien, Gaétane Godbout et monsieur Luc Boyer. Les deux appariteurs qui appuient les

enseignants sont messieurs Denis Michaud et Christian Blanchet. Le nombre d'étudiants est de 16 en 1^{re} année, de 11 en 2^e année et quelques autres suivent leur DEC sur 3 ans plutôt que sur 2 ans.

En plus des cours, les étudiants s'impliquent à différents niveaux. Pensons à l'exposition intercollégiale d'arts plastiques, aux différents concours de sculpture sur neige, de BD, d'affiches, à la promotion/information dans les écoles secondaires de la région, au travail (emploi) et à l'exposition des étudiants finissants qui a lieu du 16 au 27 mai, cette année. Les profs aussi s'impliquent à différents niveaux. Pensons aux expositions personnelles, aux expositions collectives, à l'art public, aux publications de livres, à siéger comme membre de jury, à la coordination de centre d'artistes, à l'organisation d'événements.

Conciliation travail/production artistique

Avant le cégep:

Dans mon cas, il y a toujours eu alternance entre les périodes d'emploi et les périodes de production. De 1981, date de la fin de mes études à l'université, à 1992, date de début d'emploi au cégep, j'ai toujours occupé des emplois précaires, souvent à contrat et pour une courte période de temps. Chaque période d'emploi était suivie d'une période de chômage ce qui signifiait période de production.

Les périodes de production ont été possibles aussi grâce à l'alternance avec le conjoint. Durant que Diane travaillait, j'étais en production et durant que je travaillais, Diane produisait, car elle est aussi artiste.

J'avais accepté l'idée d'alterner les périodes de production et de travail, mais je voulais que le travail soit quand même près du monde des arts ce qui fait que j'ai occupé les postes suivants : Montage d'exposition au CERN¹⁸, Accessoiriste de théâtre, Concepteur d'affiches/logos/trophées, Dessinateur pour la MRC, Illustrateur pour Archéo 08, Lamineur de fibre de verre, Encadreur, Coordonnateur de la Fête d'Hiver et de l'Été en Fête, Suppléant en arts au secondaire, Chargé de cours à l'UQAT et finalement Enseignant en arts au Cégep depuis 1992.

Depuis le cégep :

En tant qu'enseignants au Cégep, nous avons accès à des congés pour activités professionnelles. J'ai donc pu m'absenter de mon travail pour participer à des concours de sculpture sur neige à Montréal, à Québec et au Japon, à des montages d'expositions solos, à des

¹⁸Centre d'exposition de Rouyn-Noranda

participations à des jurys, à une résidence d'artiste à Moncton et à la présentation de maquettes pour des projets du 1%. Pour la prochaine année scolaire (2007-2008), je vais profiter du programme de réduction volontaire du temps de travail. Cela entraînera une perte de salaire provenant du cégep, mais cette perte sera compensée par les revenus provenant de la production du 1% de l'Université McGill.

Périodes de production :

Je produis surtout durant l'été, quand j'ai enfin décroché de l'école et que j'ai l'esprit libre. J'aime mon travail d'enseignant, mais c'est le genre d'emploi qui siphonne beaucoup d'énergie, même quand on n'est pas à l'école. Alors, l'été est une bonne période de production. C'est durant l'été que j'ai participé à une résidence d'artiste en Belgique, que j'ai participé à des créations devant public à Sudbury (festival Boréal), à Montpellier (festival Recycl'art), à Rouyn-Noranda (sculptures urbaines, Pass'art), et que je travaille à une production personnelle au chalet, à mon rythme, sans pression.

Je produis aussi durant l'année scolaire, mais c'est différent. Il s'agit souvent de pièces plus petites comme des petites pièces en argile reproduites en résine, des pièces « corporatives » comme des trophées ou des cartes de souhaits pour des organismes, et la préparation de maquettes. C'est souvent une production où j'ai une date butoir pour un concours ou pour une exposition de groupe par exemple. Les congés sont de bonnes périodes, pensons au congé de Noël, à la semaine de relâche, aux grèves...

Avantages à travailler au Cégep :

Il est parfois possible de collaborer avec différents départements pour l'utilisation des équipements et des connaissances des gens qui y travaillent. Pensons à la soudure, les bétons, l'aération des espaces de travail, la menuiserie.

L'expérimentation de nouveaux matériaux applicables dans les cours (et dans ma production) : les résines polyuréthane et polyester, la pierre reconstituée, les traitements de surface.

Il est intéressant de montrer aux étudiants le côté « réel » du métier d'artiste tel que : le processus pour l'obtention du contrat de 1% de l'Université McGill, la photographie des œuvres, la présentation de notre démarche lors d'exposition, ils réalisent tout le travail à accomplir pour créer et pour diffuser (étapes de moulage, application des traitements de surface et des patines, trophées), ils comprennent que tout n'est pas facile, mais que c'est un monde où tout est possible.

Inconvénients à travailler au Cégep :

Cela restreint beaucoup le temps de production. Je suis à l'école pour enseigner, c'est mon travail. Même si j'ai du

temps, je n'ai pas nécessairement l'esprit libre, les préoccupations scolaires sont toujours là.

Quand je travaille sur des petits projets à l'école, la création devient alors publique si on peut dire, on perd le côté secret...

Conclusion

Ce n'est pas toujours facile à concilier. Dans mon cas, le travail à temps plein signifie la production à temps partiel. J'ai décidé de sacrifier du temps de créativité au profit de quelques sécurités financières. J'ai fait un choix, j'assume, je vis avec. Si je fais un bilan rapide, depuis la fin de mes études j'ai quand même réalisé 10 expos solos, participé à environ 70 expos de groupe, à des créations en direct, à 1 symposium, à des résidences d'artiste, à des concours de sculpture sur neige, et réalisé un 1% en région et un autre est en cours de réalisation pour l'université McGill à Montréal.

Je ne suis pas carriériste, je ne vise pas la visibilité internationale d'ici tant d'années. Je veux une vie où la création est présente (dans la mienne et dans celle de Diane). Je veux produire à mon rythme. Je veux quitter l'enseignement progressivement et le remplacer par la production. Je veux faire de plus en plus d'art public, pas seulement dans la politique du 1%.

J'ai toujours rêvé d'être sculpteur et j'ai bien l'intention de réaliser mon rêve.

Formation universitaire en arts plastiques, réalisations de l'UQAT, par Rock Lamothe, Ph.D., professeur et directeur du département des sciences de l'éducation, Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue

Pour débiter cette présentation, il me semble important de rappeler quelques dates* qui ont marqué les investissements de l'UQAT dans le domaine des arts et le développement de cette discipline dans la région.

1977

Début de l'aventure par l'ouverture du Certificat en arts plastiques dans le centre de Rouyn-Noranda et de Val-d'Or;

1980

Ouverture du Certificat en arts plastiques dans quatre centres, Amos, Chibougamau, Senneterre et Ville-Marie;

1980

Est également l'année de mon arrivée à l'UQAT;

1981

Ouverture du Certificat en arts plastiques dans trois centres, La Sarre, Rouyn-Noranda et Val-d'Or;

1985-1986

Ouverture du Baccalauréat en arts plastiques (deux cohortes) au centre de Val-d'Or;

1990

Ouverture du programme court en Introduction à la lecture de l'œuvre d'art (art visuel, cinéma, littérature, musique) au centre de Rouyn-Noranda et de Val-d'Or;

1996-1997

Ouverture du Baccalauréat interdisciplinaire en création visuelle (deux cohortes) au centre de Rouyn-Noranda;

2000

Ouverture du Certificat en multimédia interactif au centre de Rouyn-Noranda;

2001

Ouverture d'un Programme court en peinture au centre de Val-d'Or;

2002

Ouverture d'une Majeure de création en m u l t i m é d i a interactif au centre de Rouyn-Noranda (ce programme est toujours ouvert aux admissions);

2003

Ouverture du Certificat en peinture au centre de Val-d'Or;

2006

Ouverture de Certificat en arts plastiques au centre de La Sarre;

2007

Ouverture d'une Majeure en création 3D.

*Il est à noter que ces dates ne sont pas exhaustives, plusieurs autres ouvertures de programmes ont eu lieu surtout en ce qui concerne le Certificat en arts plastiques.

Pour le reste de la présentation, je vais principalement m'en tenir au développement de quelques programmes en arts et à la formation offerte par les baccalauréats puisqu'elle est la plus susceptible de développer des artistes professionnels.

Le Baccalauréat en arts plastiques, un programme appartenant au CEUOQ (ici, il serait trop long et peu pertinent de faire l'historique de l'UQAT, de ses changements d'appartenance et de nom) rapatrier par le CEUAT (Centre d'études universitaires en Abitibi-Témiscamingue). Un programme d'une conception « traditionnelle », c'est-à-dire un tronc commun avec une possibilité de concentration en peinture, en sculpture, en gravure et en communication. Il est à noter que seule la concentration en peinture a été offerte en raison de la clientèle peu nombreuse. Une clientèle en provenance majoritairement des étudiants aux certificats en arts plastiques offerts dans les différents centres de la région. Ce programme était offert à temps plein au centre de Val-d'Or seulement. Il est à noter qu'à l'époque il était le seul programme à temps plein offert au centre de Val-d'Or dans l'école qui deviendra le CEGEP quelques années plus tard. Cette situation nous a amenés à travailler dans un milieu assez clos avec une vie étudiante difficile à partager avec les autres. Une équipe de professeurs réguliers assez réduite en raison d'une petite clientèle, mais celle-ci bien complétée par les chargés de cours en provenance majoritairement de Montréal.

Malgré un programme bien implanté et soutenu par plusieurs organismes régionaux et de la communauté de Val-d'Or, après deux cohortes dont la première d'environ 20 étudiants et la deuxième d'environ 15 étudiants le programme a fermé ses portes aux admissions. Lors de l'ouverture de la troisième année seulement 8 étudiants ont manifesté un intérêt, il nous semblait alors impossible de poursuivre. Le contexte régional n'était et n'est pas encore aujourd'hui facilitant pour le maintien et le développement d'un tel programme. Un seul CEGEP dans la région, avec très peu ($\pm$ 8 à 12 étudiants) de

finissants en formation pré-universitaire en arts plastiques. De ces finissants, une partie ne se dirige pas dans une formation universitaire en arts plastiques et une autre partie choisie de poursuivre ses études dans plus grand centre urbain. Et la clientèle admissible sur une base adulte peut être suffisante par moment, mais elle ne peut alimenter un programme temps plein.

Il en reste, des infrastructures et des équipements retournés à la communauté de Val-d'Or. Mais il en reste surtout, ce qui est très appréciable et de merveilleux pour le développement de la discipline dans la région, les artistes, les enseignants, les travailleurs culturels, etc. Pour en nommer quelques-uns, Daniel Corbeil artiste, Virginia Bordeleau artiste, Diane Cartier-Lafontaine artiste, Gaétane Godbout artiste et enseignante, Serge Larocque artiste et animateur, Nicole Yergeau artiste, Henriette Gamache artiste, Micheline Plante artiste et enseignante, Gilles Gravel artiste et enseignant, Murielle Bérrouard enseignante, Claire Blanchette enseignante, Diane Tremblay directrice d'une école en métier d'art, Lucille Fortin directrice d'une galerie, Daniel Gagné artiste multidisciplinaire, Daniel Michaud, etc.

Après être retombé sur nos pieds, il fallait repartir à nouveau avec une orientation de programme différente, mais la quelle? Question pas facile à répondre! En 1992-1993, le fond de développement académique réseau recevait positivement un projet d'étude pour nous permettre de faire une analyse plus fine de notre situation et pour procéder à une modification de programme. Une petite équipe de recherche s'est mise sur place et voici un résumé des résultats

Travailler sur le développement d'un programme monodisciplinaire nous semblait impossible en raison des clientèles du pré-universitaire en provenance du CEGEP et des clientèles adultes intéressées par une formation dans une région comme la nôtre. Il fallait donc envisager de travailler avec plusieurs disciplines dans un contexte, interdisciplinaire, transdisciplinaire, multidisciplinaire, etc.! Après avoir analysé beaucoup de programmes autant au Québec, au Canada, aux États-Unis, en France, et en Europe en général, la notion d'interdisciplinarité s'est imposée par sa capacité de lier plusieurs disciplines. Par contre, il fallait innover puisque plusieurs de ces programmes procédaient par collage de discipline, ce concept méritait d'être développé pour mieux nous servir

En 1997 et en 1998, nous accueillions les premiers étudiants (environ 20 étudiants en 1997 et 15 étudiants en 1998) avec des acquis et des expériences très variés. De plus, ils étaient plus dynamiques les uns que les autres et très intéressés à vivre cette nouvelle expérience. Une réception exceptionnelle de la part de la communauté universitaire, que ce soit du recteur, des professeurs, du personnel en général et des autres étudiants, tous étaient emballés par l'animation inusitée et le

développement de la vie universitaire que ces nouveaux étudiants apportaient. Les productions en peinture, en sculpture, en installation, en théâtre, en performance, en vidéo, etc. sortaient des salles de classe et elles envahissaient tous les lieux possibles, les ascenseurs, les escaliers, les corridors, etc

Un concept intéressant, mais pas facile à actualiser, la question était venue et elle se maintenait toujours « Comment être interdisciplinaire avant d'être disciplinaire? ». Il n'est pas facile de faire vivre le processus de création à travers plusieurs disciplines!

Pour les étudiants, l'expérience de la création semble plus facile par une discipline, ils la connaissent petit à petit, la développent et se développent par elle et avec elle, mais lorsqu'ils sont confrontés à plusieurs en même temps, les connaître, les articuler en création et faire des liens entre elles, c'est beaucoup demander!

Pour les professeurs, l'expérience était également très exigeante. Même dans un contexte interdisciplinaire, il fallait transmettre de la connaissance disciplinaire en travaillant avec peu d'étudiants et peu de groupes, elle reposait beaucoup sur la supervision non comptabilisée dans la tâche des professeurs. Avec des chargés en provenance de l'extérieur, la situation devenait plus complexe autant pour eux que pour les étudiants. De plus, certains professeurs n'étaient pas à l'aise avec cette façon de faire, et certains avaient même du mal à la comprendre!

Avec le temps, on serait sans doute arrivé à faire un meilleur arrimage des disciplines dans ce contexte interdisciplinaire. Malheureusement, la clientèle n'a pas suivi, après les deux premières cohortes, par manque de clientèle, le programme est fermé aux admissions.

Ce qui nous en reste, encore une fois, ce sont les artistes, les enseignants et travailleurs culturels. En voici quelques-uns, Mathieu Dumont artiste et directeur artistique du centre d'artistes l'Écart, Donald Trépanier artiste et peintre en bâtiment, Martin Guérin artiste et professeur, Martin Beauregard artiste, Sophie Bergeron artiste, Chantale Lafrance enseignante, Éric Gauvin artiste, Jeffrey King artiste, Maryse Larouche artiste, Judith Michaud artiste, Érika Carrier artiste et animatrice, Claudie Letendre, artiste et enseignante, François Lévesque artiste, etc.

Il en reste également tout le développement en Multimédia de l'UQAT. Il a pris son ancrage par un cours dans le programme, par la suite un deuxième cours, un Programme court, un Certificat offert en mineur et

finalement un programme de Baccalauréat en multimédia interactif. Sans oublier, le dernier venu, un Baccalauréat en création 3D.

Le multimédia a d'une certaine manière supplanté le programme de Baccalauréat interdisciplinaire en création visuelle, et en voici quelques raisons :

L'attrait pour les nouvelles technologies;

Les étudiants en provenance des programmes, autres que les arts plastiques, ont peu d'expérience en création ;

Les perspectives d'emploi sont plus intéressantes dans le secteur des nouvelles technologies.

Enfin, même si j'ai peu parlé du Certificat en arts plastiques, il n'en reste pas moins le programme le plus performant autant dans la durée que par la clientèle touchée et par les centres touchés. Ce programme a été ouvert aux admissions environ 19 fois, et nous avons diplômé quelques 200 étudiants. Par ce programme, nous avons perfectionné des enseignants, formé des publics et même des artistes un peu partout sur le territoire. Certains le combinent avec le Certificat en peinture et un autre programme pour obtenir un grade de bachelier.

Voici quelques artistes formés par un, deux et même trois certificats, Michèle Pedneault, Danielle Boutin, Danièle Frenette, Karine Hébert, Ariane Ouellette, Kristiane Plante, Nicole Tremblay, Caroline Kruger, etc. Il faut également mentionner la formation de regroupements dans plusieurs villes de la région.

Pour conclure, la formation dans le domaine des arts n'a pas été et ne sera pas facile dans le contexte régional, dans la forme actuelle des programmes et par nos façons de faire. Il faut revoir tout cela et inventer une nouvelle formule plus souple et mieux adaptée à notre réalité. Pour le moment nous n'avons rien dans nos cartons, si vous avez en tête des idées de développements et des nouvelles façons de faire n'hésitez surtout pas à nous contacter

Enseignement des arts, par Louisa Nicol, artiste, enseignante et directrice de l'école des Beaux-Arts Rosa-Bonheur

C'est quand même ironique que je vienne vous parler aujourd'hui de l'enseignement des arts puisque je ne me dirigeais vraiment pas vers l'enseignement. Pour être sûre de ne jamais enseigner, je n'ai pas fait l'année pédagogique de l'enseignement à l'École des Beaux-Arts de Québec. La raison pour laquelle je ne l'ai pas fait, c'est que je voulais vivre de ma pratique artistique en illustration, gravure et dessin.

Neuf ans plus tard, après la fin de mes études, un compagnon de travail de la Société Radio-Canada en illustration m'a proposé de le remplacer pour enseigner à l'UQAM à sa place comme chargée de cours. J'ai vu cela comme un nouveau défi.

Eh bien, j'ai eu la piqure! Et j'y ai enseigné pendant 28 ans : l'illustration, le dessin et croquis ainsi que la perspective euclidienne, notion d'espace. J'ai essayé de mettre des mots clairs pour expliquer ces domaines de l'art, des mots pour être comprise. Alors, comment faire accéder les étudiants à une grammaire visuelle, émotive et irrationnelle? Comment équilibrer le concept et le sensible ainsi que le rationnel et le relationnel? J'avais comme objectif, quoi qu'il n'y ait qu'un seul étudiant ou étudiante ayant les dispositions d'engagement artistique dans tous mes groupes cours, je donnerai passionnément mon maximum pour tous. Mes étudiants m'ont énormément appris.

Les charges de cours me donnaient la possibilité de longues périodes de vacances pour ma production personnelle. Je quittais donc Radio-Canada en 1983 pour plonger plus avant dans l'enseignement. Je fondais la Galerie Sang-Neuf Art à Palmarolle. Quatre artistes d'Abitibi sont venus me demander des cours de dessin. De cette expérience, l'idée m'est venue de fonder, en 1988, l'École des Beaux-Arts Rosa-Bonheur de Palmarolle. Les cours intensifs qui y sont dispensés, d'une semaine chacun, donnent la possibilité de se tremper complètement (immersion) dans une atmosphère que j'ai connue aux Beaux-Arts de Québec : le faire à temps complet. Plusieurs de mes stagiaires ont complété ensuite leur formation en arts plastiques et arts visuels à l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue et sont devenus des artistes qui rayonnent aussi hors région.

Je dois dire que beaucoup de progrès a eu lieu dans l'expression artistique en Abitibi-Témiscamingue. La Galerie Sang-Neuf Art, en 1984, à Palmarolle, était la seule galerie privée en Abitibi et elle a précédé la création de la Maison de la culture de La Sarre.

Mon expérience comme étudiante aux beaux-arts et chargée de cours à l'université me donne l'opportunité, si vous me le permettez, de faire quelques observations. L'université est un lieu de débats et de sciences. Ces domaines traditionnels favorisent le rationnel, l'analyse, la philosophie et l'écriture. En un premier temps, lorsque les deux écoles de beaux-arts de Québec et de Montréal sont entrées à l'université, la direction et les professeurs d'art y ont vu un avancement social ainsi qu'un changement de réputation (les écoles d'art étaient perçues comme lieux de débauche et comme les politiciens de cette époque, c'est-à-dire de 1926 à 1970, n'avaient pas beaucoup de respect pour l'art, ces écoles dépendaient directement du bureau du Premier ministre).

J'ai assisté à l'intégration des deux milieux beaux-arts et universitaire à Montréal. Comme chargée de cours, je n'étais pas impliquée dans la partie administrative de cette intégration. Par contre, l'enseignement se faisait différemment, exemple : c'est-à-dire par capsules et crédits à l'université, tandis qu'aux Beaux-Arts, c'était le temps complet. Avec le recul, j'ai pu observer que mes étudiants universitaires investissaient moins leur milieu de vie artistique et leur pratique, que nous le faisons à l'École des Beaux-Arts.

Les temps ont changé, ou plutôt, nous avons changé dans le temps. Mes étudiants étaient plus individualistes que nous l'étions. Est-ce que le coût de la vie force les étudiants à entrecouper leur classe d'étude avec du temps de travail? Est-ce les attentes d'apprendre rapidement comme si on zappait, ce qui caractérise l'attitude de plusieurs étudiants aujourd'hui, influencés par la vitesse et l'usage des nouvelles technologies?

Depuis 5 ans, l'université a procédé graduellement à la modification des cours de pratique artistique, s'orientant vers des cours d'analyse, d'histoire de l'art ainsi que des cours magistraux.

Exemple : rétrécissement des locaux de gravure, marginalisation des ateliers de peinture, etc. Aussi, pendant longtemps, c'était très mal vu de savoir dessiner. Les plus récentes expositions d'œuvres contemporaines sont l'exemple de ce règne du concept de la démarche artistique et des mots pour le dire. Jean Clair, directeur du Musée Picasso, dans son livre *Considérations sur l'état des beaux-arts, critique de la modernité*, amenait dos-à-dos le savoir faire versus le faire savoir.

Avec le désengagement de l'université envers les disciplines de pratiques artistiques, je lance l'idée qu'à l'égal des conservatoires de musique et d'art

dramatique, que le domaine des arts visuels se dote à nouveau d'écoles de beaux-arts afin d'offrir une alternative à l'université et un apprentissage de savoir-faire.

ET POURQUOI PAS UNE ÉCOLE DES BEAUX-ARTS EN ABITIBI-TÉMISCAMINGUE?

Exemples :

La structure des écoles d'art en Europe, comme celle qui existait à Québec et Montréal avant les années 70 l'enseignement y était entièrement gratuit, le nombre d'étudiants maximum par année était de 20, le temps complet sur quatre ans, il y avait des prérequis à l'inscription et l'inscription sur deux jours avec des travaux exigés sur place.

La gratuité égale aussi privilèges et engage l'étudiant à une responsabilité sérieuse de sa part vers un mode de vie artistique que je considérerais viscéral.

L'université qui donne des cours qui ressemblent le plus aux cours de beaux-arts actuellement, est l'Université Concordia. Ses étudiants en art et les cours qui y sont donnés sont reconnus et ont une très grande renommée.

Bibliographie

CLAIR, Jean. *Considérations sur l'état des beaux-arts, critique de la modernité*, Gallimard, 1983.

BARRAS, Henri. *De l'art cuit à l'art cru aux sources de la création*, Les Impatients, Liber, 2007.

Discussion animée par Michèle Pedneault

Daniel Corbeil

Au niveau de la cohorte des étudiants est-ce que ça fluctue depuis les 10 dernières années, quelle est l'évolution?

Luc Boyer

C'est linéaire. On en perd à peu près la moitié entre le début et la fin. On a toujours aux alentours de 20 étudiants

Gaëtane Godbout

Cette année et l'année prochaine, on vit vraiment une baisse. On a seulement neuf inscriptions donc on est en grosse campagne de promotion. Il faut dire qu'on a un concurrent de taille le programme arts et lettres profil cinéma. On a de plus en plus d'étudiants qui s'en vont en multimédia et c'est correct c'est une forme d'art aussi. Mais il faut travailler fort pour sensibiliser les jeunes qu'on existe.

Marthe Julien

Je ne pense pas qu'on est en compétition avec arts et lettres. Il faut dire aussi que depuis 4-5 ans on vit des événements extérieurs aux arts visuels comme le boycott des professeurs de tout ce qui est à l'extérieur de leur contrat de travail et on n'a pas fait de promotion pour notre programme depuis quatre ans et ça ça a une incidence sur les inscriptions. Je pense qu'avec les bacs et le certificat qu'il y a à l'UQAT c'est très favorable donc là on est en train de rebâtir quelque chose qui devrait porter fruit dans un an et demi, deux ans.

Rock Lamothe

Comment l'enseignement a modifié ton travail Luc? Compte tenu des tâches multiples et juste le fait d'enseigner et d'être constamment en rétroaction par rapport à l'enseignement?

Luc Boyer

ça l'a modifié en quantité, c'est sûr que je ne produis pas autant que je voudrais, c'est sûr que ça n'a pas modifié mes thématiques. L'enseignement n'a pas vraiment eu d'effet. Quand je produis, je vis, le moment présent, quand je décroche, je décroche.

Daniel Corbeil

Au niveau du département étant donné qu'il y a une baisse, avez-vous pensé à développer quelque chose avec d'autres programmes comme avec les communications ou arts et sciences comme cela peut se faire ailleurs, dans d'autres cégeps, pour aller chercher une cohorte d'étudiants?

Luc Boyer

On n'a pas pensé à ça. Ça pourrait peut-être être une avenue possible. Moi je pense que c'est plus une question

de promotion dans les écoles en valorisant ce qu'il y a dans le programme, le matériel, les débouchés. Mais les arts ont toujours été dévalorisés par les orienteurs scolaires. Il y a un gros mythe autour du monde des arts. Si les jeunes sont dans un domaine qu'ils aiment, ils s'en créeront un emploi.

Karine Hébert

C'est un commentaire, en fait je trouve que c'est intéressant l'ouverture du cégep pour assister à des rencontres, rencontrer des artistes, à des trucs qui sont reliés à la profession d'artiste, c'est un facilitant qui n'existe pas vraiment dans d'autres sphères d'activités culturelles, quand on doit concilier le travail avec la production artistique. Autre chose, les jeunes mères qui doivent concilier la création artistique, le travail et les jeunes enfants, ça demande beaucoup de souffle pour tout concilier.

Luc Boyer

C'est sûr qu'il faut dealer avec la vie familiale, c'est pas forcément facile.

Rock Lamothe

Vous ne pensez pas que pour les clientèles aussi, les nouveaux rapports qu'on a instaurés avec l'esthétique influencent pas les inscriptions dans toutes formes de formation en arts, au détriment de arts et lettres, multimédia, cinéma, etc. où il y a une esthétique un peu moins questionnée et il est de ce fait plus sécurisant de s'inscrire dans d'autres disciplines que dans les disciplines liées aux arts plastiques et dans le passé on avait un rapport avec l'esthétique un peu différente.

Une auditrice

J'entendais une émission à la radio qui montrait l'influence des médias dans les choix et les inscriptions des jeunes.

Luc Boyer

Il faudrait qu'ils écoutent Art TV!

Une auditrice

Est-ce qu'il y a une baisse d'inscription aussi dans les autres cégeps du Québec?

Marthe Julien

Il y a une baisse plus prononcée dans notre cégep qu'au niveau provincial. Je voulais reposer la question de Rock à Luc, est-ce que dans ta vie de professeur, ça t'a pas des fois stimulé dans ta création ce que tu faisais en tant qu'enseignant?

Luc Boyer

Oui je pense que oui. C'est à cause du département que j'ai découvert un nouveau matériau que

j'exploite dans ma création, la résine de polyuréthane. Il y a eu des passages, des échanges de l'un à l'autre, mais ma production n'a pas été transformée magistralement à cause de ça.

Jean-Jacques Lachapelle

On a abordé la question du rythme des expositions plus tôt mais est-ce que les conditions d'enseignement aujourd'hui sont plus difficiles pour les artistes qui enseignent, en lien notamment avec les réformes et modifications de programme?

Luc Boyer

C'est comme si le gouvernement était en train de tout mettre en place pour éliminer les cégeps, de façon sournoise et un jour il va arriver en nous disant le secondaire va en prendre un bout et l'université un autre. Ce serait mieux, si tel est l'objectif, d'annoncer cela et de le faire progressivement.

Rock Lamothe

Au Cegep, les programmes sont un peu prescrits contrairement à l'université où il y a plus de liberté, mais où ce sont des programmes de courte durée. L'élaboration d'un programme prend en moyenne cinq ans avant que l'on puisse recevoir nos clientèles. Et c'est vrai que cela devient essoufflant surtout quand les clientèles sont peu nombreuses.

Chantale Girard

Il s'agit plus d'un commentaire que d'une question. J'enseigne au programme arts et lettres et je tiens à dire que les artistes ne passent pas tous par les formations en arts plastiques, je forme aussi des artistes tels qu'Andréane Boulanger.

Madeleine Perron

Le Bac en création visuelle était peut-être avant-gardiste, parce que je regarde aujourd'hui le profil des artistes, les tendances. Est-ce que c'était vraiment avant-gardiste et est-ce qu'il pourrait être relancé?

Rock Lamothe

On voulait un programme durable et la réponse était très positive. On pensait même pouvoir aller chercher des gens de l'extérieur, parce que nous nous avons une barrière importante : le Parc! On a eu quelques étudiants de l'extérieur, mais ça n'a pas vraiment fonctionné. Quand il s'agit de mettre en application un programme, c'est toujours une autre affaire.

Jean-Jacques Lachapelle

Je me posais la question de l'avenir. En tant que travailleur visuel, je trouve qu'il manque une certaine formation pratique notamment pour développer l'aspect critique, en intégrant à la fois les muséologues, les historiens d'art et les artistes en formation qui peuvent se trouver démunis face au système critique aussi, pour

outiller les gens en histoire de l'art, en muséologie et les artistes à l'appareil critique et plus spécifiquement à l'analyse de la création qui se fait ici.

Rock Lamothe

Je n'ai pas de réponse là-dessus. C'est une avenue que tu ouvres. Mais ma question est combien, vous êtes dans ce champ de compétence là : cinq, six et après une cohorte y en aura-t-il une autre?

Marthe Julien

Il faudrait s'assurer un espace de communication plus grand entre les institutions pour essayer de créer un arrimage plus grand entre les étudiants du Cegep et de l'université. On n'y arrive pas vraiment, ça ne se concrétise pas.

Rock Lamothe

Il ne faut pas oublier qu'il y a un Cegep en région et dans les meilleures années vous avez combien de finissants?

Marthe Julien

22 environ dans les meilleures années.

Rock Lamothe

Mais là-dessus il y en a une partie qui va en communication, une autre partie s'en va à Montréal et dans une année où il y a moins de finissants, on se retrouve dans le meilleur des cas avec trois étudiants à l'UQAT.

Marthe Julien

Ce n'était pas vraiment une question, mais un commentaire sur le fait de créer davantage une vie entre les étudiants du collégial et ceux de l'université. Ma question cependant est un peu spéciale : j'ai une perception par rapport au Bac en multimédia dans lequel il y a un aspect un peu absent, c'est vraiment la création. Le Bac en multimédia c'est un niveau beaucoup plus technique, mais est-ce que toi Rock, tu ne pourrais pas pousser plus de cours au niveau de la création dans ce Bac-là, parce qu'on a le sentiment qu'au bout du compte ça reste très technique.

Rock Lamothe

C'est possible pour les étudiants de prendre une mineure en arts plastiques, mais il n'y a jamais un étudiant en multimédia qui va là, ils ont trop peur de ça. C'est une clientèle un peu spéciale qui est attirée par les nouvelles technologies, le jeu, ils pensent tous devenir riches là! Je donne quand même un cours en histoire de l'art, mais ils ne voient pas l'intérêt de ce cours là. Ils ne sont pas venus là pour ça. Pour eux autres c'est de la grosse création qu'ils font là. Même avec les professeurs c'est difficile de parler de

création, parce qu'il y a beaucoup de monde quoi vient de l'entreprise. Peut-être à un niveau maîtrise ce serait différent, parce que là on reste effectivement à un niveau très technique. Ce sont des programmes dans le fond adaptés au marché et c'est même douteux que Microsoft offre maintenant un Bac par exemple. C'est comme si l'industrie s'était infiltrée petit à petit dans l'université.

Jacques Baril

C'est une question qui s'adresse plus à l'artiste. Est-ce que le territoire, le lieu dans lequel tu vis a une importance dans ta création ou bien est-ce que c'est juste ta job à l'université qui te garde ici?

Rock Lamothe

Autant l'Abitibi a été une terre d'accueil, autant maintenant elle m'a rentré dedans. Finalement, c'est devenu comme plus fort que moi : les espaces, les lumières. J'ai appris à aimer ces paysages-là, à les intégrer à mon travail. Mon environnement fait tellement partie de ma vie aujourd'hui.

Andréane Boulanger

Est-ce que ce serait possible de rassembler les étudiants qui sont à Val-d'Or, La Sarre, Rouyn-Noranda, etc. ?

Rock Lamothe

La question est : est-ce que vous êtes prêts à vous déplacer dans la région pour suivre vos cours?

Madeleine Perron

Est-ce qu'il y a des liens possibles avec les enseignants ou futurs enseignants au primaire qui sont formés en éducation?

Rock Lamothe

Lorsqu'on a fait la modification du Bac, on s'est dit qu'on allait travailler conjointement avec les autres Bacs, dont l'éducation, pour avoir plus de clientèle. Mais on est arrivé dans un moment où le gouvernement a imposé de nouveaux programmes et l'éducation n'a pas été capable de nous soutenir dans l'élaboration de notre nouveau programme. Pourtant, il est important que dès le primaire on familiarise davantage les enfants avec ces questions esthétiques.

(Par rapport à la conférence de Louisa Nicol et à l'idée d'École de Beaux-Arts)

Rock Lamothe

En France, il existe deux réseaux différents, celui des écoles de beaux-arts et celui des universités. La dimension plus théorique se trouvait à l'université et la dimension plus pratique dans les écoles de beaux-arts, et aujourd'hui il semble que les écoles de beaux-arts veulent davantage intégrer la dimension théorique.

Louisa Nicol

Les écoles de beaux-arts en France sont plus décentralisées. Il me semble que ce serait davantage ancré les artistes dans leur région que de leur offrir une telle école quitte à ce qu'ils voyagent après pour former leur jeunesse ailleurs.

Rock Lamothe

L'école Rosa Bonheur touche combien de monde?

Louisa Nicol

Sur un mois de fonctionnement, par bloc d'une semaine afin de favoriser les gens qui prennent une semaine de vacances dans le domaine des arts, alors on a un bloc soit de modèle vivant soit racine et création et c'est une semaine intensive et c'est 12 personnes maximum. Mais cette année j'ai doublé tous les cours de dessin pour répondre à la demande. Donc, c'est une moyenne de 50 personnes qui suivent les formations en vacances. Et cette année, ce que j'ai de nouveau pour les enfants, c'est que je me suis associée à l'atelier de peinture sur bois de Josée Deschamp au village, parce qu'elle a des demandes pour les familles, moi je ne m'occupe pas ni des enfants, ni des adolescents, donc elle s'en occupe dans son atelier.

Jacques Baril

Est-ce que tu reçois des subventions?

Louisa Nicol

Pour la diffusion la Caisse Populaire m'attribue un budget, j'ai aussi des gens qui me soutiennent comme le rendez-vous des arts ou d'autres qui sont impliqués dans le domaine des arts.

Daniel Corbeil

Qu'elle est ta clientèle?

Louisa Nicol

Ça peut aller de 20 ans à 55 ans, mais c'est plus des gens qui ont déjà suivi des cours, qui ont du suivre un virage économique intense à cause de leur famille et où par contrainte économique ils ont dû ralentir leur pratique et qui se disent que dans l'été ils vont se donner une semaine de congé consacré à la création artistique. Depuis que je fais un beau programme et que j'ai l'appui de la municipalité et de la caisse populaire, j'ai plus de gens qui viennent des autres régions l'année dernière et cette année encore. Je suis dans le guide touristique et je fais énormément d'efforts pour diffuser, comme lors de salons. Quand il y a eu l'école de Mont-Laurier qui s'est implantée il y a quelques années aussi, juste avant le Parc, ce fameux mur, j'ai connu quelques années difficiles. Mais je trouve qu'il y aurait tout un travail à faire du côté de l'Ontario francophone, j'aimerais aller en chercher davantage, mais ce n'est pas évident. Je ne sais pas si

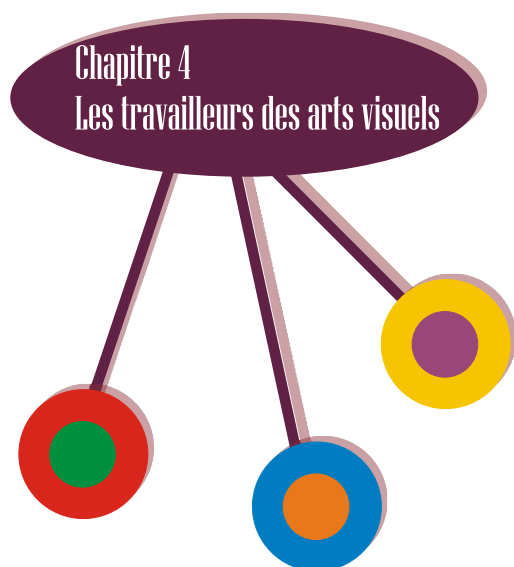
l'université tente aussi de rejoindre cette clientèle-là, mais il y a tout un travail à faire, je pense.

Une auditrice

Comment articulez-vous tous vos chapeaux, entre l'école, votre poste à l'université etc.?

Louisa Nicol

Moi j'articule ça en étant en vacances d'une place à l'autre à la fois. Quand je suis à Palmarolle, je suis en vacances de Montréal et vice-versa. Évidemment, quand je suis à Montréal, j'accueille beaucoup d'artistes de l'Abitibi. J'ai accueilli Virginia Bordeleau en septembre dernier lors des journées de la culture pendant dix jours et cette année je vais avoir Christiane Plante. Ce sont des gens qui ont été des professeurs à l'école Rosa-Bonheur. J'ai eu aussi des étudiants qui ont leur certificat en arts à l'UQAT qui sont venus faire une exposition de groupe en avril dernier et qui ont eu une couverture de Vie des Arts. Et la semaine prochaine je vais recevoir Christine Vien, originaire d'Amos et qui a toujours une pratique artistique en parallèle à sa carrière de juriste et qui va venir exposer chez moi pour dix jours. Quand je vais à la cabane à sucre, j'en profite pour prendre des adresses, parce que je trouve là des gens par exemple qui ne vivent plus en Abitibi, parce qu'ils ont pris leur retraite à Montréal, donc j'établis des contacts!



Le travailleur en art visuel en milieu rural, par Jean-Jacques Lachapelle, directeur de la Salle Augustin-Chénier de Ville-Marie

Dans le programme diffusé par Internet, la présente allocution s'est trouvée coiffée du titre *Le travailleur en art visuel en milieu*. Avec *Le travailleur culturel en art visuel au milieu*, je n'aurais rien dit tellement, ce titre traduit le sentiment qui m'habite après une première année à la direction du centre d'exposition Augustin-Chénier de Ville-Marie. C'est en effet l'impression que j'ai, d'être au milieu. Au milieu d'horizons d'attente divergents.

En début de semaine, j'ai annoncé au milieu d'un point de presse le titre final de l'allocution *Le travailleur en art visuel en milieu rural*. D'abord, de me l'entendre dire à voix haute et devant public, c'est comme si je l'entendais moi-même pour la première fois et que je n'étais pas très sûr où ce titre allait me mener. À preuve, j'ai eu la surprise de découvrir que personne dans mon petit auditoire composé de journalistes de Ville-Marie ne s'identifiait au milieu rural. Les ruraux, me suis-je dis, seraient-ils donc la plupart du temps les autres...

Le premier moment de silence fut suivi d'un petit rire. J'ai senti la corde raide s'allonger. Une corde raide que j'allais devoir traverser pour me rendre jusqu'au colloque de Val-d'Or avec quelque chose à dire sur la présence et la considération des arts visuels en milieu rural.

Description du milieu rural en question

Ville-Marie compte 2700 habitants ce qui en fait la plus grosse municipalité du Témiscamingue. Dix-sept mille personnes habitent le Témiscamingue, qui se subdivise en 18 agglomérations, parmi lesquelles on dénombre quatre communautés amérindiennes. Le Témiscamingue

dispose des deux journaux indépendants dont l'un étend sa distribution au nord-est de l'Ontario. Une radio privée dessert également l'Ontario. L'économie du Témiscamingue est foncièrement agricole et forestière.

La fondation des villages du Témiscamingue à partir de 1880 résulte très souvent d'un mouvement d'une population homogène : des jeunes gens d'un même village de la vallée du Saint-Laurent viennent fonder un nouveau village. De sorte que la plupart des résidents de Moffet ont des origines beauceronnes, ceux de Saint-Eugène-de-Guigues des origines de la haute Lanaudière. En me promenant dans le cimetière de Ville-Marie, j'avais l'impression de marcher dans le cimetière de Sorel dans le Haut-Richelieu tant les Lavallée, Manseau, Chapdeleine, Beauchemin étaient présents sur les pierres tombales. Première vague du peuplement : 1880-1910; seconde vague : 1920-1930. L'entreprise de colonisation du Témiscamingue est antérieure à celle de l'Abitibi dont le développement connaîtra un boom à la découverte de la riche faille minéralogique de Cadillac dans les années 20.

Pourquoi la déclinaison d'une généalogie en regard d'une pratique ou d'une critique des arts visuels? C'est sans doute l'une de mes premières constatations qui pourrait me permettre de commencer à définir le milieu rural : l'arbre généalogique y croît avec vigueur. Pourquoi première constatation? Parce que je reviens après plus de 20 ans d'absence du Témiscamingue et que je dois ajuster ma pratique avec mon entourage.

Ce que je croyais d'ailleurs avoir fait de façon scientifique dès mon arrivée. Après une première analyse des statistiques - qui montrent une désaffection du public lorsque sont présentées des expositions d'artistes de l'extérieur - j'élaboré une programmation où sont présentées simultanément deux expositions : une réalisée par un artiste ou un collectif de l'Abitibi-Témiscamingue et une provenant de l'extérieur. Fallait y penser!

Erreur et donc deuxième constatation : Le Témiscamingue n'est pas l'Abitibi... Les expositions qui présentaient des artistes de l'Abitibi n'ont pas suscité d'adhésion. Je dirais même qu'il faut travailler à contre-courant d'un sentiment de méfiance envers les artistes de l'Abitibi. Il faut dire qu'après un âge d'or où le Témiscamingue a connu une population de 45 000 habitants, un exode en faveur de l'Abitibi a considérablement miné l'influence du Témiscamingue au sein de la région administrative désignée sous le nom d'Abitibi-Témiscamingue. Au demeurant, des villes fortes en Abitibi impriment un rythme et une esthétique urbaine qui tranchent radicalement d'avec l'espace et le rythme rural du Témiscamingue.

Mais avant d'aller trop loin dans les considérations sur la présence et la considération des arts visuels en milieu rural, j'aimerais revenir au milieu des horizons d'attente. Que sont-ils ou que seraient-ils? À quels horizons d'attente ai-je eu l'impression d'être confronté? Je dirais, sans qu'il s'agisse d'une liste exhaustive, qu'il y a : 1) l'horizon d'attente du public en général caractérisé par un goût romantique de l'œuvre d'art dont la forme entendue consiste en un paysage local peint et mis sous cadre ; 2) l'horizon d'attente des artistes locaux qui pratiquent plus une forme artistique qu'un art et s'attendent à figurer dans la programmation; 3) l'horizon d'attente que dessine le système des subventions; 4) l'horizon d'attente du directeur, pas nécessairement formé à négocier avec un milieu peu exposé à la présence des arts contemporains; 5) et enfin, je m'en voudrais de passer sous silence l'horizon de non-attente de Tourisme Abitibi-Témiscamingue.

Autre constatation. Troisième constatation donc. Il y a fracture au centre d'exposition Augustin-Chénier. Fracture entre l'horizon d'attente de la population locale et de l'offre de la programmation des arts visuels. Dans la programmation 2006-2007, les arts visuels sont à l'honneur. Les projets abitibiens n'ont pas suscité d'identification et ont donc généré peu d'affluence. Les projets proposés par les Témiscamiens ont été généralement acceptés : *Aiguebelle en peinture, cinq jeunes de 25 ans et moins, Sylvain Marcotte, Johanne Poitras* et viendront *L'Artouche* (le regroupement des artistes du Témiscamingue) et *Cent Pressions* (une association privée de graveurs). Mais bien que les vernissages aient été populaires, les œuvres sont peu vues le reste du temps.

Quatrième constatation. Le bassin d'artistes professionnels au Témiscamingue est inexistant. On trouvera peu d'artistes qui vivent de leur art au Témiscamingue et il n'y a pas de formation spécifique en art. Les artistes professionnels quittent le Témiscamingue. Reste des personnes qui tentent d'accéder au statut d'artiste en prenant des cours et développent une démarche autodidacte à l'écart des systèmes. On retrouve également une pratique des formes artistiques qui se rapproche plus de l'artisanat ou de la peinture du dimanche. Et c'est, cette population qui s'empresse aux portes de la salle d'exposition, s'offre comme bénévoles, et qui draine un public nombreux.

Cinquième constatation. Malgré l'augmentation des infrastructures (nouveau centre d'exposition en 1997 et nouveau théâtre en 2005), les budgets de financement de fonctionnement n'ont pas évolué depuis 1993.

Sixième constatation. La présence physique du centre d'exposition à Ville-Marie et le développement d'autres installations à caractère muséologique dans les autres localités font en sorte que peu d'élus des villages voisins se sentent concernés par le financement du centre

d'exposition. Mais pourtant au sein du ministère de la Culture, le lieu est considéré comme une infrastructure supra municipale, c'est-à-dire pour l'ensemble du territoire du Témiscamingue.

À l'origine, la Salle Augustin-Chénier est née du regroupement de plusieurs champs d'intérêts populaires : histoire, théâtre d'été et arts visuels. Au fil du temps, l'histoire est devenue autonome et a constitué sous le nom de Société d'histoire du Témiscamingue une instance qui gère le centre d'archives accrédité du Témiscamingue et le lieu historique de la maison du Frère Moffet, dotée d'une exposition historique. Le théâtre d'été a généré une activité des arts de la scène et a fait naître le Théâtre du Rift. Enfin, la Corporation Augustin-Chénier, dont je suis le directeur, qui regroupe centre d'exposition et théâtre de diffusion des arts de la scène est également à l'origine de la Biennale internationale d'art miniature, qui en sera en 2008 à sa 9^e édition.

Aujourd'hui, on peut dire que la Biennale internationale a trouvé son public. La participation est large : 600 œuvres de 350 artistes provenant d'une trentaine de pays sont présentées. Les artistes du Témiscamingue québécois participent, les Ontariens aussi, tout comme ceux de l'Abitibi. Une centaine d'artistes du Québec ont fait parvenir leurs œuvres et comptent parmi les visiteurs potentiels. Enfin, les artistes étrangers sont nombreux à fréquenter le site Internet et même à se déplacer, pour être physiquement présents s'ils sont couronnés d'un prix. Quant à lui, le Théâtre du Rift s'autonomise et la problématique relève d'une toute autre dynamique que je ne n'aborderai pas ici.

Pour le centre d'exposition, je dirai que la première année d'expérimentation s'est soldée par un succès mitigé qui me fait douter de la pertinence d'un centre d'exposition en regard d'une présence et d'une considération des arts visuels au Témiscamingue. Les publics, sauf le scolaire, restent comme inatteignables, impénétrables. Les arts visuels ne sont pas populaires.

La question qui se pose maintenant :
Que faire pour une pratique populaire de diffusion des arts?

Voici quelques hypothèses.

Hypothèse 1. On ferme le centre d'exposition et on présente les expositions dans les villages. Avantages : on sauve sur les coûts de chauffage, d'assurances et d'entretien au profit d'une diffusion plus directe dans l'espace public; on augmente la visibilité des artistes; on augmente le rayonnement de l'art.

Hypothèse 2. On transforme le centre d'exposition en lieu de production; on accueille les artistes en résidence; les œuvres sont présentées dans la rue. Avantages : on maintient l'auréole qui coiffe l'idée du centre d'exposition; on maintient la vocation artistique en première ligne; on augmente la visibilité des œuvres.

Hypothèse 3. On laisse entrer les savoirs traditionnels dans le centre d'exposition. Avantages : l'histoire d'une pratique du design populaire (patenteux, cercles des fermières, artisans, métiers en voie de disparition, cultures amérindiennes) est susceptible d'atteindre le grand public. Désavantages : l'histoire d'une telle pratique est à faire.

Hypothèse 4. On transforme le centre d'exposition en maison de la culture du Témiscamingue et renégocie les postes au conseil d'administration pour imposer une représentation territoriale. On forme des cellules de bénévoles dans les villages. On intègre dans le processus de programmation la participation des cellules de bénévoles.

Hypothèse 5. On génère des projets d'échange entre gens du milieu et artistes des autres régions du Québec et avec d'autres pays, dans un accompagnement qui permet l'intégration progressive des aspirants artistes

En conclusion, je dirai que contrairement à ce que le résumé laisse présager, il m'est d'avis que c'est moins la seule cohabitation des arts populaires et des arts visuels qui sera garante d'un avenir pour la présence et la considération des arts visuels au Témiscamingue, qu'une attitude populaire de diffusion et de présentation.

Employée des arts / Abitibi-Témiscamingue, par Josée Courtemanche, Préposée à l'accueil, technicienne en muséologie et assistante en tout genre au Centre d'exposition de Rouyn-Noranda

Je me présente, je me nomme Josée Courtemanche et je suis originaire de la région. Née à Rouyn-Noranda il y a 25 ans de cela, c'est à Ville-Marie au Témiscamingue que j'ai grandi. Jeune artiste de la relève, j'ai obtenu un DEC en arts plastiques au Cégep de l'Abitibi-Témiscamingue il y a deux ans, j'ai quelques expositions à mon actif et j'ai été acceptée à l'UQAM pour un BAC en arts visuels et médiatiques pour l'automne prochain.

Depuis presque deux ans maintenant je suis employée au Centre d'exposition de Rouyn-Noranda. J'ai accepté de participer à ce colloque, car je crois qu'il est très important que les multiples aspects de mon travail soient démystifiés et connus des gens du milieu culturel de notre belle région. Je considère ma situation comme étant un exemple, la nature de mon travail s'apparentant sans doute aux autres centres d'exposition du territoire de l'Abitibi-Témiscamingue.

D'abord, j'ai été embauchée en tant que *préposée à l'accueil* par le Centre d'exposition de Rouyn-Noranda au début du mois de novembre 2005. Mes tâches à ce moment oscillaient entre l'accueil des visiteurs, la visite de l'exposition en cours et l'aide au montage/démontage de ladite exposition. Rapidement, je n'ai pu que constater l'éventail de tâches qui m'attendait au CERN et qui ne cessait pas de grandir! Traitement de texte, entretien, travaux de peinture ou rencontres avec les médias ne sont que quelques exemples. Pour le bien de ma conférence, j'ai réalisé une très longue liste des tâches que j'ai dénombrées et je vous en fais la lecture.

*Accueillir les visiteurs
Classement de factures
Distribuer des vignettes de stationnement
Effectuer des visites des expositions
Faire de la recherche pour les visites
Arroser les plantes
Rédiger des communiqués
Réaliser des étiquettes pour les divers envois
Répondre au téléphone
Gérer les appels entrants
Montage des expositions
Éclairage de la salle
Travaux de peinture
Entretenir les murs
Travaux informatiques
Prendre les messages
Vérifier les courriels
Assister l'éducatrice lors des ateliers
Gérer la boutique*

*Aménager la boutique
Réaliser des affiches
Assurer la sécurité lors d'activités diverses
Enregistrer divers messages sur le répondeur
Communiquer avec les artistes
Produire divers documents
Rencontres avec les médias
Entretien de la salle
Laver les vitres
Comptabiliser le nombre de visiteurs
Statistiques
Service lors de vernissages
Effectuer des visites guidées
Faire des photocopies
Emballer des œuvres
Gérer « les amis du CERN »
Préparer les cartons d'invitation
Produire diverses listes
Prise de rendez-vous
Commissions diverses
Comptabilité boutique
Correction de documents
Produire les fiches explicatives des œuvres
Assister les artistes lors de montages
Recherche sur le web
Créations de bases de données
Établir diverses listes
Envois de communiqués
Récupérer la poste
Buffet lors de vernissages
Servir alcool
Boucher les trous dans les murs
Faire l'inventaire de la boutique
Organiser une vente de garage!
Entretien « salle de bain »
Premiers soins si blessure (ateliers)
Ordures
Prendre message téléphonique
Aller couper et chercher du saule!
Vente d'objets artisanaux
Entraînement de nouveaux employés*

Un grand nombre de tâches certes, mais si je ne les fais pas, elles ne seront jamais réalisées. C'est un cercle! Je profite de cette tribune pour souligner le fait que plusieurs notions auraient pu m'être transmises par la voie de formations diverses par exemple en traitement de texte en sécurité au travail, en éducation ou en service à la clientèle. Évidemment, une formation engendre des coûts, alors je peux comprendre leur absence. Peut-être aussi que le travail accompli dans les centres d'exposition n'est pas reconnu à sa juste valeur? Une grande polyvalence est donc de mise afin de parvenir à faire le travail au CERN, ainsi qu'un bon sens de l'autonomie. Il faut aussi avoir soif d'apprendre et avoir une bonne capacité d'adaptation. En bref, le salaire est bien, étant donné mon degré de scolarité,

mais il est bien évident qu'il devrait être plus élevé. Sauf que faute de fonds, et c'est partout pareil, le travailleur culturel est loin d'être adéquatement payé!

Ensuite, l'embauche d'un technicien en muséologie au Centre d'exposition de Rouyn-Noranda pourrait être de mise, par contre je ne suis pas en mesure de dire si la situation est la même pour les autres centres en région. En effet, le CERN dispose d'une collection d'œuvres d'art de la région et un technicien veillerait à la diffusion de cette collection et à son entretien. Il faudrait bien quelqu'un pour occuper ce poste, mais les besoins n'étant pas suffisants et les moyens financiers étant ce qu'ils sont, et bien c'est à se demander si la présence d'un technicien en muséologie est réellement essentielle, puisque nous pouvons faire ses tâches!

En ce qui me concerne, je quitte de façon temporaire la région aux profits de Montréal pour aller y obtenir mon BAC en arts visuels et médiatiques. « Temporaire » parce que je souhaite de tout mon cœur revenir chez moi, ici, en Abitibi-Témiscamingue une fois mon diplôme en mains. Je voulais souligner le fait que mis à part en enseignement ou en muséologie, le nombre d'emplois disponibles en région est plutôt limité. Le nombre de postes est restreint et la plupart sont occupés. La pratique artistique étant rarement suffisante monétairement, je me tournerai peut-être vers un cours en construction du bâtiment, qui sait! Un Centre d'exposition nécessiterait le double, le triple d'employés! Malheureusement et encore une fois, faute de fonds, la situation est toute autre...

En conclusion, la fierté que j'ai ressentie plusieurs fois une fois les montages d'expositions terminés est énorme! J'ai appris énormément, dans plusieurs domaines et mon passage au sein de l'équipe du Centre d'exposition de Rouyn-Noranda aura été des plus enrichissants! Wow! Quelle aventure extraordinaire! Les défis techniques, les rencontres avec les artistes, les vernissages auxquels j'ai participé... Tout cela n'a pas de prix! Je quitte dans quelques semaines mon emploi vers le futur et je me surprends parfois à croiser les doigts en espérant revenir y travailler un jour...

Merci de votre attention.

Faire partie des travailleurs culturels, par Serge Larocque, éducateur

Faire partie des travailleurs culturels c'est accepter de porter plusieurs titres, d'être perçu de différentes façons par les gens qui viennent à te côtoyer. D'ailleurs même le nom de « travailleur culturel » (nouveau titre auquel je dois m'identifier) fait surgir une image loufoque...quelqu'un qui porte un casque de construction et qui pelte...de la culture ?

Ouvrant depuis plus de vingt ans dans le paysage culturel valdorien (dont 15 à titre d'éducateur au Centre d'exposition), on me reconnaît aisément sans toutefois savoir vraiment ce que je fais comme métier. Pour les groupes scolaires (la clientèle avec laquelle je travaille) je suis « Charge » (pour les plus petits), Monsieur Serge ou tout simplement « Sarge » (la familiarité des adolescents). Pour eux je suis le type rigolo, cool, voire même tannant, qui fait faire du bricolage tout en m'associant à différents souvenirs agréables d'activités et d'expositions. Pour les adultes je deviens tour à tour : « le gars de la bibliothèque » (on m'identifie par mon sexe et mon lieu de travail), « l'animateur du Centre culturel » (le lieu de travail se précise et on y rajoute une occupation, celui d'animateur.), « le gars de l'Été en Fête » (autre lieu, autre fonction imprécise), « celui qui dessine avec les enfants » (on reconnaît ici un talent pour les arts), et certain iront jusqu'au terme « d'artiste » (titre auquel je ne tiens pas particulièrement... artiste est, à mon avis, un terme tellement subjectif qui s'attribue et se retire dépendamment de la personne qui te juge...).

Lorsque je clarifie la situation en expliquant que je suis « éducateur », on s' imagine que je suis une sorte de travailleur social spécialisé dans le développement « artistique » des enfants. Quand je spécifie mon lieu de travail, le Centre d'exposition, tout se brouille et l'on résume tout simplement avec : « Ah, tu accroches des cadres ».

Être éducateur au Centre d'exposition de Val-d'Or c'est faire partie d'une petite équipe enthousiaste et ambitieuse qui a comme mandat de faire découvrir, profiter aux gens de la richesse des arts visuels. Beaux défis pour ceux et celles qui veulent les relever. Mon arrivée au Centre, en 1992 (suite à l'obtention d'un BAC en arts plastiques), fut à titre d'animateur pour une exposition scientifique (unremplacement d'un remplacement de congé de maternité!).

Constatant mon aisance avec les enfants et ma facilité de communiquer l'information on jugea bon de me garder. Être au sein de cette équipe c'est aussi accepter les réalités d'un OSBL. L'argent peut-être rare (mais disponible), les avantages y sont acceptables et l'on

compte beaucoup sur les ressources et les initiatives de chacun pour faire avancer l'organisme. On a confiance en nos capacités et les défis nous amènent à apprendre sur le tas. Être multidisciplinaire s'avère utile. L'animateur que j'étais a dû donc se spécialiser par lui-même. Pondre un programme éducatif et l'adapter aux différentes clientèles (handicapés, autochtones, personnes âgées...). Je n'ai pas d'autres choix que de plonger et de m'adapter aux groupes...souvent sans trop savoir comment les aborder. J'improvise, je commets des erreurs, je me renseigne auprès de divers intervenants afin de livrer la marchandise. Parfois j'avais l'impression d'être un professeur de claquettes qui suivait des cours pour connaître les pas et qui n'avait en réalité qu'un cours d'avance sur ses élèves. Mais les défis ne sont pas seulement du passé. Les temps changent et les gens aussi. Les enfants, leurs besoins, leurs créativité, leurs intérêts pour les arts et la réalisation d'expériences artistiques, évoluent. Ce qui se faisait, vivait il y a 15 ans (atelier, méthode d'enseigner, habilités manuelles, niveau d'attention des enfants) n'est plus toujours applicable et diffère. Les groupes ont évolué et il me revient de les suivre, de les rejoindre, sans toutefois ne pas oublier qu'il est facile de céder. L'accent reste toujours la découverte. L'enfant, par l'expérimentation, réalise son potentiel créatif (qu'il ne doit pas comparer). Il a besoin d'affirmation, d'encouragement plus qu'avant.

Mais de ses contacts, j'apprends également. Le professeur devient l'élève. Je m'émerveille face à l'ouverture de la pensée des enfants. Ils ont de plus en plus accès à une multitude d'informations et c'est un plaisir, souvent désarmant que de discuter avec eux, que ce soit d'art ou tout simplement de situations sociales.

Mon BAC en arts est également mis en profit. Autre titre : celui du graphiste du Centre. À nouveau je dois apprendre à travailler dans de nouveaux univers : ceux des imprimeries et des programmes informatiques. Erreurs, échecs, persévérances, formations...ont fini à nouveau par surmonter l'épreuve. La beauté du Centre...apprendre à se dépasser.

15 ans dans un OSBL...15 ans comme travailleur (à multiples chapeaux) culturel. Beau parcours me diront plusieurs et je le reconnais. Mais une question revient souvent... « Qu'est-ce que tu fais encore ici ? » ? Ici à Val-d'Or ou ici au Centre ? Est-ce un gaspillage de « talent » que d'exercer ma (ou mes) profession dans une ville de l'Abitibi ? C'est comme si, en me posant cette question, on adhère à l'idée que la culture ne doit que se vivre dans les grands centres. Et ça, je m'y refuse ! Cessons d'exiler nos talents et d'en faire profiter uniquement les capitales. La culture est

universelle et chacun a droit de l'exprimer et de la découvrir.

Et que dire de mes longues années d'appartenance au Centre d'exposition...Souvent les OSBL sont perçus comme de magnifiques tremplins pour s'élancer vers d'autres sphères. On y fait notre apprentissage et ensuite on quitte le nid. En 15 ans j'ai eu la chance de découvrir 4 directeurs, 8 secrétaires, 5 « conservateurs », et plus d'une quinzaine d'agents à l'accueil. Chacun a laissé une partie de lui-même, a contribué à l'épanouissement du Centre. Et si je reste, c'est pour poursuivre ce que j'aime faire. Échanger, découvrir des gens (enfants, professeurs, visiteurs, artistes...) et grandir à ces contacts. Faire partie du Centre c'est profiter de tout, de faire de belles rencontres et faire don de soi. C'est une passion.

Le sentiment d'appartenance se fait rare aujourd'hui. La relève du travailleur culturel semble l'être également. Face à la nonchalance et à l'individualisme qui semblent généraliser une génération (on veut plus que ce que l'on est prêt à donner), on peut s'inquiéter. Qui voudrait travailler pour un OSBL sans y trouver des avantages purement « matériels »? Mais il m'arrive de croiser d'autres passionnés, des « jeunes » qui ont la vocation, de donner, de relever les défis et je me dis que ça serait passionnant de travailler avec eux et de leur faire découvrir mon parcours.

Bref...de tous les titres, noms que l'on m'affuble celui que je préfère est Serge (Cherge ou Sarge). Ça me laisse avec l'impression qu'il y a eu un contact, une découverte, d'une complicité et que je fais mon boulot.

Discussion animée par Paul Ouellet

Paul Ouellet

La question « que faire? » était un propos de Lénine entre la révolution de 1905 et celle de 1917 en Russie. Il y a des questions excessivement importantes et nous n'aurons jamais le temps de traiter de tout cela, mais nous pourrions au moins discuter de pistes de solutions. D'abord les témoignages des deux travailleurs dans les centres comme étant des interfaces réelles entre l'artiste et le public de tous âges : c'est illustrant de voir leur rôle de contaminateur, de propagateur et on ne voit pas toujours cela, ce travail que vous faites, et tout le questionnement de Jean-Jacques Lachapelle sur le milieu rural. J'aimerais que l'on revienne sur la question du tourisme qui n'attend rien des centres d'exposition; l'art évacué du système scolaire qui est un drame qui se déroule sous nos yeux et en même temps ce que Serge nous mentionnait par rapport aux jeunes, il y a comme une mutation qui est en train de se faire avec un nouvel environnement visuel, l'habileté technique qui disparaît au profit d'une habileté technologique probablement et la capacité d'en parler, des émotions des artistes; l'artisanat et la peinture du dimanche qui attirent le plus aux Centres d'exposition, il y a à se questionner là-dessus; le peu d'élus qui se sentent concernés, on endure ça comme si c'était normal; et toute la discussion sur la pertinence des centres d'expositions.

Marthe Julien

Josée met en lumière parfois de façon un peu timide certaines difficultés que rencontrent les travailleurs culturels par rapport à la formation, etc. Je voudrais dire que l'on accepte certaines choses, mais je pense que c'est très important de réagir, de revendiquer, il y a des choses qui sont anormales et c'est par des interventions de toutes les personnes qui sont concernées par le milieu des arts visuels qui vont faire que les choses vont évoluer. Par rapport au changement de la clientèle, le constat que Serge nous amène, on l'a vu nous aussi comme enseignant, il y a vraiment changement au niveau de la capacité des étudiants, mais c'est vrai qu'il y a un côté positif aussi au niveau des nouvelles technologies, mais est-ce que les qualités que cela génère sont aussi fortes que les pertes que cela engendre? Enfin, la bombe que pose Jean-Jacques, ses hypothèses de travail mettent le doigt sur des choses très importantes : il faut répondre aux attentes des ministères, la culture et les arts ce n'est pas la même chose, et il faut bien préciser les choses quant aux vœux des ministères et des réponses qu'on lui donne. Et puis la réalité régionale dans laquelle on vit, il faut mettre la main à la pâte tous et parler des vraies affaires, c'est ce que j'ai beaucoup apprécié dans vos commentaires.

Rock Lamothe

J'ai une question pour Serge : qu'est-ce que vous visez

quand vous parlez d'éducation dans les centres d'exposition? Est-ce que vous visez un développement des publics qui se fait par l'entremise de l'éducation des élèves qui viennent au Centre, est-ce que les jeunes d'il y a 15 ans reviennent au Centre une fois adulte ou bien est-ce qu'il s'agit simplement d'une substitution du milieu scolaire ou bien encore est-ce que c'est pour augmenter vos statistiques?

Serge Larocque

C'est sûr que le but premier du centre d'exposition n'est pas de faire des artistes des enfants qui viennent nous voir, mais bien plus de les sensibiliser à l'art, à différentes formes d'expression artistique. C'est une ouverture à la culture, au monde et c'est devenu en cours de route la partie qui devient le substitut du cours d'arts plastique au primaire. Les professeurs se sentent de moins en moins qualifiés pour enseigner les arts plastiques et certains professeurs m'ont même demandé de noter les travaux des étudiants pour le bulletin scolaire, ce qui me met dans une situation un peu gênante. Il y a des professeurs au moment de l'atelier qui suivent ce que je fais faire aux enfants, très impliqués et d'autres qui depuis 15 ans s'assoient au fond de la salle et qui me disent qu'ils ne savent pas quoi faire, ceux-là ne sont pas vraiment impliqués. Pour ce qui est du développement des publics, je ne peux pas dire que ces enfants, une fois devenus adultes reviennent malheureusement. Mais des adolescents que je rencontre parfois après ont été marqués par leurs venues au Centre. Mais est-ce qu'on veut vraiment former au Centre d'exposition un public pour le futur? Les jeunes qui y passent s'en souviennent, c'est un pas. Autre question est-ce que les arts visuels sont la préoccupation première du Centre d'exposition de Val-d'Or parce que les scores explosent quand on présente les insectes ou Maurice Richard.

Rock Lamothe

Ma deuxième question est pour Jean-Jacques, je trouve qu'il y a beaucoup d'investissement parfois dans les centres d'exposition au niveau de l'éducation au détriment peut-être parfois d'autre chose. Au niveau des savoirs traditionnels, c'est peut-être une piste qui peut être très intéressante à développer dans les centres d'exposition. Au lieu d'aller à l'éducation pourquoi ne pas déplacer l'éducation vers un aspect un peu plus d'accompagnement qui aurait un double intérêt pour une clientèle adulte et stable et ces gens là pourraient s'identifier à ces lieux-là. Pourquoi ne pas miser sur les savoirs traditionnels et travailler à une forme de jumelage entre les artistes et les publics pour une plus grande identification.

Marie-Christine Coulombe

Dans un premier temps, je voudrais dire bravo au

directeur de la Salle Augustin-Chénier de Ville-Marie. Ce que j'observe c'est qu'à Val-d'Or, à La Sarre, à Amos, le Centre d'exposition est jumelé à la bibliothèque, à Rouyn-Noranda ça se dirige vers ça, est-ce qu'il n'y aurait pas quelque chose à voir là pour Ville-Marie? L'autre point concerne l'éducation, Anne-Laure et moi avons constaté que tous nos efforts pour avoir un ou des représentants scolaires ici au colloque se sont avérés vains. Est-ce qu'il y a là un symptôme à relever et pourtant on a ici à Val-d'Or une école primaire à vocation artistique, dont la directrice, qui est une personne extraordinaire, siège sur notre conseil d'administration. Ça aurait été une bonne place ici, pour voir le lien qui doit se faire de la maternelle à la maternité. Enfin, Serge, j'étais sensible à ce qu'il avait à dire, on souvent eu des discussions sur les sujets qu'il aborde, notamment dans ce rôle de substitution au professeur, alors on s'est mis à élaborer des formations à leur intention. La première année ça a été un beau succès, une quinzaine de professeurs ont participé à ces ateliers en arts plastiques. La deuxième année, le succès a été très moyen et cette année...rien, le néant. On s'est interrogé sur les moyens mis en œuvre pour communiquer cette offre, on a cherché à rejoindre des personnes à la Commission scolaire, des directeurs, pour leur faire-part de notre offre de formation, nos programmes éducatifs et ça n'a rien donné. Alors peut-on parler d'un désintérêt?

Serge Larocque

Je ne dirais pas désintérêt parce que j'en parle avec les professeurs depuis septembre, pour comprendre pourquoi ils ne sont pas présents et la commission scolaire nous demande de leur envoyer la documentation au mois de mai notamment pour remplir les journées pédagogiques, mais on a l'impression que ce sont des journées très improvisées on dirait, les professeurs semblent toujours surpris et pas au courant et le dossier « apprendre à faire du dessin » ou autre, c'est le dossier qu'on laisse sur le bout de la table et les professeurs nous disent aussi que lors des journées pédagogiques ils sont extrêmement pris, ils n'ont même pas le temps de souffler. Certains ne sont peut-être pas intéressés, d'autres ont suffisamment de bagages. Il y a aussi la question des budgets, est-ce que la commission scolaire est prête à déboursier pour une formation scolaire. Ensuite ils nous disent pourquoi ne mettez-vous pas les journées pédagogiques à un autre moment, c'est-à-dire quand? Durant la semaine, mais moi durant la semaine je donne les ateliers avec les groupes scolaires donc je prive les étudiants d'une visite. Les fins de semaine, non, les soirs non plus. Il y a un intérêt quelque part pour les professeurs qui trouvent ça dommage, mais on reste dans le beau dommage. On envoie beaucoup d'informations, mais malheureusement celles-ci n'ont pas l'air de se rendre.

Danièle Frenette

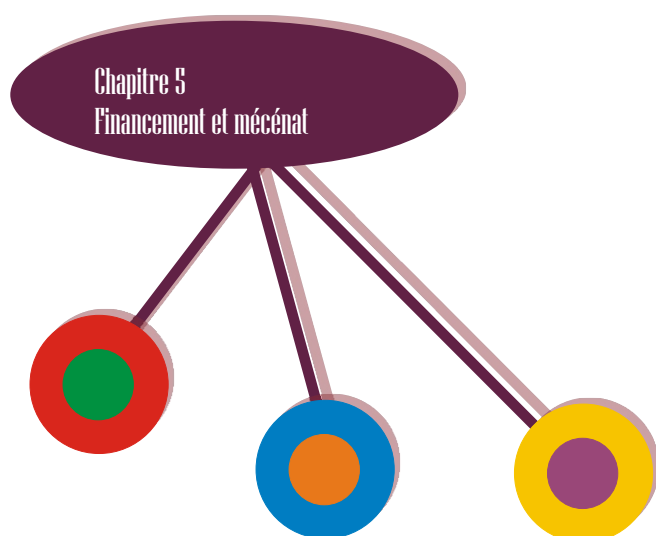
Je reprendrai la question de Rock Lamothe concernant le comment on peut faire pour faire venir les publics même s'il est indéniable que le Centre d'exposition sensibilise les jeunes au langage artistique.

Chantale Girard

Par rapport aux professeurs, je pense qu'il peut y avoir un malaise par rapport aux arts plastiques, contrairement à la musique où il faut impérativement maîtriser un savoir-faire, les arts plastiques sont un peu plus flous par rapport aux exigences de compétence qu'ils requièrent pour être enseignés.

Marilyse Goulet

Pour avoir travaillé tant au Centre d'exposition de Rouyn-Noranda que dans une école secondaire pour le cours d'arts plastiques, j'ai pu remarquer que ce sont deux mondes qui ne se parlent pas. Il y a malheureusement un manque de communication.



L'art et la culture : pour un investissement concerté et innovateur, par Carmelle Adam, conseillère stratégique en gestion et historienne de l'art

Cette conférence a déjà été présentée en 2005 à la Chambre de commerce de Ville-Marie. Elle a néanmoins été adaptée pour le colloque, mais nous avons trouvé peu de données actualisées pour l'Abitibi-Témiscamingue. Il s'agira plus d'information sur les arts au Canada, un peu au niveau du Québec, un filet au niveau de l'Abitibi-Témiscamingue.

Les Caractéristiques des organismes sans but lucratif (OSBL/OBNL)

Regroupement de personnes œuvrant généralement dans une association constituée en corporation.

Pouvoir suprême réside dans les membres par son assemblée générale bisannuelle ou annuelle.

Gestion est partagée entre le conseil d'administration et la direction ou la coordination.

La caractéristique d'un OSBL est d'assurer que son capital est réinvesti dans ses œuvres et qu'aucun de ses membres ne puisse y puiser pour des fins personnelles. Les travailleurs peuvent y œuvrer à titre de bénévole ou de salarié.

Un OSBL opère par subventions et par dons. C'est sa nature. Cela doit refléter partout dans la structure interne de la corporation pour soutenir ce type d'incorporation.

OSBL: revenus autonomes

Un OSBL qui vend ses services afin d'assurer sa rentabilité est appelé entreprise d'économie sociale.

Investissement important de la part des institutions gouvernementales dans le secteur de l'économie sociale.

La tendance est pour les donateurs et les subventionneurs de réduire au minimum les situations de dépendances. Les fonds subventionnés visent de plus en plus à soutenir l'organisme pour se doter de moyens autonomes pour subvenir à ses besoins. Ce qui s'inscrit dans la démarche du gouvernement à soutenir entre autres un chantier d'économie sociale. Avec environ 30% de revenus autonomes, la corporation structurée en OSBL peut être inscrite à titre d'entreprise en économie sociale et ainsi accéder à une série de mesures financières accessibles pour la consolidation et l'augmentation des revenus autonomes. Par exemple, une boutique dans un musée, des animations scolaires, des frais d'entrée, membership, etc. s'incluent dans le calcul des revenus autonomes.

Partie I : Dons et collectes de fonds

Au Québec, il y a eu une part importante de subventions spécialisées du gouvernement provincial. Ce qui n'est pas répandu au restant du Canada.

Par ailleurs, les institutions muséales et autres organismes communautaires dans le reste des provinces canadiennes et des États-Unis ont développé quant à eux des moyens efficaces et surtout intégrés dans leurs façons de faire pour aller chercher du financement par les dons d'entreprises et des particuliers.

Perpétuelle collecte de dons

Il existe quatre groupes de moyens en collectes de dons :

Sollicitation (donateurs individuels importants): porte-à-porte, dons planifiés comme les legs et testaments, les dons de petits groupes d'intérêt.

Sollicitation (des donateurs institutionnels): ministères fédéraux et provinciaux, municipaux, PME, fondations, syndicats, groupes religieux, regroupement d'employés, associations, etc.

Marketing direct : publicités payées, publipostage, télémarketing

Manifestations spéciales et ventes d'articles: épinglettes, calendriers, œuvres, billets, spectacles, etc.

(Source: Patrimoine canadien)

Voici donc quatre moyens que l'institut muséal peut employer pour lever des fonds. Selon cette étude dans les collectes de fonds par les organismes communautaires de Patrimoine Canada on peut identifier quatre grands moyens en collecte de fonds. Par la suite, je traiterai plus en détail de deux types de donateurs : les entreprises et les particuliers. L'institut muséal peut avoir recours aux quatre moyens, mais il est préférable de se consacrer à deux ou trois selon ses objectifs et besoins pour éviter la dispersion.

RDI: rendement de l'investissement et sollicitation donateurs individuels importants

RDI/heure travaillée: Très élevé

RDI/ argent dépensé: Très élevé

80% du temps alloué: préparation à la vente (face à face)

Rapidité des résultats: 8 à 12 mois

Retombée avantageuse: générosité

Retombée désavantageuse: bénévoles inexpérimentés rejettent la démarche avant les résultats

(Source: Patrimoine canadien)

Il s'agit d'une meilleure pratique pour amasser du capital à faire fructifier comme pour les fondations pour un programme d'acquisitions ou de soutien à la création (objectifs sur plusieurs années).

RDI: rendement de l'investissement et sollicitation des donateurs institutionnels

RDI/heure travaillée: Élevé

RDI/ argent dépensé: Élevé

80% du temps alloué: sélection des donateurs / définitions des projets

Rapidité des résultats: environ 6 mois

Retombée avantageuse: crédibilité accrue

Retombée désavantageuse: nombre élevé de subventions à court terme

(Source: Patrimoine canadien)

Des partenariats privés, pour financer des projets ponctuels autonomes ou inscrits à l'intérieur d'un événement récurrent sont possibles, de même que les subventions gouvernementales.

RDI: rendement de l'investissement et marketing direct

RDI/heure travaillée: Élevé

RDI/ argent dépensé: Faible à moyen

80% du temps alloué: choix de listes donateurs potentiels

Rapidité des résultats: 1 à 2 ans

Retombée avantageuse: croissance financière des dons

Retombée désavantageuse: 25% des donateurs sur la liste sont à remplacer annuellement

(Source: Patrimoine canadien)

Une levée de fonds annuelle et récurrente campagne nationale, provinciale ou régionale est nécessaire. Ce financement peut être ponctuel: pour un projet d'envergure (sur plusieurs années) dont le marketing direct est une des parties du projet, car c'est coûteux comme démarche.

RDI: rendement de l'investissement et événements spéciaux et ventes d'articles

RDI/heure travaillée: Faible

RDI/ argent dépensé: Faible à moyen

80% du temps alloué: ventes d'articles ou billets

Rapidité des résultats: 3 à 6 mois

Retombée avantageuse: promotion

Retombée désavantageuse: rendement net peu élevé par rapport aux efforts investis (peut contribuer à démobiliser et démotiver).

(Source: Patrimoine canadien)

Il faut informer les bénévoles que le rendement ne se calcule pas seulement en ventes, mais en retombées indirectes comme la promotion et le développement de contacts dans la communauté.

La collecte de fonds prend du temps, de l'énergie et doit être supportée par une structure dédiée à la collection de fonds. Il faut de l'organisation et ne pas

perdre de temps à entrer dans les détails.

Une parenthèse sur les façons de faire des régions comme l'Abitibi-Témiscamingue par exemple, certains économistes décrivent les régions riches en ressources comme des lieux de malédiction. En effet, il est remarqué que l'abondance en ressources naturelles diminue la capacité de la communauté à s'organiser surtout dans le cas de villes qui sont ou qui ont été historiquement mono industrielles. Dans ce contexte, on observe un comportement de « prise en charge » plus répandu et plus automatique. Ce qui a des répercussions sur les façons de travailler et de s'organiser. On observe sur le territoire une effervescence en festivals culturels une grande créativité, mais quand vient le financement la créativité n'est pas toujours au rendez-vous. Ce sont souvent les mêmes façons de faire qui interpellent les donateurs institutionnels : le gouvernement, les sociétés d'État et quelques entreprises prospères.

Entreprises: conditions de dons

Projets précis et structurés

Résultats tangibles

80% du don dédié aux dépenses du projet

Situation de dépendance évitée

Santé financière de la corporation

Image corporative stable

Coûts d'opportunités
(causes non sélectionnées)

Positionnement par rapport à la concurrence (+ 10 000\$)

Rarement du capital d'investissement
(Sauf pour les domaines de recherche)

Pour chercher du financement, il faut prendre les moyens et adopter un dialogue d'affaires. Ce qui veut dire démontrer le bénéfice que l'entreprise obtient en investissant son argent dans votre organisme ou dans votre projet artistique. Voici les conditions des entreprises les plus rencontrées :

80% du don pour des raisons fiscales

Image corporative stable = difficulté à arrimer la création et la liberté d'expression = fondations, le partenariat, le prestige et la réputation de l'établissement

Rarement du capital d'investissement

Bénéfices fiscaux pour les entreprises

Budget promotion ou dons en charité (depuis 2005)

Le montant du don est déduit du revenu imposable de l'entreprise (selon particularités)

Plafond: 20% des revenus de l'entreprise

Abonnements muséologiques & achat de billets (depuis 2005)

Déduction de 100% (min. 3 expositions dans un programme)

Aucun plafond

Cadeau à un employé (révisée en 2006)

*500\$ annuellement
(pas imposable et déductible d'impôt)*

Don d'un titre coté en bourse (depuis 2006)

Déduction dans le calcul du revenu imposable

Exonération de 100% pour le donateur sur le gain en capital de l'organisme

Une fois les conditions rencontrées, il faut faire valoir le rendement, le bénéfice de l'entreprise (ce que retire l'entreprise) à vous donner son argent, son capital. Le gouvernement provincial a mis depuis 2005, plusieurs mesures permettant aux entreprises de retirer des bénéfices fiscaux à leur investissement dans les institutions culturelles.

Pour les abonnements muséaux, je conseille fortement de réviser la politique de prix d'abonnement pour les entreprises qui devrait être révisée pour aller chercher un financement plus substantiel qu'environ 80\$ ou 100\$ par entreprise sur l'abonnement annuel du musée.

On parle d'entreprises, mais plusieurs de ces déductions s'appliquent pour les professionnels.

Portrait des dons d'entreprises:

Répartition des types de dons:

72% éducation

70% recherche médicale

57% œuvres de bienfaisance

48% sport amateur

44% organismes artistiques et culturels

8% des revenus d'entreprise canadienne en dons

Québec: Sociétés d'État généreuses

États-Unis: les sociétés privées et les fondations

Tendance: enjeux environnementaux

Une piste possible serait de voir avec l'UQAT des partenariats de fondation pour la création (institutions muséales, centre d'artistes, symposiums, artistes professionnels) et ne pas oublier que les entreprises au Québec peuvent aller jusqu'à 20% en dons. Ce qui laisse un potentiel de croissance de 12%.

Les institutions muséales peuvent aussi adopter des politiques de gestion « vertes », d'organiser des événements verts et de la publiciser sur leur site Internet et leurs promotions écrites seront favorisées.

Exemples: meilleures pratiques de dons d'entreprises (en service)

Dofasco (fabricant d'Acier à Hamilton):
50% main d'œuvre sont bénévoles

Prêts de ressources (hauts dirigeants) étalés sur deux ans: collecte de fonds, gestion de projet

Banque Royale:
10 à 12 millions / an

Dons pour générer du capital

Bénévoles impliqués

Il n'y a pas de cadeaux dans le monde de l'économie. Alors quoi de mieux pour une banque de prêter du personnel pour collecter des fonds et ensuite gérer le portefeuille pour faire le fructifier pour l'institution muséale. N'oublions pas que l'effet multiplicateur du crédit est d'environ 5 fois. Ce qui veut dire que 100\$ déposés à la banque peuvent rapporter en intérêt à la banque 500\$. En Europe, c'est 6.5 fois. Donc, investir sur un don en service qui prend la forme d'un prêt de personnel pour faire amasser 1 000 000 en 5 ans. Juste avec l'effet multiplicateur du crédit, la banque va faire au plus 5 000 000 en intérêt sur la somme placée dans ses portefeuilles.

J'aimerais faire une petite parenthèse sur le RSE. Je n'ai pas le temps de parler de la Responsabilité sociale des entreprises. Mais juste dire qu'il y a de fortes tendances à la mobilisation appelée l'activisme actionnariat. Ceci vise à dicter aux entreprises les conduites à adopter en termes de responsabilité sociale en possédant et achetant des actions en volume important. Cela vaudrait la peine de regarder comment par exemple la SMQ peut

influencer les grands détenteurs d'action qui sont les fonds de pension entre autres des professeurs, de la fonction publique. Il ne coûte pas si cher d'essayer de solliciter les retraités de la fonction publique qui ont œuvré dans les arts pour qu'ils fassent passer une résolution ou autre mention pendant leur assemblée annuelle pour que le CA fasse adopter une politique visant un pourcentage d'investissement dans les arts. Je ferme la parenthèse ici.

Profil et données concernant les donateurs individuels

À partir d'un revenu familial de 75 000\$

Anglais et français ont le même profil de donateurs

Canada: 130\$ (médian) versus Québec: 90\$ (médian)

Moyenne d'âge: 48 ans

55 à 64 ans : moyenne de 1500\$

Moins de 35 ans: moyenne de 300\$

12 premières villes du palmarès des donations au Canada sont localisées en milieu rural

4,5% des ménages canadiens possèdent 1 à 2 millions en actifs

Prévision de 201% d'augmentation dans la décennie en cours

Avantage fiscal: 24% en crédit d'impôt sur le revenu (+200\$)

Le don au Québec est plus élevé en art qu'ailleurs au Canada. En milieu rural, les donateurs individuels sont importants (groupes d'intérêt et particuliers)

Partie 2: Survol des caractéristiques du marché de l'art

Entre 2000 et 2005, le marché des ventes d'œuvres d'art a été plus avantageux en Amérique du Nord que le marché boursier, parce que moins sensible aux crises économiques et aux événements géopolitiques (pas à l'abri des bulles spéculatives où le marché évalue plus que cela ne vaut). Dernière bulle à New York remonte à 1990. Cela a pris 15 ans pour que les prix reviennent aux mêmes niveaux.

Deux positions à mettre en perspective: l'œuvre d'art qui répond uniquement aux lois du marché versus la créativité sans soumissions aux lois du marché.

Cela sera abordé par d'autres conférenciers cependant il faut que je précise que les observateurs, même aux États-Unis, reconnaissent des menaces à soumettre la créativité des artistes aux seules lois du marché. Plusieurs appuient un système de subventions (soit de l'État ou des fondations spécialisées) octroyées par des jurys formés par les pairs, dont les prix des œuvres sont balisés par des commissions spécialisées ou autres formes d'index, ce sont des éléments essentiels à préserver pour ne pas répondre seulement à l'offre et la demande des collectionneurs (ou même des bailleurs de fonds).

Marché de l'art

Marché mondial: 3 milliards \$ US

Rendement de 6% à 8% à long terme

46,5% du marché des ventes aux ÉU

New York: hausse des prix de vente
22% pour les dessins
19,9% art contemporain
11,7% œuvres du 19^e siècle

Europe: recul des prix de -39,6%

Indice de référence
(Artprice Global Index)
(Source: La Presse, Michel Girard, *Finances personnelles*
Section investir 2005)

Le PIB de la région de la région AT (minier, forestier, agroalimentaire) est environ quatre milliards de dollars soit 1,5% du Québec.

J'aimerais également bien camper la définition du collectionneur. Car un collectionneur qui n'a pas l'intention de revendre l'œuvre d'art pour en dégager un gain en capital n'est pas éligible aux mesures fiscales prévues par Revenu Canada ou Québec.

La demande de mettre 1% du PIB sur la culture pourrait équivaloir aux marchés des ventes d'œuvre (innovateur et audacieux).

Profil du collectionneur institutionnel au Québec

Depuis 2004 une hausse des acquisitions

Échantillonnage sur 143 établissements:
institutions muséales
(10% des acquisitions)

collections privées (45%)

municipalités (5%)

entreprises appliquant politique 1%
(40%)

1259 œuvres = 16,2 millions \$

60% des œuvres proviennent d'artistes résidents au Québec

60% des œuvres sur support papier

8,5% des œuvres
(sculptures, installations, vidéos d'art, métier d'art)

(Source: Enquête statistique sur les acquisitions d'œuvres d'art au Québec en 2003-2004)

Profil du collectionneur individuel au Québec

Les hommes achètent davantage d'œuvres d'art:

42,1% achètent 1 œuvre
16,3% achètent 4 œuvres ou plus

Le groupe d'âge qui achète le plus d'œuvres d'art:

25 à 34 ans achètent 4 œuvres ou plus
Niveau collégial
Anglophone

Le groupe d'âge qui achète le moins d'œuvres d'art:

55 à 64 ans achètent 1 œuvre
Niveau universitaire
41,8% francophones

(Source: La pratique culturelle au Québec en 2004 - MCCQ)

La tendance observée à Toronto et Vancouver est semblable: jeune homme professionnel (secteur nouvelles technologies, système d'information, informatiques, multimédia)

Toutes les œuvres de plus de 15 000\$ ne sont pas prises en compte. Donc la personne acquiert peut-être une seule œuvre, mais plus cher que les quatre autres avec une plus grande probabilité parmi les artistes émergents ou de la relève en art contemporain.

La tendance: selon l'institut de la statistique au Québec : on observe depuis 2004 une hausse des acquisitions d'œuvres par 143 établissements: 30 institutions muséales, 20 collections privées, 4 municipalités dites d'envergure, politique 1%.

Profil d'achat des collectionneurs individuels en Abitibi-Témiscamingue

3,1% (soit 4500 personnes) ont acheté une ou plusieurs œuvres durant l'année

39,4% achètent 2 œuvres et 36,3 achètent 3 œuvres

51,8% peinture, dessin, aquarelle, pastel, fusain

34,9% sculpture

13,2% métiers d'art

Lieux d'acquisitions

27,9% Boutique spécialisée

27,6% Exposition ou salon

16,1% Famille, ami, particulier

15,5% ateliers d'artiste

12,9% Centres d'art

(Source: La pratique culturelle au Québec en 2004, MCCQ)

Bénéfices fiscaux à l'acquisition des œuvres d'art

Professionnel ou un entrepreneur

Récupération de la TPS, TVQ à l'achat

Amortissement de 3 à 5 ans (20% et 33%)

Donation de l'œuvre à un musée et obtenir un crédit d'impôt sur la valeur de revente de l'œuvre ainsi que sur le gain en capital.

L'amortissement permet de prendre un risque sur des artistes dont les valeurs d'œuvres ne sont pas encore stables. Dans la région, il faut prévoir un lieu d'exposition permanente reconnu par le MCCQ pour que les collectionneurs puissent y faire des dons ou bien faire des partenariats avec des musées en arts visuels hors région.

Vivre de son art: conditions favorables

En 2000, 75% des artistes en arts visuels trouvent l'essentiel de leurs revenus en dehors de leurs pratiques artistiques

Représentation par une galerie

Acquisition d'œuvres par sélection de jurys (pairs)

Acquisition d'œuvres en collection institutionnelle

Inscription au registre du 1% architecture

Suivi des collectionneurs par l'artiste ou le représentant de l'artiste

(Source: Institut national de la recherche scientifique Urbanisation, culture et société)

« Les financements public et privé sont censés aider tout ce beau monde à créer sans nécessairement vivre dans la misère. Au premier coup d'œil, ceux-ci sont considérables. En 2000-2001, le secteur privé a investi 22,1 millions de dollars dans les arts, selon le Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ). Et en 2002-2003, les trois paliers gouvernementaux ont dépensé 2,2 milliards de dollars pour la culture québécoise et 7,4 milliards au pays, rapporte la Conférence canadienne des arts. Mais attention! À peine 7 % de cette dernière somme a été consacrée à l'art canadien : la part du lion a été réservée à la protection du patrimoine, aux bibliothèques ou aux «industries culturelles», comme Radio-Canada et les fonds destinés à l'industrie cinématographique. En outre, rappelle ce bilan canadien, le financement public n'a pas suivi l'inflation : en dollars constants, il a plutôt diminué de 0,3 % entre 1992 et 2003. Or, pendant la même période, le nombre d'artistes a augmenté... de 29 %, note le même rapport. En fait, l'art a beau avoir du mal à nourrir son homme ou sa femme, cela n'empêche pas les jeunes de s'y consacrer. De fait, dans les années 1990, le nombre d'emplois canadiens dans le secteur culturel a progressé deux fois plus vite que dans l'ensemble de l'économie, rapporte Statistique Canada. Les organismes culturels du Québec sont eux aussi en croissance, que ce soit sur le plan du chiffre d'affaires, du nombre d'employés ou du développement international, affirme Yvan Gauthier, président-directeur général du CALQ. «Et les artistes sont une des raisons principales de cet impressionnant développement, notamment parce qu'ils ont accepté des salaires moindres comme travailleurs des organismes culturels. »

(Guy Bellavance, sociologue à l'Institut national de la recherche scientifique Urbanisation, culture et société).

Selon les recherches de Guy Bellavance, les trois quarts des artistes visuels ont tiré en 2000, l'essentiel de leur pécule à l'extérieur de leur discipline.

3^e Partie : Axe de développement

« Présenter la création artistique comme un des axes du développement économique ne tient plus du débat, mais de l'information et du consensus. »

Extrait du discours de Louise Sicuro, Journée de la culture à La Chambre de commerce de Montréal, le 30 septembre 2005

Conditions identifiées pour une relance économique

« qualité de vie » = tangibles (pas rentables)

« qualité de l'endroit » = intangibles

Définition « qualité de l'endroit » : un environnement bien établi, authentique, ouvert à la diversité, doté de nombreux aménagements naturels et d'une scène culturelle pleine de vitalité.

Investir dans la culture locale où artistes et spectateurs se mélangent.

Attirer et retenir la classe créative.

La Chaire Desjardins en développement des petites collectivités à l'UQAT dans son dernier sondage rapporte un bilan positif du retour des jeunes en région. L'hypothèse avancée est dans l'intangible¹⁹ comme le milieu de la culture (favorisant lieu de rencontre, échange, effervescence, nouveauté).

Classe créative

La classe créative est caractérisée par le travail de ses membres qui consiste à « créer de nouvelles formes éloquentes »:

« professionnels de la créativité »

secteurs à forte intensité de savoir: la haute technologie, les services financiers, le droit, la santé et la gestion commerciale.

30% de la main d'œuvre regroupe :

des scientifiques, ingénieurs, des professeurs d'université

de poètes, de romanciers, d'artistes, de gens du show-business, d'acteurs, de designers et d'architectes, les auteurs d'ouvrages généraux, rédacteurs, personnalités du domaine culturel

chercheurs au sein de groupes de réflexion, analystes et autres préconisateurs d'opinions ainsi que des grands penseurs de la société contemporaine

Investissement concerté

Nouvelle géographie économique réside dans les 3 T du développement économique:

la technologie

le talent

la tolérance

Tous les trois présents pour attirer les gens créatifs, susciter l'innovation et favoriser la croissance.

Des économistes se sont penché sur les 3T du développement. Ce qui a donné l'indice Bohème qui prédit une croissance économique en réunissant les 3T. Surtout dans un milieu post-industriel souvent associé à un quartier urbain en perte de vitalité.

Exemples :

La Nouvelle Orléans comporte le talent, la tolérance pas la technologie

Indice bohème

Cet indice économique découle des travaux de Richard Florida, titulaire de la Chaire Heinz de développement économique à l'Université Carnegie Mellon. L'indice bohème part du principe que les entreprises s'installent où se trouvent les gens qualifiés (i.e. la classe créative) et s'oppose aux stratégies uniquement basées sur le capital de risque ou de parcs industriels. Il faut cependant quand même avoir une capacité pour recevoir les entreprises (en ayant recours à du capital de risque ou des parcs industriels).

Relances économiques avec indice bohème élevé

Montréal (estimation 36 000 bohémiens): la ville est au 8e rang en Amérique du Nord. Ex. Quartier éphémère

Depuis la fin des années 90, le gouvernement anglais place les arts et la culture dans son budget à titre d'investissement au lieu d'être des dépenses. Autre ex. : Dublin en Irlande

Revitalisation d'un quartier post-industriel. Ex. Soho à New York

Conclusion

Il est nécessaire aujourd'hui d'avoir une ouverture d'esprit sur de nouvelles façons de faire internes et externes (maillage, exportation, solidarité, positionnement); de travailler en influence concertée, structurée sur les décideurs, les élus, le milieu du savoir et enfin de considérer que la structure interne des OSBL est propice à la collecte de fonds perpétuelle.

¹⁹OCDE = recherche un milieu de vie où le tissu social se crée à travers les éléments intangibles = dynamisme du milieu = lieu de culture et de création

Le financement privé a-t-il un prix? par Madeleine Perron, directrice du Conseil de la Culture de l'Abitibi-Témiscamingue

Tour d'horizon de notre secteur

En Abitibi-Témiscamingue, dans le secteur des arts et de la culture, sur les quelque 360 organismes que nous avons consultés dans le Portrait des organisations culturelles, on en dénombre une trentaine dans le domaine des arts visuels. En terme d'emploi, ce sont une soixantaine de personnes dont une vingtaine qui travaillent à temps plein dans ce secteur.

Toujours dans le portrait, les revenus pour l'ensemble du milieu culturel sont établis à 32 millions de dollars en 1999-2000. Plus spécifiquement pour les arts visuels, c'est de 1,9 million de dollars en revenus dont ce secteur a bénéficié. Pour les mêmes années de références, l'Institut de la statistique du Québec mentionne que l'administration publique québécoise a dépensé (même si je préférerais lire INVESTI) 1,1 million de dollars pour les arts visuels.

Le Portrait des organisations culturelles de l'Abitibi-Témiscamingue a permis d'établir que depuis 1996-1997, la part des revenus de subvention tend à diminuer tandis que la portion des revenus autonomes tend à croître. On voit également apparaître une légère hausse du financement des dons et commandites qui passe de 0,8 % à 1,2 %. Malgré ce qui précède, il n'en reste pas moins qu'en 1999-2000, près des deux tiers des revenus des organisations culturelles provenaient des subventions.

Un autre facteur important à regarder, la culture est en pleine effervescence en Abitibi-Témiscamingue. En 1999-2000, toujours selon le portrait, plus d'une organisation sur dix a vu le jour au cours des dernières années, ce qui est une tendance plus forte qu'en Montérégie ou sur la Côte-Nord, par exemple. Et depuis 2000, il y a encore beaucoup d'autres organisations qui ont vu le jour. On a qu'à penser au *Festival de Contes et Légendes*, au *Festival de musique émergente*, à la *Biennale d'art performance*, à l'*Atelier Cent Pressions*, au *Festival régional de la musique indépendante* pour ne nommer que ceux-là.

Donc en 2005-2006, il y a davantage d'organisations qu'en 1999-2000, et si on regarde le financement octroyé par le ministère de la Culture et des Communications, il était de 458 millions en 1999-2000 alors qu'il est de 536 millions en 2005-2006 soit une augmentation de 17 % en 6 ans. Si l'on considère une indexation moyenne de 2 % par année, il reste peu de marge de manœuvre.

Pour ce qui est des artistes en Abitibi-Témiscamingue,

aujourd'hui nous établissons à environ 250 le nombre de ceux-ci alors qu'en 1993, nous avons identifié une centaine d'artistes professionnels toutes disciplines confondues. Pour ce qui est des artistes ayant une pratique en arts visuels, ils représentent à peu près le tiers de ceux-ci.

Évidemment, cet accroissement du nombre d'artistes n'est pas que régional. À titre d'exemple, le CALQ²⁰ mentionnait dans son document de réflexion sur la révision du programme de bourse de septembre 2006 que le nombre de demandes de bourse a doublé, passant de 2 299 en 1994 à 4 263 en 2005-2006. Quoiqu'ayant été majoré de façon substantielle, le budget pour les bourses n'a évidemment pas doublé pendant cette période, mais tout de même, est passé de 4,8 millions de dollars en 1994 à 8,9 millions en 2005-2006.

Donc, il n'y a pas d'adéquation entre l'accroissement du nombre d'artistes et d'organismes et l'accroissement des budgets du ministère de la Culture et des Communications et de ces sociétés d'État.

Il faut évidemment poursuivre les pressions pour faire augmenter les budgets dévolus au ministère de la Culture et des Communications et ces sociétés d'État, mais il faut aussi se tourner vers d'autres solutions de financement.

Savez-vous que les retombées économiques annuelles du milieu culturel québécois sont de 5,6 milliards de dollars. C'est du moins ce qu'a affirmé Maurice Forget, le président sortant du Conseil des Arts de Montréal lors d'une conférence qu'il a prononcée à la Chambre de commerce de Montréal en mai 2006. Donc, avec un investissement de 535 millions de dollars, le gouvernement du Québec multiplie par 10 les retombées que cela génère. Évidemment, cela ne tient pas compte de l'investissement du gouvernement canadien.

Il est incontournable d'accroître les investissements de l'entreprise privée dans le milieu des arts et de la culture pour assurer non seulement son évolution, mais aussi sa survie.

À mon avis, l'accroissement des investissements du milieu des affaires et le développement du mécénat a et va avoir un effet extrêmement structurant sur le milieu culturel. D'abord, évidemment cela permet la consolidation du financement des organisations culturelles, mais aussi, cela a et aura inévitablement un effet sur la perception des arts et de la culture par le milieu des affaires et la population. En s'impliquant

²⁰ Conseil des Arts et des Lettres du Québec

directement dans son fonctionnement, ils seront davantage enclins à consommer de l'art et à parler d'art. D'autre part, comme c'est de plus en plus répandu, une ville, une région où il y a une grande concentration de talents, d'artistes, accroît sa qualité de vie ce qui a un impact sur la rétention de la population et même un effet attractif indéniable auprès des jeunes. Donc, dans la majorité des cas, nous sommes en mesure de créer une relation gagnant/gagnant entre le monde des affaires et de la culture.

C'est sûrement dans cette perspective qu'à partir des années 80 les gouvernements du Canada ont commencé à encourager les organisations culturelles à solliciter les entreprises privées. Mais au cours des dernières années, notamment avec le gouvernement Charest, on sent vraiment une accélération de ces encouragements. C'est notamment le cas avec des programmes comme *Placements culture* où jusqu'ici, ce sont plus de 15 millions qui ont été investis dans ce programme. (En passant, mentionnons qu'aucun organisme de l'Abitibi-Témiscamingue n'a pu obtenir de fonds de ce programme.) Autre cas qui est félicité par le gouvernement Charest, les partenariats publics privés (les PPP) dans les projets de construction ou rénovation de bâtisse à vocation artistique et culturelle. La Salle de spectacles Télébec et le Théâtre du Rift à Ville-Marie sont des exemples de PPP.

Toutefois, sommes-nous prêts? Nous préparons-nous adéquatement pour accroître le financement de milieu privé? Et est-ce qu'un financement privé est adapté à tous?

Je vous invite à regarder un reportage d'André Cullen et Éric St-Laurent qui a été réalisé dans le cadre de l'émission *Méchant contraste* télédiffusé sur les ondes de Télé-Québec. Ce reportage met en perspective l'expérience de l'artiste en arts visuels Véronique Doucet et les limites de l'art engagé.

(Projection d'un extrait de 4 minutes de ce reportage)

À mon sens, ce reportage pose deux questions fondamentales. D'abord, est-ce que l'état pourrait et ou devrait jouer un rôle de leader pour s'assurer que le milieu culturel est protégé du rapport de force qui peut être exercé par le milieu des affaires?

Parce que non seulement l'artiste risque beaucoup de ne pas avoir accès à ces capitaux privés, mais aussi, de ne pas être diffusé par un lieu qui veut plaire (en toute légitimité) à son partenaire financier.

Comment peut-on contrer ce phénomène? Est-ce une problématique marginale ou réelle? Y aurait-il lieu de créer un code d'éthique de la commandite? Est-ce que l'amélioration des incitatifs fiscaux pourrait être une

solution pour ne plus être lié en terme de visibilité avec un partenaire financier?

Autre question fondamentale que ce reportage pose. Est-ce qu'un artiste, un créateur peut avoir accès à des capitaux privés sans que cela ne limite sa liberté de création? Si oui, comment? En Abitibi-Témiscamingue, une fondation avec une enveloppe réservée pour la création, est-ce envisageable, souhaitable? Dans une région minière comme la nôtre est-il utopique de rêver à des accreditives pour l'art?

Beaucoup de questions peu de réponses... sauf qu'il faut réfléchir à ce phénomène et être pro-actif. D'ailleurs, le Conseil de la culture et l'Écart... lieu d'art actuel ce sont déjà rencontrés sur ce sujet et désirent poursuivre des démarches et poser des actions concrètes dans ce sens. En terminant, à la question *Le Financement privé a-t-il un prix?* Certainement, mais c'est à nous de nous assurer que nous en avons pour notre argent.

L'ère des alliances, par Monik Duhaime, directrice régionale du Ministère de la Culture et des Communications du Québec

L'Abitibi-Témiscamingue, change beaucoup, comme l'ensemble de la société québécoise. Sa façon de définir tant sa qualité de vie que son développement économique et global évolue et fait en sorte que le contexte dans lequel se situe le vaste domaine des arts visuels est très différent de ce qu'il était voilà 15 ans. Et c'est prometteur.

La culture occupe désormais dans la vie de chacun et de chaque groupe une place omniprésente, quotidienne. C'est fini l'époque où la culture était l'apanage des riches le dimanche soir et où les créateurs étaient perçus comme des gens à part, des marginaux. La culture, dite classique, n'existe plus en tant que telle au Québec. Les arts visuels, comme les autres formes d'art, se sont démocratisés et prennent désormais des allures multiples et accessibles.

Qu'en est-il du financement des arts visuels en Abitibi-Témiscamingue et quelles en sont les perspectives d'ici les quinze prochaines années?

Je vous propose tout d'abord de faire quelques constats qui vont déterminer la suite des choses :

Les changements démographiques nous rattrapent. La population vieillit, voyage et a cessé de croître en Abitibi-Témiscamingue. Elle est instruite. Dans quinze ans, tout son portrait aura changé. Y sommes-nous préparés? Nos enfants auront-ils le goût de la culture, de notre culture?

Tout le monde peut observer que l'Abitibi-Témiscamingue vit actuellement une intense période de vitalité culturelle. C'est fantastique. Le nombre d'artistes professionnels augmente et leur rayonnement aussi, le nombre de lieux qui diffusent leurs œuvres se multiplie et les événements culturels aussi. La relève est là en quantité et en qualité, et ça, autant en création qu'aux portes des organismes culturels. Comment financer tout ça?

Autre constat : Depuis 15 ans, les sources de financement public ont éclaté (le CALQ²¹, la SODEC²², le fédéral), se sont multipliées (les villes, les CRE²³) et sont de plus en plus ciblées : les projets de

l'intégration des arts en architecture, la Culture à l'école, les enveloppes dédiées, etc. Au total, les investissements publics ont augmenté.

La capacité des gouvernements à hausser les budgets en culture s'essouffle. Ils ne peuvent effectivement pas répondre à tous les besoins, besoins qui augmentent. Ceux qui croient encore à l'État providence seront déçus.

Les milieux de vie (quartiers, villes, MRC, régions) sont de plus en plus sensibles à l'importance d'avoir une culture vivante. L'effervescence culturelle fait souvent la différence entre une ville qui se développe et une autre qui stagne. De plus en plus d'élus ont compris cela. Il faut miser là-dessus et contribuer à étendre le mouvement.

Autre observation : Les supports permettant de mettre en valeur le travail des artistes en arts visuels sont de plus en plus nombreux. On est dans une société où l'image dit tout, prend toute la place... et l'image c'est votre force. La technologie offre désormais des tremplins extraordinaires pour les œuvres et leurs créateurs. C'est un grand atout qui répond à bien des problèmes vécus, il n'y a pas si longtemps, dans notre région. Il faut voir cette technologie comme une grande ouverture sur les marchés culturels et comme un fabuleux outil de visibilité. Ça rétrécit la planète ou ça agrandit l'Abitibi-Témiscamingue.

Dernier constat : Avec plus d'argent, on ferait plus. Mais faire quoi précisément? Les artistes sont là et les lieux aussi. Plusieurs ont de la difficulté à joindre les deux bouts. On l'a dit, il y a plus de créateurs, plus d'œuvres et plus d'organismes que jamais. Mais y a-t-il un public pour absorber tout ça? Y a-t-il assez de financement pour tout ce nouveau monde? Y a-t-il une limite à développer l'offre si on ne fait pas de même avec la demande? Qu'est-ce qu'on peut faire pour maintenir cet équilibre?

Je suis donc convaincue que pour assurer un meilleur financement des arts visuels nous en sommes nécessairement rendus à en élargir les assises, à intégrer plus largement l'art dans toutes les facettes de la vie collective.

²¹Conseil des Arts et des Lettres du Québec

²²Société de développement des entreprises culturelles

²³Conférence Régionale des Élus

Il faut s'ouvrir aux autres pans de notre société régionale, il faut faire place à l'innovation, il faut contaminer toutes les autres sphères d'activité. Il faut préparer l'avenir.

En 20 minutes, on ne fera pas tout le tour de la question, mais je me permets de suggérer quelques pistes qui vont dans ce sens :

Créer des alliances avec de nouveaux partenaires afin de renouveler et compléter les sources de financement disponibles et ainsi poursuivre le développement. Je pense ici aux villes, aux structures régionales, aux mécènes et, évidemment, aux gens d'affaires et aux entreprises.

Au-delà de la méfiance qui teinte traditionnellement les relations existant entre le secteur privé et les milieux culturels, il faudra bien commencer à s'approprier et à se définir un langage commun. Le contexte est bon, car les entreprises ont commencé à percevoir différemment leur implication dans la société. Quels que soient les motifs à l'origine de ce changement (l'image corporative, le retour sur l'investissement, la fiscalité, la volonté d'aider...) je ne vois pas pourquoi l'on devrait se priver de cette possibilité de collaboration et de l'apport financier ainsi disponible (collections privées, jumelage, achat d'œuvres, commandites).

Il y a évidemment des balises et mesures facilitantes à mettre en place. On en convient, c'est incontournable. Mais le moment est propice.

Développer les publics: J'aimerais savoir combien d'ados sont en mesure de nommer trois peintres morts ou vivants. Ce n'est pas normal et c'est dangereux à court terme pour le développement culturel. Qui va visiter les centres d'exposition dans 15 ans ? Qui va acheter les œuvres et supporter les démarches artistiques?

D'autre part, on constate aisément que le milieu culturel en est présentement un de têtes blanches. Il faut s'y adapter. Il faut sortir des murs, revoir la mise en marché des lieux de diffusion, éduquer les enfants, ajuster la production artistique, penser tourisme, accessibilité, etc. C'est urgent. Je crois que le développement des publics est notre principal défi pour soutenir le développement culturel.

Favoriser l'innovation et faciliter son financement.

La structure de financement public actuelle est stable depuis quelques années. Certains organismes, souvent les mêmes, sont soutenus au fonctionnement de façon récurrente alors que la porte est fermée, par manque de fonds, pour les autres. C'est un système un peu figé qui laisse peu de place pour encourager la performance et la nouveauté. Il en est de même lorsque l'on parle du système de bourses aux artistes.

Je crois qu'il est temps de se demander si cette façon de faire est encore en mesure de répondre aux besoins en matière de financement culturel. Je n'ai pas la réponse, mais je sais qu'on ne pourra pas continuer de croire bien longtemps que tout se réglera quand le gouvernement va enfin augmenter, et de beaucoup, ses budgets dédiés à la culture. Peut-on faire mieux avec ce qu'on a?

Les politiques et programmations du Conseil des Arts et de la Culture du Québec en matière d'arts visuels, par Françoise Jean, chargé de programme dans les disciplines des arts visuels et médiatiques au CALQ

Le Conseil des Arts et des Lettres du Québec a tenu un forum l'an dernier sur les arts visuels et vous pouvez trouver les actes de ce forum sur internet à l'adresse suivante : www.calq.gouv.qc.ca. Toutes les informations que je vais vous donner ce matin se retrouvent sur ce site web.

Il a été décidé à partir des recommandations des participants au forum de fonctionner autrement que présentement avec les programmes qu'on a en 2007-2008. Cela ira possiblement en 2008-2009. On en est actuellement à la refonte des programmes. Les recommandations étaient claires : les artistes et les organismes demandaient plus de responsabilités, donc d'avoir de l'argent pas seulement pour une année, mais sur trois ans au moins. Le CALQ suggère deux ans pour les artistes. Les programmes vont être faits en fonction de la responsabilisation des gens. Un artiste, dans sa demande sur deux ans, demande aussi bien de l'argent pour la recherche et création que pour un perfectionnement, une résidence d'artiste et va essayer de planifier ses choix, ce qui ne l'empêchera pas de poser une autre demande si quelque chose d'autre est proposé par le CALQ. En effet, avant c'était seulement le projet, maintenant c'est le projet et la démarche artistique. C'est déjà un plus pour les arts visuels.

Le CALQ a également fait une révision du programme de bourses aux artistes, des artistes sont venus nous rencontrer pour cela et on souhaite que les programmes les concernant dans les autres disciplines suivent ce mouvement.

Les organismes vont également pouvoir mieux nous dire ce qu'est exactement leur mandat. Avant les programmes étaient faits d'une façon assez autoritaire dans le sens où on avait ça à vous offrir et si vous « rentriez dans le moule » vous pouviez venir chercher de l'argent dans tel ou tel programme. Maintenant, on va s'adresser à l'ensemble des organismes, sauf les centres d'exposition que le CALQ n'a pas le plaisir de gérer, c'est au Ministère qu'ils le sont. Les besoins des organismes vont être structurés en département soit d'exposition, d'accueil d'artistes en résidence, de perfectionnement pour les gestionnaires, les publications, le réseautage sur le plan national et international. Les gens pourront planifier leurs activités sur trois ans, mais bien-sûr encore à chaque année il y aura une révision de ce qui s'est fait. On est aussi entrain de travailler au seuil de viabilité pour un organisme : le CALQ contribue à une part de financement et essaie de voir quand l'organisme ouvre sa porte le matin, combien

cela lui coûte à chaque jour et dans une année pour pouvoir opérer, ses coûts de fonctionnement et dépendamment d'où il se trouve et des activités qu'il souhaite faire.

Au niveau des organismes, les subventions sont à 50% et au niveau des événements c'est 75%. Peut-être arriverons-nous aussi à 75% pour les centres d'artiste. La demande a été faite à ce sujet. Les fonds privés pourront compléter. On pense que c'est de cette façon-là que les gens pourront accroître leurs activités, leur visibilité et répondre aussi à tous les mandats qui sont maintenant demandés par le gouvernement, tel que le développement public entre autres.

Ce qui ressort le plus du forum c'est de laisser davantage de responsabilisation aux artistes et aux organismes dans leurs activités et leur fonctionnement, leur faire confiance et d'assurer un réseautage.

Le fonctionnement

C'est une chaîne. On donne d'abord de l'argent à la recherche et création pour les artistes et ensuite il y a la chaîne des organismes qui arrivent. On souhaite que les artistes qui ont bénéficié de bourses puissent s'allier avec les organismes pour pouvoir faire leur diffusion.

Les bourses de recherche et création

Quand on parle de bourses de recherche et création, quels que soient les volets, c'est subventionné à 100% avec un maximum pour les bourses en arts visuels. Il y a des catégories : de 1 à 10 ans, c'est 20,000\$ maximum, ce sont les bourses B; 10 ans d'expérience et plus, des bourses A de 25,000\$. En arts médiatiques, les montants sont plus élevés, mais en arts visuels on arrive à des budgets autonomes avec ces montants là donc l'artiste peut y arriver. Bien sûr, les nouvelles technologies commencent à créer des problèmes, mais à la longue, elles sont de moins en moins dispendieuses, alors les budgets en arts visuels ont pu augmenter en conséquence, mais pas tant que ça finalement, puisque les budgets vont surtout augmenter en fonction de la responsabilisation que l'on veut donner aux artistes. En arts médiatiques par exemple, les maximums sont de 35,000 à 50,000\$ mais les artistes sont autonomes et ne demandent qu'au CALQ, et souvent les bourses sont octroyées aux artistes qui ont déjà écrit leur scénario, qui ont fait toute leur recherche.

Le monde des arts visuels n'est pas un monde de l'industrie, il n'y a pas un grand marché de spéculation au Québec. La preuve en est qu'à la SODEC²⁴ à l'époque, les arts visuels étaient refusés parce qu'ils étaient perçus comme un domaine de spéculation et non un domaine de l'industrie. Mais compte tenu que les galeries sont restées longtemps au Ministère de la Culture et que leurs subventions étaient un volet isolé au Ministère, depuis deux ans c'est la SODEC qui s'occupe du volet des galeries. C'est un budget qui n'a pas évolué depuis 1994 et il y a beaucoup de rattrapage à faire. Les galeries ne veulent plus que le Ministère subventionne juste leur vernissage, mais bien tous les outils de diffusion.

Notre programme est pensé en fonction de la création et que celle-ci soit subventionnée à 100% pour rester libre.

Les principes du programme

Le CALQ donne des frais de subsistance qui sont de 1700\$ par mois pour donner un espace de création aux artistes sans qu'ils aient besoin « d'aller laver la vaisselle », le temps qu'ils fassent leur création. Ce montant a été pensé avec la loi en 1998, que la ministre Lise Bacon a instituée sur le statut de l'artiste, qui dit qu'un artiste qui fait de la recherche peut être subventionné au même titre qu'un avocat ou qu'une personne qui fait de la recherche en fonction d'un travail définit. Cela a été acquis en 1998 avec cette loi. C'est sûr que c'est une contribution et non un montant qui permet de subsister totalement.

Il y a deux ans a été décrété qu'on n'avait pas le droit d'enlever les frais de subsistance aux professeurs parce que l'enseignement et la création sont deux domaines distincts. Mais le débat repart aujourd'hui. Il faudrait idéalement que la création soit prise à 100%.

Le volet de recherche et création donne un espace de travail. C'est sûr que les artistes n'inventent pas leur démarche tous les ans mais pour le moment ils ont besoin de présenter des projets qui vont faire en sorte de constituer une certaine production qu'ils pourront signer. Avant 1996, en ce qui concerne la recherche et la création, les artistes ne pouvaient pas signer leurs œuvres pour prouver que c'était vraiment une recherche, mais la réalité faisait que les artistes créaient leurs peintures et une fois leur rapport déposé, ils signaient les œuvres et les diffusaient. Mais maintenant c'est acquis.

Le volet perfectionnement

Ce volet est dévolu aux artistes qui maîtrisent leur art, mais qui veulent intégrer des nouvelles technologies par exemple et doivent suivre des cours spécialisés ou rencontrer des artistes à même de les renseigner et de

les former. La somme est limitée à 9000\$ pour éviter que les personnes l'utilisent pour faire leur baccalauréat ou quoi que ce soit, mais bien pour se spécialiser. Il faut bien comprendre que le programme s'adresse à des artistes professionnels qui répondent à la loi sur le statut de l'artiste qui dit qu'il faut au moins avoir réalisé une œuvre et l'avoir diffusée publiquement, dans des contextes professionnels appropriés. Avec la révision du programme de bourses aux artistes, on est en train d'élargir ce qu'est un contexte professionnel. On est obligé de le faire parce qu'il y a tous les réseaux alternatifs et que le milieu de la diffusion est saturé. Il n'y a plus d'autre argent pour faire des musées ou multiplier les lieux de diffusion. De plus en plus, les artistes vont dans les lieux alternatifs. On se demande aussi quoi faire avec les artistes qui performent dans la rue, est-ce qu'on reconnaît la rue comme un lieu-contexte professionnel? Toutes ces questions-là sont en train d'être posées et un comité *ad hoc* au CALQ se réunit à ce sujet et devrait nous donner des réponses d'ici le mois de juin 2007 avant que nous déposions notre façon de voir sur ce qu'est un reconnu professionnellement c'était difficile. lieu professionnel. Cela va certainement beaucoup avantager les régions. Si l'on considère la Côte-Nord par exemple, où il y avait juste un musée reconnu professionnellement c'était difficile. Cependant pour y avoir travaillé cinq ans, je savais très bien que le Café Graffiti qui était à Port-Cartier répondait à toutes les normes d'exposition. Mais quelqu'un qui ne connaît pas ces lieux-là va dire que ce n'est pas un lieu reconnu, c'est un café. Maintenant eux aussi travaillent à un projet pilote pour la reconnaissance des lieux en collaboration avec le conseil régional de la culture, le conseil des arts et le ministère et c'est en bonne voie d'être reconnu comme lieu de diffusion.

Le volet d'accueil d'artistes en résidence

C'est parfois intéressant d'aller à l'extérieur et d'échanger. Ce volet est là si jamais vous voulez faire une résidence dans un autre centre d'artistes en dehors de la région. Si vous n'êtes pas dans un centre qui est subventionné au CALQ, vous pouvez toujours faire la demande en recherche-crédation, mais c'est un peu plus compliqué. L'accueil d'artistes en résidence vous permet d'être encadré et de profiter d'autres équipements dans d'autres centres d'artiste. La condition *sine qua non* pour faire une demande est de sortir de votre région pour faire une résidence.

Il y a aussi tous les volets de studio et résidence que le conseil offre. Il y a New York, Paris, la Finlande, Bâle, etc. Il y a des résidences qui sont très intéressantes. Il y a beaucoup d'artistes des régions qui se rendent à Bâle, pour les bourses B. Mais il y a aussi à Montréal une résidence offerte pour six mois pour un

²⁴SODEC : Société de Développement des Entreprises Culturelles

ressourcement complet, et durant laquelle vous n'avez pas besoin de produire. Ces résidences permettent des échanges, des ouvertures. Ce n'est malheureusement pas une résidence très demandée, alors il ne faut pas hésiter!

Le fonds dédié aux arts et à la culture

Les personnes qui profitent le plus de ce fonds là sont celles des arts visuels, ensuite la musique et ensuite le théâtre. Les projets qui sont acceptés montrent qu'ils rejoignent aussi la communauté.

La banque de ressources du CALQ

Vous pouvez vous inscrire pour faire partie des jurys. Il y a très peu de personnes de l'Abitibi-

Témiscamingue qui sont inscrites dans notre banque de ressource. Le formulaire est sur notre site. Cette expérience est pourtant très enrichissante.

Le volet de promotion et diffusion

Ce volet fait lui aussi partie de la refonte pour responsabiliser les gens, leur permettre de penser avec envergure et de voir comment leur projet peut s'ancrer dans le milieu. Souvent ce que l'on se fait reprocher en culture c'est qu'on donne de l'argent pour quelque chose qui ne vivra plus. Il faut continuer à faire vivre un projet et ne pas nécessairement en rester au stade de projet-pilote. Ce fut une demande au forum.

Beaucoup d'argent avait aussi été mis pour faire de la diffusion à l'international, cependant l'intérêt n'est pas de multiplier les lieux, mais plutôt d'essayer de constituer des réseaux privilégiés à l'international.

Il existe aussi un programme pour favoriser la circulation au Québec. En 10 ans de gestion de ce projet, j'ai eu deux projets de circulation au Québec uniquement. On avait pourtant augmenté l'enveloppe pour qu'il y ait davantage de circulation des expositions. Ce programme n'a quasiment pas été touché, à tel point qu'on a pensé abolir l'enveloppe. Mais les gens au forum nous ont dit de ne pas le faire, de le laisser et qu'ils allaient tenter de l'utiliser davantage. C'est en effet aussi très important que les artistes se fassent connaître à travers le Québec et créent un plus large réseau d'échange. Cela aussi contribue au fait de se sentir bien en région, sans éprouver le sentiment d'enfermement. C'est important d'aller vers des gens qui nous ressemblent et avec lesquels on va pouvoir échanger. Enfin, il existe le programme d'événements nationaux / internationaux dont la région a bénéficié en 2000 et pourrait bien sûr bénéficier encore...

Discussion animée par Anne-Marie Béland

Matthieu Dumont

Ma question porte sur les bourses de déplacement. J'ai entendu dire qu'il n'y avait vraiment pas beaucoup d'argent par rapport à ça et que c'était tellement rendu spécialisé qu'il refusait la majorité des bourses au Québec pour viser plus l'international.

Françoise Jean

Là il faut distinguer, le programme de circulation au Québec que je vous expliquais tantôt qui est au niveau des organismes. C'est vrai qu'il y a les bourses de déplacement pour les artistes. On essaie de subventionner une bourse sur deux que ce soit en arts visuels ou en arts médiatiques, sauf que chaque année les demandes augmentent tellement qu'on n'arrive pas à répondre à une demande sur deux. Mais ça me surprend de voir que c'est au détriment des bourses. Il faut quand même que le projet se tienne et qu'il ait une importance, que l'artiste soit là dans le lieu. C'est sûr qu'au Québec il faut rester, pour avoir droit à une bourse de déplacement, c'est plus de 400 kms.

Madeleine Perron

Nous autres on est toujours admissibles!

Françoise Jean

Il faut que cela soit important pour votre démarche artistique c'est sûr.

Madeleine Perron

Il y a juste 3% qui sont réservés pour la circulation des artistes du Québec.

Françoise Jean

Çà, c'est un point intéressant. Il devrait y avoir une enveloppe spécifique aux déplacements au Québec. Mais je vais regarder nos comparatifs pour voir, mais je sais qu'en arts visuels ça n'arrête pas et que l'écologie des gens en arts visuels c'est beaucoup plus individuel qu'en théâtre par exemple. Ce n'est pas un reproche que je fais, parce que pour avoir une pensée il faut d'abord être individuel et ensuite la transmettre d'une façon collective. Mais il en demeure pour moi qu'il y a beaucoup de volume en arts visuels parce que le milieu n'est pas organisé de la même façon que les gens de théâtre où ce sont les troupes qui vont demander de l'argent pour des tournées et qui amènent tout leur monde ensemble et qu'il y a déjà un réseau de bien établi au Québec. En arts visuels, quand on a ouvert ce programme là de déplacement en 1996, on voyait la disproportion des bourses. D'ailleurs, la façon d'évaluer ces bourses-là va changer. Avant on donnait le soin aux appréciateurs de nous dire à qui ils donnaient ou pas, alors peut-être que ça pouvait être plus tentant de donner à quelqu'un à l'international qu'au Québec. Mais là on est jumelé avec l'appréciateur pour pouvoir mettre

nos principes de base, de circulation, de voir aussi les portraits régionaux.

Daniel Corbeil

Le volet qu'il y a maintenant en région présentement de...

Françoise Jean

De bourses B?

Daniel Corbeil

Oui, qu'est ce qu'il va advenir?

Françoise Jean

Il y a unanimité semble-t-il pour abolir les bourses A et B, alors cette décision n'est pas encore passée à notre conseil d'administration, mais ça devrait se faire incessamment sous peu. En arts visuels et en arts médiatiques on a voté pour aller de l'avant tout en protégeant l'enveloppe pour les bourses B région, qui va permettre une parité. On a une carte géographique et on a des objectifs à atteindre pour chacune des régions, 35% par exemple, je n'ai pas le chiffre exact, mais il faut toujours bien faire des demandes. On est allé dans des régions, pour la révision de programmes, qui nous disaient qu'il n'y avait pas de bourses, mais moi j'avais les statistiques qui me disaient qu'il y a eu une demande et qui a été acceptée. C'est plus dur d'atteindre nos objectifs dans ce temps-là.

Daniel Corbeil

Vous allez encourager maintenant une plus grande responsabilisation des artistes, mais vous allez encourager quoi exactement : une plus grande diffusion du travail?...

Françoise Jean

C'est-à-dire qu'il va y avoir de l'argent disponible pour les outils de diffusion et de promotion des œuvres, comme de réaliser des CD pour envoyer à des galeries. L'idée est de créer des ponts entre les artistes et les diffuseurs. Ensuite pour la responsabilisation, vous vous rappelez de l'époque des bourses de longue et courte durée qui n'existent plus, mais il fallait que le projet soit fait ou débute dans l'année financière, là ça va être sur deux ans. Pour les artistes de la relève, qui ont peu de backgrounds, qui ne veulent pas partir pour des gros projets de deux ans, mais tester quelque chose, même sur un mois. C'est des maximums qu'ils vont pouvoir aller chercher. Ce qu'on veut savoir c'est dans votre budget, de combien avez-vous besoin pour vos frais de subsistance et en frais de réalisation sans demander des détails, on ne veut pas savoir le nombre de tubes de vermillon, etc. ça c'est vous autres qui le savez. On veut aller dans le raisonnable.

Daniel Corbeil

C'est à l'intérieur du budget de la subvention que les

artistes vont donc pouvoir agir et aller chercher des montants pour la diffusion, autre que des expositions.

Françoise Jean

Ce n'est pas fait encore, mais ça doit être accepté au conseil d'administration, mais c'est le souhait formulé lors du forum.

Louise Boudreault

J'aimerais savoir pourquoi au niveau du fond dédié, il n'est pas possible d'avoir un volet pour les conservateurs ou les commissaires d'exposition, parce que ça existe au niveau du conseil des arts?

Françoise Jean

Je vais vous répondre sur deux façons : au fond dédié des arts, c'est selon l'entente qui a été signée avec la Conférence régionale des Élus. Vous pouvez demander à votre milieu de voir à ces négociations là s'il y a un besoin, ça peut être inclus.

Louise Boudreault

Je l'ai souvent souhaité, mais je n'ai jamais eu de réponse.

Françoise Jean

Je ne veux pas vous faire de fausses joies, mais je pense que vous en êtes à la renégociation en ce moment. Alors, c'est peut-être le moment de le faire passer. Et puis pour faire suite au forum, ça a été demandé qu'il y ait un programme pour le professionnel des arts alors on est entrain d'y voir.

Madeleine Perron

Quel message ça envoie quand on intègre entre autres la gestion placement culturel au sein du CALQ, quelle est la philosophie derrière ça?

Françoise Jean

C'est un mandat que notre président a accepté de la part de notre ministre. Je pense que ça a été dit beaucoup par les chargés de programme que cela ne devrait pas être au conseil.

Madeleine Perron

Considérant que le CALQ touche tout ce qui concerne la création, production plus spécifiquement, que les artistes ont souvent une démarche critique, ça envoie un drôle de message...

Françoise Jean

C'est clair qu'ils ont engagé des personnes spécifiques pour ça.

Monik Duhaime

Je peux préciser aussi que la gestion a été confiée au CALQ à cause d'une souplesse plus grande qu'au ministère, nous on ne peut pas reporter d'une année à

l'autre, on est pris dans le carcan ministériel et puis la ministre ne voulait pas créer une nouvelle structure pour simplifier. Peut-être qu'à l'usage on se rend compte qu'il y a plus d'inconvénients, ça serait à préciser.

Daniel Corbeil

Vous demandez semble-t-il aussi au Centre d'exposition d'aller chercher de nouvelles sources de financement dans le privé, mais ils sont déjà submergés par les demandes de subventions, alors est-ce qu'ils vont bénéficier d'une aide, d'outil?

Monik Duhaime

C'est sûr qu'il va peut-être falloir donner un coup de pouce au départ, mais il faut aussi comprendre qu'un organisme, ça fait partie de la vie d'un organisme d'aller chercher son financement. C'est comme normale de se financer. Pour les outils facilitants, il y a déjà des formations qui existent, mais on pourrait en développer d'autres.

Jean-Jacques Lachapelle

Depuis le début du colloque, on voit que les centres d'exposition sont des lieux de prédilection pour la diffusion des arts visuels. Historiquement on a un peu l'impression qu'ils ont été à l'amorce d'une pratique artistique en arts visuels, qu'ils ont permis que se développe une collectivité d'artistes dans les différents centres. Aujourd'hui, on est parfois comme directeur de centre d'exposition, entre une mission de diffuser aussi d'autres types d'exposition et celle de diffuser des arts visuels. Le centre d'exposition devient le lieu des expositions temporaires et qu'il doit combler les besoins en histoire, en sciences, en art pour une réactualisation constante. Est-ce qu'on pourrait penser que le centre d'exposition pourrait se spécialiser en Abitibi-Témiscamingue?

Monik Duhaime

Il y a des gens qui vont penser qu'il faut absolument penser à un lieu dévoué à l'art actuel. En Abitibi-Témiscamingue, on a cinq centres reconnus soutenus au fonctionnement. C'est la seule région, il n'y a pas un endroit où on est aussi gâté. Cela vient du fait qu'au départ il n'y avait pas de galerie privée. Est-ce qu'on est dû pour repenser ce réseau aujourd'hui pour le réajuster, peut-être un peu. On n'a pas d'autres choix que d'essayer des trucs aujourd'hui. Je pense que le mandat des centres d'exposition de recevoir divers types d'exposition est un plus et il y a une grande liberté dans la programmation des centres, le Ministère ne s'en est jamais mêlé.

Anne-Laure Bourdaleix

Je reviens sur un point qui a aussi été abordé ce matin au niveau de l'éducation : est-ce qu'il existe des ponts, des collaborations certaines et fiables entre les

ministères de l'Éducation et de la culture puisque l'éducation a un rôle fondamental à jouer dans la reconnaissance des arts?

Monik Duhaime

Oui et non. Il est clair que ce sont des univers qui sont parallèles. Il y a toutes sortes de tentatives, des choses s'en viennent, il y a des programmes comme « culture à l'école ». Il y a cependant des efforts à faire là au Québec, mais je pense que les milieux culturels devraient aussi être plus présents, plus pesants comme d'autres milieux le font et en même temps on en demande beaucoup à l'école. Mais c'est clair qu'il y a beaucoup de choses à faire là-dedans.

Marie-Christine Coulombe

Historiquement, les centres d'exposition avaient été créés pour favoriser le rayonnement des collections des musées d'art qui n'exposaient qu'une petite partie de leurs collections. Ça se voulait des lieux de circulation des collections et de diffusion des créations des artistes. En Abitibi-Témiscamingue, le contexte est un peu particulier, on n'a pas de musées d'art, mais il y a des initiatives pour reprendre le relais de certaines fonctions muséales comme le collectionnement à Rouyn-Noranda, une exposition permanente à Val-d'Or, une exposition sur l'histoire de l'art à Amos. Mais quand on pose des gestes, qui vont dans le sens d'une redéfinition, on se voit refuser des subventions notamment le renouvellement des expositions permanentes et si on collectionne on se fait rapidement dire que ce n'est pas dans notre mandat.

Monik Duhaime

Je vois toutes ces initiatives comme pertinentes et essoufflantes. J'essaie moi de concentrer davantage les ressources, de privilégier un projet. Je pense aussi qu'il y a un clivage avec les grandes institutions nationales, comme le musée du Québec qui n'a pas le même discours que vous autres en région. Comment va-t-on distribuer le nouveau budget? On sait que ça va être l'enfer dans la distribution, malheureusement très souvent c'est le statut-quo qui finit par l'emporter. Dans certains cas, les grandes institutions nationales sont parfois beaucoup plus centralisatrices que les ministères dans certains cas et essayer de moduler sur une base régionale devient compliqué. Mais ici, on ne peut pas partir quatre musées en même temps, il va falloir travailler à une concertation, à un rattachement des choses un peu.

Madeleine Perron

Est-ce que c'est la régionalisation qui pourrait permettre certains budgets du ministère et cette modulation là en termes de région par rapport à ce qu'on veut, comment on veut se reconnaître?

Monik Duhaime

Il est certain que si on est en mesure de prendre des

décisions sur une base plus régionale et collective il est certain que ça donne une marge de manœuvre. En même temps les associations nationales sont très souvent frileuses par rapport à ça et même les milieux ne se font pas confiance.

Carmelle Adam

J'encourage fortement aux organismes sans but lucratif à vraiment avoir une gestion intégrée de la collecte de financement quitte à avoir un coup de pouce pour commencer et que ce n'est pas nécessairement aux gens en place de voir à tout cela, il faut regarder des partenariats avec le monde des affaires et cela va faciliter la collecte de fonds surtout auprès des particuliers.

Madeleine Perron

Je pense que c'est important que le milieu artistique reprenne le pôle par rapport au financement, le milieu culturel vaut de l'argent, on est une grande richesse pour une région et il faut rétablir le rapport de force avec le milieu des affaires notamment. Je terminerai avec une question pour Madame Jean : vous avez parlé de l'abolition des bourses A et B, comment vous allez faire ça exactement, est-ce que vous avez consulté les régions par rapport à ça, est-ce que vous allez les consulter, parce que nous nous ne sommes pas nécessairement d'accord avec ça?

Françoise Jean

Je suis surprise parce que premièrement ça a été demandé par le milieu et je pensais que la consultation dans Rouyn-Noranda, c'était aussi la décision, presque à l'unanimité qui avait été prise?

Madeleine Perron

En fait nous on demandait une nouvelle bourse!

Françoise Jean

Ah oui c'est vous autres! Je peux comprendre tous les questionnements des artistes par rapport aux demandes de bourses. Ce n'est pas juste ici qu'on se pose la question. La question a été beaucoup posée dans les régions dans lesquelles j'ai pu passer et cela revenait à « comment l'artiste peut se dépasser ? ». Si on part du principe du dépassement de soi dans les projets, la mécanique des bourses va peut-être changer. Si le conseil d'administration accepte l'abolition des bourses A et B en premier lieu, on retournera ensuite en consultation. J'ai aussi une question : est-ce qu'il y a des collectionneurs d'entreprises privées, des collections ici?

Monik Duhaime

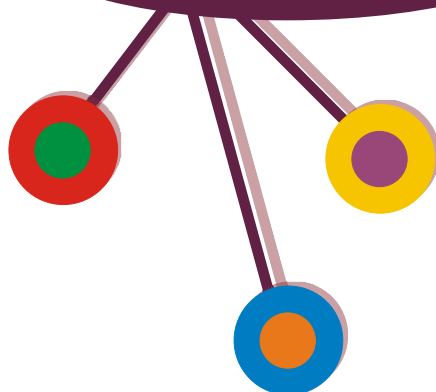
On est en train de développer cela. Pour mes conclusions, développer les publics : on a plus de lieux, de production, mais à un moment donné on marche nécessairement vers un cul-de-sac. Il faut que

ce soit la préoccupation centrale des lieux de diffusion et le Ministère va appuyer cela. Deuxièmement, si on veut entrer dans une période de changement, faites-le, on sera complice de vous comme on l'est d'habitude, mais vous êtes mieux placés que nous pour être inventifs et on vous aidera ensuite.

Françoise Jean

Je reviens sur l'idée de bourse et de collection, je finirai à l'idée que la force de l'avenir maintenant est dans le réseautage. Les dossiers qui avancent le plus vite aujourd'hui ce sont ceux qui réussissent à créer des échanges de réseaux.

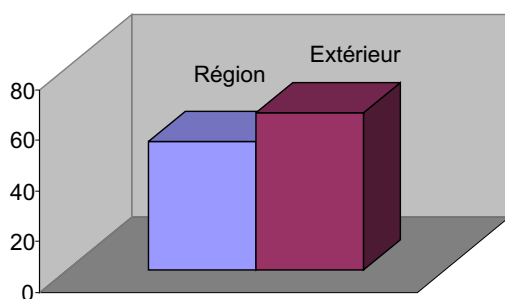
Chapitre 6 La diffusion des arts visuels en Abitibi-Témiscamingue



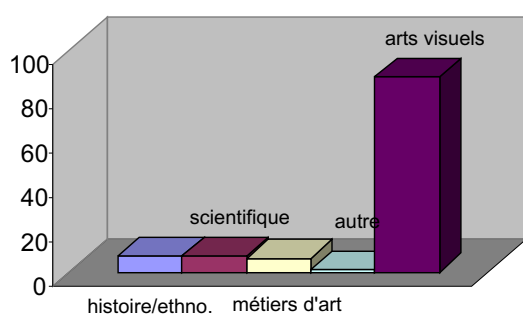
Une recherche d'équilibre selon la perspective du Centre d'exposition de Val-d'Or, par Marie-Christine Coulombe, directrice du Centre d'exposition de Val-d'Or et de l'Association des Centres d'exposition de l'Abitibi-Témiscamingue

Tour d'horizon de la programmation des dix dernières années du Centre d'exposition de Val-d'Or
Un peu de statistiques...

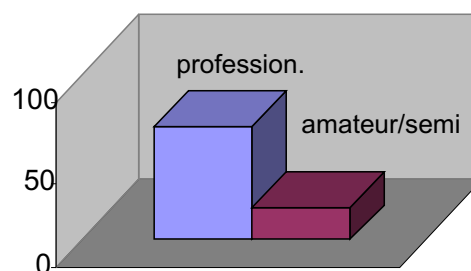
Provenance des exposants/expositions



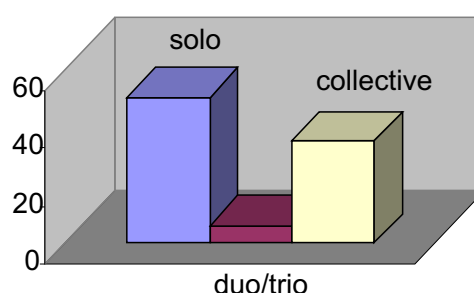
Type d'expositions présentées



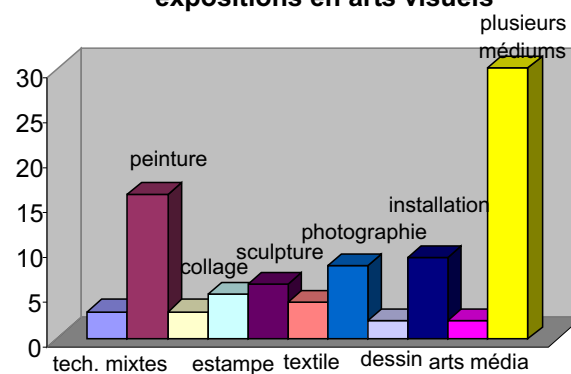
expositions en arts visuels



expositions en arts visuels



expositions en arts visuels



Établissement d'une programmation

Mission

Le Centre oriente son action selon les quatre axes suivants :

Diffuser, promouvoir et mieux faire apprécier du public l'art contemporain allochtone et autochtone réalisé par des artistes professionnels sur les scènes locale et régionale ainsi que sur les scènes nationale et internationale.

Favoriser les rencontres interculturelles et les échanges intellectuels entre les artistes d'ici et d'ailleurs sur l'art, par le biais d'expositions, d'événements culturels, de conférences, de colloques et de publications. Développer l'élargissement de nouveaux publics.

Favoriser le volet éducatif auprès de la clientèle scolaire

Présenter annuellement une exposition à caractère scientifique, ethnologique et/ou historique.

Un organisme sans but lucratif...

Le Centre d'exposition a besoin de ressources humaines qualifiées, polyvalentes, efficaces et motivées! Malheureusement, il y a un fort taux de roulement parce que les salaires ne sont pas concurrentiels par rapport au privé. On fait beaucoup de formation pour le compte d'entreprises/organismes qui viennent piger dans nos équipes... Emploi Québec devrait nous financer au fonctionnement pour ça !!

L'équipe est composée d'un éducateur à temps plein (graphiste, technicien, animateur, archiviste...); d'une coordonnatrice de la programmation (rédactrice, relationniste de presse, photographe, chargée de projet, formatrice...); d'une adjointe administrative (administration, réservations, comptabilité, secrétariat, diplomate...); de deux agents à l'accueil (techniciens, vendeurs, animateurs...); d'une directrice (marketing, finance, communication, réseautage, ressources humaines, réviseure...)

ACEAT (Association des centres d'exposition de l'Abitibi-Témiscamingue) : appel de dossiers

Appel lancé tous les ans à la fin janvier, en région et ailleurs au Québec

Entre 80 et 90 dossiers soumis

Entre 20% et 25% proviennent de la région

Circulation des dossiers dans les 5 centres

Comités de programmation indépendants

(Concertation dans le cas de sélections communes dates, transport)

Concertation pour présenter le plus de contenu régional possible

Comité de programmation

Le comité est composé de sept membres actifs, incluant la coordonnatrice de la programmation et la directrice et cinq membres du conseil d'administration, dont quatre

artistes de la MRC.

La coordonnatrice et la directrice établissent une présélection d'une trentaine de dossiers et la sélection finale d'environ une quinzaine. La programmation fixée jusqu'à 1 an et demi à l'avance. L'analyse des dossiers s'étale sur 3-4 jours.

Les critères de sélection des dossiers sont les suivants :

Intérêt de la thématique pour les différentes clientèles (public général, écoles, public averti)

Qualité esthétique du projet et originalité

Expérience de l'artiste

Équilibre des médiums/techniques présentés

Dans la même année

Au cours des 5-6 dernières années

Équilibre dans la provenance

Environ 50% région et 50% extérieurs

Équilibre solo vs collectif

Équilibre contemporain vs rétrospectif

Projets réalisés vs en-cours de production

Considérations budgétaires...
Malheureusement

La place du contenu régional est reflétée par :

Programme de location d'œuvres d'art (PLODA)

Première expérience de circulation d'une exposition

Publications

Solo, duo/trio, collective
(projets sollicités ou soumis par les artistes)

Ateliers, conférences, événements

Évolution importante au cours des cinq dernières années; une relève forte !

ACEAT: exercice de concertation...

Les cachets et conditions d'exposition sont les suivants :

Cachet de base

Cachet de présence au vernissage

Per diem/déplacement de l'artiste

Transport des œuvres

Installation

Publicité/promotion/rayonnement

Relation de presse/envois postaux

Publications/texte explicatif

Assurances

Conditions ambiantes optimum

Éducation, animation, sensibilisation autour des œuvres

Quelques modifications ont été apportées en ce qui concerne les artistes de la relève, en mi-carrière, ou expérimentés : une hausse des tarifs est prévue pour 2007-2008.

Oui, on pourrait offrir plus, tout comme on devrait offrir de meilleurs salaires, publier plus de catalogues, réaliser une mise à niveau des équipements, faire davantage de circulation d'expositions hors région... il importe de considérer les bénéfices intangibles également, et pas seulement les bénéfices monétaires.

Pour qui?

Le Centre vise :

Les élèves du primaire, secondaire
(importance de l'éducation)

La communauté immédiate

La clientèle régionale

Les touristes

Réseautage/parténariats

Les artistes

L'éducation emploie une ressource à temps plein qui programme des activités jumelant visite des expositions et ateliers de création. On dénombre 5000 enfants par année (33%). Le centre d'exposition est situé dans un centre culturel, il est donc possible de rejoindre les bibliophiles... le défi est de les retenir le plus longtemps possible dans la salle (33%). Certains projets hors les murs, comme un parc de sculptures, le symposium 1993, PLODA permettent de rejoindre un plus large public, mais qui reste encore très marginal (environ 3%). Beaucoup d'efforts restent à faire pour les attirer davantage.

Des conférences de presse, cocktails, Festival d'humour, Festival de contes et légendes, Salon du livre, d'autres centres d'exposition, etc. investissent l'espace du Centre d'exposition et le font ainsi connaître indirectement.

Les ressources financières

Elles sont limitées et cela nécessite des efforts constants pour notamment trouver des sources diversifiées telles que :

Ministère de la culture et des Communications

Ville de Val-d'Or
(Équipements, services, subvention)
Conseil des arts du Canada

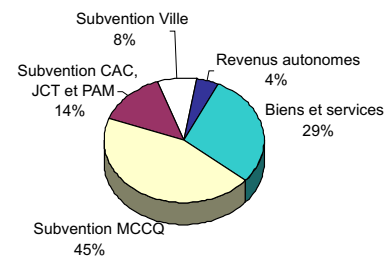
Subventions ponctuelles :

CRE, Emploi Qc, Programme d'aide aux musées, ministère de l'Immigration, Jeunesse Canada au travail

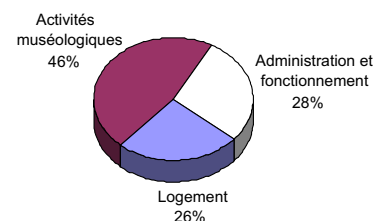
Revenus autonomes

Commandites (bien, services, monétaires)

Les revenus 2005-2006



Les dépenses 2005-2006



En conclusion : les défis qu'il reste à relever

Le sous-financement chronique

Les conditions parfois contraignantes qui se rattachent aux subventions

R.H. : Taux de roulement élevé et sous-rémunération

Le maintien de la gratuité

Un roulement fréquent des expositions

La grande superficie des salles d'exposition

Constamment innover

Personnaliser nos institutions, leur donner une couleur

Offrir des événements d'envergure

Renforcer le réseau et l'élargir pour une meilleure visibilité

Mieux connaître nos publics

Exporter nos expositions

La recherche sur les pratiques actuelles et passées (publier)

Rétention des publics et développement de nouveaux

Le problème récurrent du sous-financement est reconnu par le MCCQ, mais les solutions définitives tardent. Il faut noter aussi qu'avec toute obtention d'une subvention viennent des contraintes, visions différentes, etc. Beaucoup d'énergie est déployée pour le recrutement, la formation, la motivation. L'accessibilité et une bonne fréquentation engendrent aussi le besoin de nouveaux revenus. Il faut aussi tenir compte de la densité de population qui est moins importante que dans les grands centres, il importe donc d'assurer un roulement rapide des expositions pour maintenir l'intérêt.

Le Centre dispose aujourd'hui de belles grandes salles qui font l'envie de nombreuses institutions. Mais les projets d'exposition soumis par les artistes sont souvent trop petits (de là l'ajout de deux petites salles pour plus de souplesse).

Le Ministère de la Culture et des Communications du Québec a procédé à une évaluation d'envergure des institutions muséales du Québec en 2003, sur la base de nos aspects muséologiques et administratifs. Le Centre a

obtenu une note d'excellence, A, mais le défi est grand au quotidien de toujours innover, repousser les limites, alors que les ressources humaines, matérielles et financières sont limitées, que le milieu privé est saturé de demandes de commandites... il faut faire beaucoup avec peu.

Les idées d'outils de diffusion et de connaissance ne manquent pas et certains pourraient encore être développés : symposium, colloque, des catalogues d'exposition et monographies, mais pour quel réseau de distribution ? Quel lectorat ? Pourquoi pas une association des institutions muséales de l'Abitibi-Témiscamingue ? Des études de clientèles restent à réaliser pour mieux connaître nos publics. Tout cela représente beaucoup d'investissement en temps, énergie, assurances... dans le but ultime de faire apprécier les arts visuels.

Le Centre des artistes en arts visuels de l'Abitibi-Témiscamingue et L'Écart... lieu d'art actuel, par Mathieu Dumont, artiste et directeur artistique de L'Écart de Rouyn-Noranda

Le Centre des artistes en arts visuels de l'Abitibi-Témiscamingue (CAAVAT) est un centre d'artistes autogéré dont l'implication des membres en oriente l'action et les interventions. Il est un organisme sans but lucratif membre du Regroupement des centres d'artistes autogérés du Québec (RCAAQ), dont le mandat est de diffuser toutes les disciplines du champ élargi de l'art visuel en supportant les artistes professionnels dont la démarche relève d'une recherche et d'une pratique soutenue en art actuel. La gestion de nos activités est assurée par des artistes professionnels, la politique artistique mise en application vise à promouvoir de hauts standards de qualité et de professionnalisme chez les artistes. Nous souscrivons aux standards du RAAV-SODART dans l'application des barèmes de cachets dans la mesure de notre capacité financière.

Histoire de l'organisme

1989 - Création du Conseil des artistes en arts visuels de l'Abitibi-Témiscamingue (CAAVAT) avec la tenue du 1^{er} Symposium en peinture qui a lieu à Rouyn-Noranda.

1992 - Le CAAVAT se dote d'un lieu de diffusion : *L'Écart...lieu d'art actuel* (7 à 8 projets d'exposition par année).

1993 - Tenue du 2^e Symposium organisé par le Centre d'exposition de Val-d'Or. Dans ce projet, le CAAVAT s'assure de la réédition du Symposium et de son orientation artistique.

1995 - *Bouleau sur planche* : projet d'échange avec L'œil de Poisson (Québec).

1997 - *20 000 lieux sur l'esker*, 3^e Symposium international d'art visuel en Abitibi-Témiscamingue, organisé par le Centre d'exposition d'Amos.

1998 - Cinq artistes du CAAVAT exposent à Roskilde au Danemark.

2000-01 - **Projet L'Échangeur : Extensions intimes, Histoire de sens.** Sous l'égide de l'Association des groupes en arts visuels francophones, le CAAVAT participe à une série d'échanges sous forme de résidences d'artistes, suivies d'expositions à L'Écart...lieu d'art actuel, Galerie du Nouvel-Ontario (Sudbury), Galerie Sans Nom (Moncton), Galerie Imago (Moncton), La Maison des artistes visuels (Winnipeg). Un volet international s'est ajouté à l'édition 2001 par le biais de la « Saison de la

de la France au Québec». Ainsi, trois artistes français ont résidé à L'Écart à l'été 2001.

2001 - Projet 555, projet en réseau Web: 5 artistes œuvrant dans 5 lieux publics de 5 villes de l'Abitibi-Témiscamingue.

2002 - Festival de performance « *Au fil du Temps* ». 5 jeunes artistes de la région et 5 artistes de Montréal, commissaire: Marie-France Beaudoin. Dans différents lieux publics de Rouyn-Noranda. Changement de dénomination de l'organisme pour Centre des artistes en arts visuels de l'Abitibi-Témiscamingue.

2003 - Projet *Parallaxe* (Saint-Boniface, Manitoba). Treize artistes canadiens, dont deux membres du CAAVAT. Organisé par l'Association des groupes en arts visuels francophones (AGAVF). Commissaire: Marie Bouchard.

2003 - *Onzième biennale d'art contemporain jaune de Rouyn-Noranda*. Trois jours de collaboration et de travail en résidence. Seize artistes et une escouade performative.

2004 2^e Festival de performance de Rouyn-Noranda. Directeur : Matthieu Dumont

2005 Trafic Inter/nationale d'art actuel de l'Abitibi-Témiscamingue. Trente artistes participants de provenance variés (France, Serbie, Hollande, Canada et États-Unis). Interventions et expositions sur tout le territoire de l'Abitibi-Témiscamingue. Commissaires : Mathieu Beauséjour et Nathalie de Blois.

2006- 3^e Biennale d'art performatif de Rouyn-Noranda. Directeur : Matthieu Dumont. Événement international présentant des artistes du Canada, de l'Estonie, du Japon et de l'Irlande.

Structure

Le Centre des artistes en arts visuels de l'Abitibi-Témiscamingue (CAAVAT) est un organisme sans but lucratif regroupant 70 membres originaires des différentes villes de la région et pratiquant différentes disciplines artistiques. Le CAAVAT gère un lieu de diffusion L'Écart.. .lieu d'art actuel et il est l'instigateur de nombreux projets de création / production.

Membres du personnel :

Matthieu Dumont, coordonnateur artistique

Alain Desrochers, coordonnateur administratif

Geneviève Crépeau, assistante à la coordination

Marie-Ève de la Chevrotière, accueil et animation

Liste des membres du conseil d'administration :

Marthe Julien, présidente (designer graphique et enseignante en arts plastiques au Cégep de l'Abitibi-Témiscamingue) et membre du conseil depuis la fondation du CAAVAT

Gaétane Godbout, vice-présidente (artiste et enseignante en arts plastiques au Cégep de l'Abitibi-Témiscamingue) membre fondateur et active depuis la fondation du CAAVAT

Anita Petitclerc, secrétaire-trésorière (artiste en nouveaux médias et enseignante en arts visuels à l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue), membre fondateur et active depuis la fondation du CAAVAT

Jean-Jacques Lachapelle, administrateur (commissaire en arts visuel et directeur de la salle Augustin-Chénier de Ville-Marie), membre depuis 2006.

Valéry Hamelin, administratrice (artiste de la relève et éducatrice en arts plastique pour le Centre d'exposition de Rouyn-Noranda), membre depuis 2006

Situation en ce qui a trait aux bénévoles

Le CAAVAT ne pourrait survivre sans l'implication bénévole de ses membres. Que ce soit par la présence de ceux-ci sur les jurys de sélection ou le soutien technique lors d'événements spéciaux, plusieurs de nos membres investissent énergie et soutien aux activités de leur centre d'artistes. L'ensemble de la direction artistique repose sur les choix des membres du conseil d'administration et la couleur qu'ils désirent donner à nos activités. Il y a donc pris en charge de la diffusion par les producteurs eux-mêmes et le lieu d'activités artistiques est dirigé et géré par et pour les artistes.

Activités et programmation

Créé en 1992, L'Écart...lieu d'art actuel est un centre d'artistes autogérés ayant pour mandat de diffuser les tendances actuelles dans toutes les disciplines des arts visuels. Environ sept expositions sont présentées par années, elles se présentent sous la forme de résidences d'artistes, d'expositions solos et collectives. Cependant,

notre centre se veut plus qu'un lieu de diffusion. Il se reconnaît différentes fonctions comme celles d'être un lieu de résidence d'artistes, de production (ateliers d'artistes et accès à des équipements technologiques), de recherche, de création et d'échanges. Le but ultime est qu'il soit un lieu habité par les artistes et leurs quêtes. En ce sens, c'est dans l'intention d'étendre ses ramifications que L'Écart diffuse ses artistes et favorise la tenue de différentes activités ailleurs qu'en ses murs, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la région. La programmation se construit par appels de dossiers à l'échelle régionale, nationale et internationale. La sélection est effectuée par un jury d'artistes en arts visuels. Plusieurs activités en sus de notre programmation régulière sont présentées.

Rôle joué dans le milieu des arts et dans la collectivité en général.

L'Écart facilite, favorise et soutient la diffusion et la production de ses artistes, en reconnaissant la spécificité de la production régionale. Il tente de débusquer et de mettre en valeur les propositions différentes, les démarches et les façons de faire particulières. Il tente également de faire en sorte que le contenant se modifie selon le contenu et de provoquer des propositions riches et audacieuses. Afin de renforcer son noyau interne, L'Écart se doit de mettre en valeur les forces de tous les secteurs géographiques de la région, de favoriser et de s'associer à la relève, de rechercher les affinités avec d'autres milieux, de provoquer les collaborations, de créer des événements afin de les mettre en scène.

De plus, nous offrons à d'autres acteurs de la scène culturelle locale la possibilité d'avoir accès à du matériel informatique pour la réalisation de leurs projets. Différents groupes soutenant des projets ou des événements artistiques dont le mensuel de poésie et libre expression *Consigne*, ou *La Nuit de la Poésie*, ou encore *Les Racamés* (regroupement de vidéastes présentant, lors de rencontres ponctuelles, des vidéos du public, d'étudiants ou de d'autres regroupements de vidéastes amateurs) bénéficient régulièrement de la collaboration de notre organisme.

Pour ce qui est de nos liens avec la communauté d'artistes professionnels de la région, il faut noter que notre centre compte plus de 70 membres, dont la plupart sont des artistes professionnels.

Exemplarité

Le CAAVAT est le seul centre d'artistes existant encore dans tout le Nord-Ouest québécois. Il est isolé à plus de 600 kilomètres à l'ouest de Montréal et à autant de kilomètres à l'est de Toronto. Autre particularité dont nous devons tenir compte, le bassin de population de 150 000 habitants répartis sur un territoire de 65 000 km². Sur les 89 municipalités existantes, quatre

recensent plus 5 000 résidents.

Cette excentricité nous oblige à dynamiser et à stimuler la création, la production et la diffusion de nos membres pour créer une vitalité artistique sur tout notre territoire. De plus, pour briser l'isolement et ne pas être en marge des grands courants artistiques, nous invitons des artistes de l'extérieur de la région à participer aux activités de L'Écart... lieu d'art actuel : résidences, performances, expositions, etc.

Rendre accessible l'art visuel au grand public, par Karine Lacroix, chroniqueuse culturelle à Radio-Canada

Quand on m'a demandé de proposer une conférence à ce premier colloque sur la présence et la considération des arts visuels en Abitibi-Témiscamingue, j'étais très heureuse d'être invitée puisque je suis bien attachée à tous les artistes en art visuel de la région.

On a dans la région une grande variété d'artistes, mais également, on arrive à couvrir plusieurs disciplines artistiques. Nous avons des artistes engagés, des artistes plus axés sur la technique et d'autres qui essaient à leur façon de changer le monde.

Je suis chroniqueuse culturelle depuis quatre ans dans la région. J'ai visité tous les centres d'expositions afin de mieux connaître les artistes vivant dans chaque secteur et je peux vous dire que ça bouge en Abitibi-Témiscamingue.

Les artistes sont dynamiques et solidaires entre eux. Ils veulent pour la plupart que le public les entende. Au départ, quand j'ai choisi ce métier, je voulais transmettre ma fascination pour les arts et la culture. J'avais le goût que les gens dans la rue tripent autant que moi en entendant et en voyant ce que vous faites. Pour que les gens aiment autant les arts que moi, je n'avais qu'une seule idée en tête: comment réussir à rendre accessible l'art visuel au grand public?

Je veux aujourd'hui avec vous, ressortir les points importants d'une relation avec un média. Comment réussir à capter son attention afin qu'il parle de vous et comment arriver une fois choisi à être prêt pour l'entrevue!

Rôle des médias

Tout d'abord, il me semble important de bien définir le rôle du média. Avant tout le média a le rôle de transmettre l'information au grand public. Il doit soit après soit traiter de sujets dont les gens jasant dans les rues, du talk of the town. Par exemple, une canicule ou une tempête d'hiver interminable sont des sujets populaires.

En 2005, Radio-Nord communication avait fait un sondage à savoir ce qui intéressait les gens de la région. La Santé et le bien-être étaient en tête de file. Quand on dit bien-être, on dit aussi divertissement-loisirs et les arts peuvent parfois s'immiscer dans ce champ d'intérêt. La culture avait passé au 4 ou 5^e rang des champs d'intérêt sur

10, en devançant entre autres le sport. Ça vous étonne?

En Abitibi-Témiscamingue, on alloue environ deux minutes de culturel chaque jour au bulletin d'information de Radio-Nord communications. C'est un gain d'une minute depuis 2005. À la Première chaîne de Radio-Canada, on alloue environ 20-30 minutes de culturel aux émissions régionales par jour.

En Abitibi-Témiscamingue, le nombre d'événements culturels par jour est loin d'être aussi important que ce qu'on retrouve dans les grands centres. Grâce à cette situation, les artistes et centres d'exposition ont la chance d'avoir une plus grande visibilité dans les médias. Nous ne sommes pas obligés d'être une grande « vedette » de l'art visuel pour être entendu ici. Lorsque nous sommes dans les grands centres, seuls les Spencer Tunick et Fernando Botero de ce monde réussissent à captiver et à capter l'attention des médias. Ainsi, la plupart des artistes en art visuel connus ou méconnus du grand public ont la chance de se faire connaître et de parler de leur travail.

Preuve de ce constat, j'ai à peu près interviewé toutes les personnes ici.

Le public en Abitibi-Témiscamingue

Sur une population de quelque 114 000 personnes en Abitibi-Témiscamingue, certains affirment qu'une proportion de 10% s'intéresse à la culture soit 11 400 personnes. Par la suite, il faut diminuer ce nombre à ceux qui écoutent la télévision ou la radio. Il ne reste qu'une faible proportion de la population qui est spécialisée en art ou a fort intérêt pour les arts visuels et qui écoute ces deux médias.

Difficulté à vulgariser les arts visuels

En tant que média, nous devons essayer de joindre le plus de gens possible. Nous ne sommes pas des médias spécialisés et en plus, nous avons un bassin de personnes moins grand que dans les grands centres. On privilégie forcément des sujets plus populaires, plus accessibles pour intéresser le plus grand nombre de gens. Nous faisons de la télévision et de la radio pour être écoutés par le plus de personnes possible, et ce, sans parler de toute l'importance que l'on accorde au SONDAJE BBM SUR LES COTES D'ÉCOUTE. Donc à partir

de ce moment, comment peut-on devenir assez intéressant comme média pour susciter l'attention du plus grand nombre de personnes lorsqu'on parle d'art visuel? Comment doit-on le vulgariser pour le faire comprendre au public et garder son attention?

Il ne faut pas se le cacher, l'art visuel est la forme d'art, qui à mon avis, demande le plus de travail afin de le vulgariser adéquatement. Lorsque j'étais à la télévision, je pouvais composer avec les images et amener un propos plus élaboré en moins de deux minutes, mais depuis que je suis à la radio, je dois avouer que c'est tout un casse-tête. Même avec une minute de plus, je dois arriver à trouver les mots adéquats qui vont décrire « parfaitement » les œuvres? Je dois rendre les mots les plus imaginatifs possible afin que chaque auditeur réussisse à se faire une image. Pour les plus terre-à-terre, souvent on arrive à aller les chercher en leur expliquant ce que l'on a vu, une description et par la

suite, on s'attarde au propos de l'artiste et à ses préoccupations.

Pour chaque type de média, il existe des avantages et des inconvénients à présenter de l'art visuel.

RADIO	
Facilités	Difficultés
Permet d'avoir accès aux artistes partout dans le monde par téléphone afin de recueillir leurs commentaires	Contrainte de temps en onde, surtout qu'il faut expliquer ce que l'on voit!!!
Rapidité de diffusion de l'information il suffit d'un appel...	Pas d'image pour démontrer le travail de l'artiste
Permet de parler de plus de sujets à la fois sans image ni clip	
Facilité technique (Moins lourde que la télévision)	

TÉLÉVISION	
Facilités	Difficultés
Images	Grand territoire déplacements
Plus d'impact dans le milieu (Taux de pénétration souvent plus élevé)	Techniques lourdes
	Contrainte de temps

Partenariat entre les diffuseurs, les artistes et les médias

C'est selon moi la force de collaboration qui existe entre les diffuseurs, les artistes et les médias. Il est essentiel que l'on travaille tous dans le même sens afin d'offrir au public, une vitrine sur l'art visuel intéressante (votre but) et accessible (mon but comme média).

Pour mieux comprendre l'œuvre de l'artiste, il est nécessaire d'avoir le plus d'outils et d'informations possibles. Chaque jour, les médias sont amenés à lire des communiqués de presse. Certains d'entre eux attirent davantage l'œil que d'autres. Quand vous postulez pour un emploi, vous devez réaliser une lettre de présentation. Elle doit être compréhensible et surtout que vous réussissiez à vous distinguer des autres candidats en lice. Chaque fois, que vous envoyez un communiqué de presse à un média, vous devez être convaincant!

Si le contenu du communiqué n'est pas clair ou n'arrive pas à bien vulgariser votre travail, il se peut qu'il passe inaperçu. La réalité c'est que le média reçoit plus de communiqués qu'il en diffuse.

TRÈS IMPORTANT - Vous devez également envoyer le communiqué deux semaines avant l'événement et communiquer avec le média quelques jours avant l'événement afin de vous assurer qu'il a bien lu le communiqué de presse et s'il désire faire une entrevue. Il faut faire un suivi. Dernièrement, j'ai appris qu'une personne très populaire offrait des spectacles supplémentaires dans la région. C'est un artiste qui fait salle comble à coup sûr! Ces spectacles supplémentaires n'étaient pas à guichet fermé...très bizarre. C'est que le communiqué avait été envoyé des mois à l'avance et aucun retour sur l'événement n'avait été fait. Même le média n'était pas au courant donc imaginez le public. Personne n'était au courant, de là l'importance de faire un suivi de tout événement!

Assurez-vous également que vous avez envoyé le communiqué à la bonne personne? Dans le milieu des médias, le roulement de personnel est phénoménal.

L'entrevue

Comme artiste, vous avez des trucs à dire. Vous devez être capable de livrer au média votre message, transmettre votre goût pour l'art, nous faire vivre des émotions nous le public, nous faire réfléchir, nous faire comprendre un élément de la vie, de la société, de l'amour, de la mort, etc. C'est là toute la beauté de l'art, vous êtes des penseurs...et vous devez nous transmettre vos réflexions.

Si vous réussissez à étonner le média, vous allez étonner les gens à la maison parce qu'à partir du moment où vous lui donnez les bonnes clés en main, le média va arriver à susciter l'attention.

Pour voir votre capacité de vulgariser votre travail et de voir qu'est-ce qui va intéresser le grand public, parler de votre travail à votre voisin qui ne connaît rien à l'art, votre grand-mère, votre père,...afin que vous puissiez voir ce qui l'allume.

Pratiquez-vous à résumer en quelques mots une dizaine, votre travail. Vous devez arriver à répondre entre 20 et 30 secondes à une question à moins qu'on vous demande d'élaborer davantage. Posez-vous des questions! Pourquoi je pratique l'art visuel? Qu'est-ce que je veux dire aux gens? Qu'est-ce que je veux dire à moi-même? Qu'est-ce qui me fait triper? Quel message je veux lancer? Comment je m'y prends? Etc... jouez au journaliste, interviewez-vous!

Jeu de rôle

Afin qu'il existe un bel échange entre les diffuseurs, les artistes et les médias, nous allons faire un jeu : je demande au public de ressortir avec moi le rôle des médias, de l'artiste et du diffuseur, et ce, dans les deux sens.

Quel est le rôle du média envers l'artiste?

Transmettre l'information exacte au public;

Être capable de vulgariser le travail de l'artiste;

S'adresser à un plus large public;

Trouver un angle à sa chronique ou son entrevue;

Donner un suivi de l'activité

Quel est le rôle de l'artiste envers le média?

Définir ce qu'il veut dire à la population quel message veut-il lancer?

Réfléchir sur sa démarche, ses préoccupations artistiques, sa façon de créer son œuvre, son message, son avenir, etc.

Chercher ce qui distingue sa création des autres

Quel est le rôle du média envers le diffuseur?

Transmettre le plus fidèlement les éléments reliés à l'exposition et au Centre;

S'assurer d'offrir une information exacte

Quel est le rôle du diffuseur envers le média?

Informar par le biais d'un communiqué ou autre moyen pertinent;

S'assurer que l'information est transmise à la personne concernée;

Adapter son discours selon le média choisi;

Remettre le plus d'outils possible au média;

Faire le pont entre l'artiste et le média

Quel est le rôle du média envers le public?

Informar le public pour ce, il peut prendre plusieurs moyens;

Informar, donner de l'information aux plus de gens possibles;

Aucune obligation;

Susciter l'intérêt;

Faire en sorte d'intéresser le plus de personnes possible;

Rendre le discours imagé;

Réussir à vulgariser de façon efficace le travail de l'artiste

Conclusion

En terminant, comme artiste, vous avez le pouvoir de vous faire connaître ou non et de faire passer vos idées. Vous êtes des penseurs, des gens qui sont ouverts à toutes sortes d'expérimentation. Faites-nous vivre des émotions...

Art contemporain en Abitibi-Témiscamingue : Miser sur le prestige, par Isabelle Lelarge, présidente-directrice générale de la Revue de l'art actuel, L'ÉC.

Défis et pistes de solution

État de la situation

Vitalité et croissance de la relève artistique

Difficulté pour les artistes de vivre de leur art

Pourquoi revenir ou rester en Abitibi-Témiscamingue ?

Comment exporter son art ?

Manque de ressources humaines qualifiées

Dépendance à l'égard des programmes de création d'emploi pour l'embauche du personnel d'accueil et d'animation

Comment gérer le phénomène de régionalisation des budgets ?

Voici, en quelques lignes, ce qui résume les grandes interrogations du programme du présent colloque. Je me suis dit que je me sentais résolument en terre d'accueil. Nous voici, frères et sœurs, unis sur un même front.

Avant de commencer la rédaction de ma conférence, j'ai évidemment fait mes devoirs; je me suis renseignée sur la région et sur ce qui s'y passe en art. Disons que déjà, en 1999, j'avais fait ma première rencontre avec l'Abitibi, et que j'allais y revenir en 2000 pour participer, comme artiste, à l'événement Passart, lors duquel j'ai présenté, avec Alain Paradis, une immense murale sur une clôture en métal Frost, où on pouvait lire en très grand et en peinture fluo le mot ART, juste au lieu qui délimite la frontière entre la ville de Rouyn-Noranda et la Fonderie Horne, en face du Lac Osisko. Ce projet signalait que la région venait d'être envahie ou contaminée, positivement, par la présence de l'art comme tel.

Et puisque nous parlons de diffusion à grande échelle, on peut dire que l'événement Passart, comme entrée en matière sur ce qui se produit dans la région, n'était tout de même pas banal. À Montréal, nous n'avons, en effet, jamais assisté à un événement ayant rassemblé autant de créateurs en art contemporain, ni autant d'organismes autour d'un même projet, et ce, dans un territoire aussi vaste. À la ville, c'est normal, tout est tassé, comprimé, et en fait on souffre parfois de problèmes inverses à ceux des régions. Par exemple, le prix des loyers est exorbitant. Mais, plus loin, je vous entretiendrai aussi de

tous ces problèmes qui nous rassemblent, nous les travailleurs culturels de l'ensemble du Québec.

Ainsi, comme je vous le disais, parmi mes devoirs, j'ai parcouru le « Portrait des arts et de la culture en Abitibi-Témiscamingue », une étude qui date de 1993 et qui a été produite par le Conseil de la culture de la région. Ce document m'a appris, entre autres, que vous bénéficiiez d'un bon nombre de lieux d'exposition, qu'il y a ici un nombre important de créateurs en art contemporain, et que vous souffrez d'un déficit au niveau de la promotion hors région.

Puis, j'ai aussi constaté que votre région doit affronter les mêmes problèmes que nous rencontrons à Montréal. À savoir, l'absence de marché de l'art, avec peu ou prou de galeries privées qui pourraient s'occuper de la vente, pas assez de subventions, pas assez de programmes dans les ministères, des subventions qui parfois n'ont pas été augmentées depuis plus d'une décennie et, bien entendu, un nombre nettement insuffisant de publics, sans compter qu'il n'y a pratiquement pas de mécénat et surtout, dans l'immédiat et dans le concret, la disparition de l'immense majorité des subventions liées à l'emploi, et ce, depuis que les gouvernements Charest et Harper ont été élus.

Dans tout cela, je vous assure qu'on vit à Montréal exactement les mêmes difficultés qu'ici et qu'à Québec, Rimouski, Chicoutimi, Gatineau, et qu'en fait le problème est réellement national, à l'échelle du Québec entier.

Ceci dresse un portrait assez triste des travailleurs culturels et donc de la culture qui, dans toute la province, ne reçoit pas assez d'appuis de la part du secteur public et du secteur privé, ce qui a pour grave conséquence un découragement ou unemorosité qui affecte, à mon sens, la nature même de l'art. Mais ce sujet de l'art modifié par un contexte budgétaire pauvre ferait l'objet d'un autre débat qui ne correspond pas directement à celui d'aujourd'hui qui est davantage axé, pour cette partie du colloque, sur la promotion et la diffusion hors région.

Dès lors, on se dit, mais pourquoi et pour qui tout ce travail, si « quasiment » personne n'en veut ? Et si nous n'avons pas les moyens de tout faire, est-ce que nous ne risquons pas de nous essouffler ?

La situation finit si bien par nous mettre à l'épreuve qu'on en vient à se dire qu'on doit vraiment l'aimer, notre travail, pour décider de rester en place alors que la quasi-absence de motivation pourrait nous inciter à abandonner. Et pourtant on trouve, encore, toujours, des solutions qui démontrent qu'on y croit.

Mais n'oublions pas que chaque région est la région d'une autre région : Montréal est dans l'ombre de Toronto, qui est dans l'ombre de New York; Québec est dans l'ombre de Montréal. Et aussi, quelles sont les rivalités entre Rouyn-Noranda, Val-d'Or, Rimouski, Chicoutimi, Gatineau? La liste de ces zones d'ombre pourrait encore s'allonger. Dès lors, je me dis que si nous partageons les mêmes problèmes, les solutions que nous adoptons pour tenter de nous en sortir pourraient être, également, similaires.

Par le biais des médias ou lors de voyages, nous entrons en contact avec des villes qui font construire des édifices artistiques extraordinaires, qui relancent leur ville et leur économie en nous séduisant. Par exemple, à Montréal, il est prévu que, si les diverses instances s'entendent, un ensemble de silos à grain, situé dans le Vieux-Port de Montréal, sera transformé en vue de devenir le premier musée d'art moderne du Québec. Il s'agit d'un projet de 75 millions de dollars, du Musée d'art contemporain de Montréal qui, semble-t-il, ne sait plus trop quoi faire de la très grande majorité des œuvres de sa collection qui, à une autre époque, furent contemporaines. Pour l'instant, la Ville de Montréal appuie ce projet qui permettrait de revitaliser sans contredire cette section de la ville. L'affaire est encore loin d'être conclue, mais il y a déjà des intentions et un projet sur papier.

Dans un même ordre d'idées, en cherchant des exemples proactifs qui donnent des résultats, j'ai identifié deux cas qui attirent les publics dans votre région. Le premier de ces deux pôles majeurs d'attraction est l'incontournable Festival de cinéma de Rouyn-Noranda, qui a été fondé en 1982. Malgré tout le scepticisme qu'il suscita, car plusieurs doutaient de l'éventualité d'un tel succès, 26 ans plus tard, l'événement se poursuit et est reconnu internationalement. Cet événement a permis de mettre en valeur les très belles qualités d'hospitalité de votre région, tout en proposant un festival de cinéma différent des autres festivals internationaux.

Deuxièmement, je voudrais évoquer un autre projet, encore plus ancien, très rassembleur, et qui relève de la culture par son caractère architectural très novateur. Il s'agit de la cathédrale Sainte-Thérèse-d'Avila, de style romano-Byzantin, qui fut construite en 1922 par Aristide Beaugrand-Champagne. L'envergure de sa coupole faite en béton armé, un matériau qui, à l'époque, dénotait tout un exploit technologique, et le caractère spectaculaire de cette architecture, a certes contribué à faire connaître Amos à travers le monde.

Je me suis donc demandé si un projet architectural nouveau ne pourrait pas faire affluer chez vous de nouveaux publics. D'autant plus que la culture fait probablement office, maintenant, de nouvelle religion. Je pense sincèrement que l'Abitibi-Témiscamingue profiterait grandement d'un musée d'art contemporain

créé architecturalement par concours, national ou international, où se trouveraient réunies toutes les collections modernes et contemporaines de la région. L'idée serait que le caractère architectural de ce musée soit si original, qu'il engendre véritablement une affluence touristique, autant pour les publics du secteur culturel que pour ceux du secteur touristique. Ce musée pourrait sans aucun doute intéresser des visiteurs provenant de partout dans le monde et, évidemment, du Québec, s'il présentait une esthétique complètement nouvelle et audacieuse. Combien de fois, lors de voyages, n'avons-nous pas volontiers fait de grands détours pour aller visiter des musées ou d'autres lieux culturels tout à fait inusités?

Que l'on songe à des musées en plein désert ou, encore, en montagne, ou sur le bord de la mer. Pensons, à Montréal, au succès gigantesque de la Grande Bibliothèque nationale du Québec, qui a procédé de manière comparable à ce que je vous propose pour ce projet de musée en Abitibi, et qui attire, pour sa part, chaque année, plus d'une centaine de milliers de personnes venues consulter ses collections de livres exhaustives et très diverses. suis bien consciente que l'Abitibi-Témiscamingue ne pourrait espérer recevoir un tel afflux de visiteurs, mais la situation serait certainement meilleure qu'elle ne l'est maintenant. Cet «outil» pourrait avoir des retombées positives pour la culture aussi bien que pour le tourisme dans la région.

Les expositions de ce nouveau musée seraient comparables à celles qui ont cours au Musée national des beaux-arts du Québec ou, encore, au Musée d'art contemporain de Montréal, c'est-à-dire qu'elles présenteraient un contenu international, national, et local. Le musée recevrait aussi des expositions de l'étranger et en exporterait, en diffusant ses artistes locaux qu'il présenterait à partir de ses propres collections. Ce musée servirait aussi, de centre culturel où diverses activités culturelles auraient lieu, dont des conférences, des congrès, etc.

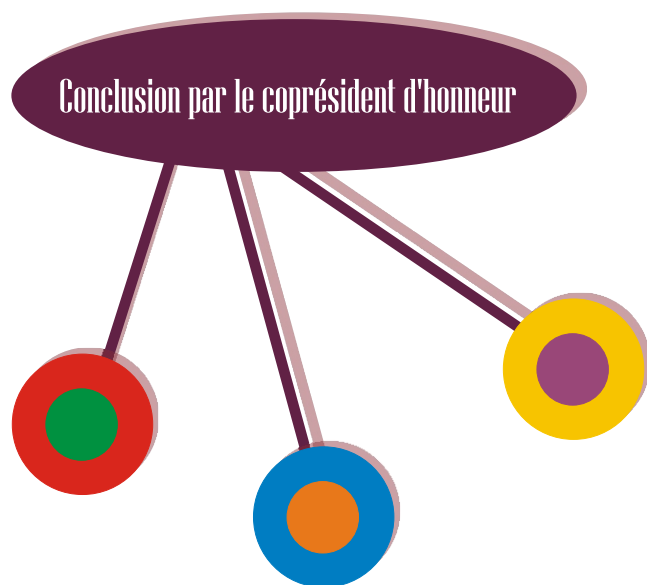
Un autre défi serait d'intéresser le secteur privé, par exemple, les compagnies pétrolifères, pour qu'elles remboursent en entier ou en partie, en partenariat ou non avec les gouvernements, l'essence que les touristes utiliseraient pour se rendre dans la région afin de visiter des lieux culturels. Aussi, il faudrait imaginer des forfaits offerts par des hôtels ou autres gîtes, un peu comme à Baie-Saint-Paul, dans Charlevoix, où le village se spécialise dans les forfaits culturels et qui, par ailleurs, a un très beau centre d'exposition consacré à l'art contemporain.

L'objectif à vocation multiple est de parvenir, d'une part, à attirer des visiteurs qui proviennent autant du secteur culturel que de celui du tourisme, et, d'autre

part, de les inciter à revenir. D'où l'importance de la présentation d'expositions très professionnelles, de haut niveau artistique et de qualité internationale. Tout comme il faut conserver des normes élevées en matière d'hospitalité, de lieux d'hébergement et d'activités autres. Enfin, l'autre aspect majeur de ce projet consisterait à faire de ce musée un phare ou, autrement, un hommage de la région envers l'art, afin de redonner à la communauté artistique une fierté. Ceci s'établirait par diverses raisons, notamment par le fait que les publics seraient au rendez-vous, répondant à l'invitation qui leur serait faite de fréquenter des milieux artistiques riches autour de ce pôle culturel que constituerait le nouveau musée.

Je pense que si le super musée dont je vous parle avait déjà été en place lors de l'événement Passart, il aurait sans doute contribué à ce que davantage d'artistes, de critiques, et d'amateurs d'art contemporain reviennent par la suite dans la région.

Enfin, je vous invite, maintenant, à imaginer, chacun, chacune, votre propre musée qui ferait l'envie de toutes les autres régions du Québec. Et, pourquoi ne pas rêver, puisque c'est toujours ainsi que naissent les grands projets. Il reste maintenant à convaincre vos organismes publics et à trouver des partenariats privés, persuadés de l'importance de la revitalisation de la région par la culture. Pour ma part, je suis persuadée que le secteur privé serait très heureux d'être associé à un projet aussi prestigieux, qui rehausserait l'image et l'activité économique de l'Abitibi-Témiscamingue.



En guise de conclusion

À titre de coprésident d'honneur du colloque *La présence et la considération des arts visuels en région*, je me permets quelques remarques d'ensemble qui feront office de conclusion.

J'aimerais tout d'abord mentionner à quel point j'ai été impressionné, grâce aux interventions et témoignages entendus pendant les trois jours du colloque, par l'ampleur du chemin qu'ont parcouru les arts visuels en région depuis les vingt dernières années. En effet, cette rencontre nous a permis de brosser un portrait des diverses mesures entreprises pour dynamiser la présence de la création artistique, mesures parmi lesquelles on peut mentionner le développement des centres d'exposition de manière à privilégier l'art actuel, la mise sur pied de programmes d'études en art offerts par l'UQAT, de même que la naissance du CAAVAT et de L'Écart, avec les nombreux symposiums et autres manifestations qui en ont résulté.

L'ensemble des témoignages a permis de constater la solidarité qui cimente la collectivité artistique en région, solidarité qui se trouve à l'origine de nombreuses initiatives individuelles autant que collectives visant à rendre l'art plus présent et tangible auprès du public, notamment en cherchant à alimenter la sensibilité et la réceptivité de celui-ci. Le travail des artistes en région est fortement tributaire de l'établissement d'un dialogue avec le public, sans lequel les arts seraient voués à une diffusion des plus restreintes. Cette situation engage les artistes à se préoccuper de la portée et de la réception de leur œuvre beaucoup plus que ce n'est le cas dans une grande agglomération. Il n'est donc pas étonnant que les artistes et les travailleurs culturels de la région doivent assumer de multiples fonctions pédagogiques et administratives, et ce, très rapidement dans leur carrière, assurant un décroisement des diverses

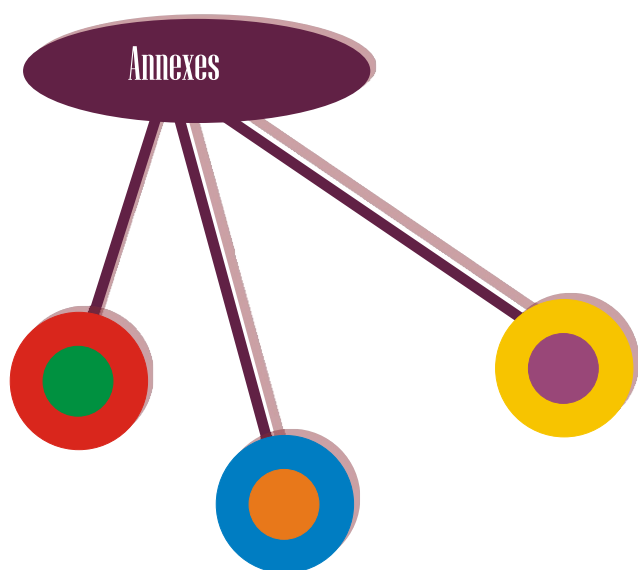
fonctions liées à la création et à la diffusion des arts. Cette implication fait en sorte que les divergences de vues sont souvent reléguées à l'arrière-plan, au profit de l'intérêt commun et de la concertation.

Des commentateurs ont mis en lumière certaines des conséquences de la spécificité de la région (à savoir une population restreinte disséminée sur un vaste territoire), notamment quant à la viabilité de maintenir certaines institutions culturelles dans de petites municipalités. D'où un questionnement sur la pertinence des lieux traditionnels de diffusion, au profit de lieux moins institutionnels, mieux insérés dans la collectivité, mais privilégiant néanmoins une approche contemporaine. Un resserrement du réseau des centres de diffusion est certainement souhaitable, de façon à en arriver à une politique concertée et complémentaire des forces du milieu. Dans cette optique, un musée régional, qui laisserait une grande place aux artistes de la région et qui établirait des échanges avec d'autres musées, aiderait grandement à la reconnaissance des artistes dans et hors de l'Abitibi-Témiscamingue.

Le financement est évidemment le nerf de la guerre en matière de culture. Il s'agit d'une donnée incontournable qui a fait l'objet de réflexions de la part de quelques intervenants qui ont évoqué, entre autres, une implication plus grande de l'entreprise privée. Dans la situation actuelle, cette piste, qui semble plus adaptée aux grandes agglomérations, comporte le désavantage d'ajouter un poids supplémentaire sur les épaules déjà bien lourdes des responsables de centres, à qui incomberait la recherche de nouvelles sources de revenus. En ce qui concerne les bourses, les artistes en région sont défavorisés, en raison de la rareté des articles de fond qui leur consacrent par la presse et qui joue en leur défaveur, au moment de l'attribution des bourses, lorsqu'on les compare aux artistes montréalais, qui ont plus de chance d'être couverts par les médias.

Grâce à la pluralité des points de vue et des expériences, ce colloque a permis de faire l'état des lieux, chose importante s'il en est. Il est toutefois crucial que cet exercice de constat soit suivi, dans un avenir rapproché, par une seconde rencontre, consacrée pour sa part à l'élaboration de pistes plus concrètes visant une meilleure visibilité et compréhension des arts visuels en région, et de leur articulation avec les institutions culturelles et financières. C'est là une des conditions nécessaires au maintien et au développement de la communauté artistique de l'Abitibi-Témiscamingue.

Daniel Corbeil
Coprésident du colloque



Programme artistique

Andréane Boulanger

Andréane Boulanger est originaire de Malartic et vit aujourd'hui à La Motte. Elle complète actuellement un certificat en arts plastiques à l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue. Après avoir terminé un diplôme d'études collégiales en arts et lettres profil cinéma au cégep de l'Abitibi-Témiscamingue à Rouyn-Noranda, elle a fait une immersion dans l'univers de la danse contemporaine au cégep de Saint Laurent à Montréal. Andréane Boulanger se définit comme une artiste multidisciplinaire, ayant touché à plusieurs sphères artistiques telles que la peinture, la sculpture, le dessin, la photographie, le cinéma, l'écriture, la danse, les arts du cirque, l'interprétation théâtrale, la scénographie et la musique. Depuis ces dernières années, elle semble privilégier la performance comme véhicule créatif.

L'artiste tend plutôt vers une démarche spontanée et impulsive en exprimant dans un caractère ludique la quotidienneté des choses. Elle puise son inspiration à travers son environnement actuel teinté par l'émancipation d'un bambin, de son travail au public dans une ville étrangère et de sa vie nouvelle de campagnarde.

« Ce qui me fascine au quotidien, c'est le paradoxe d'un système langagier qui de prime abord semble complexe, mais qui en définitive par l'observation de l'expression corporelle m'apparaît plus simple. Je me sens souvent étrangère à ce qui m'entoure et même, parfois, à moi-même. Ce qui me pousse à m'interroger sur l'influence que peut avoir l'espace physique occupé par une personne, au sein d'une relation avec l'autre, par rapport à la perception d'un message donné ou reçu. »

Andréane Boulanger a participé, en tant que performeur, à quelques événements, dont Paranöel, Rouyn-Noranda, 2006 et 2004, La biennale d'art performatif, Rouyn-Noranda, 2006 et 2004, Aldermarc, plantation minière, Évain 2006, Trafic, La Motte, Ste-Rose-de-Poularie, Rouyn-Noranda, 2005, Hommage à Martin, Mtl, 2003 et Euphorion, Mtl, 2002. Par ailleurs, elle a remporté, avec son équipe, le prix du public au dernier Concours national de sculpture sur neige à Rouyn-Noranda en 2007. Elle fut récipiendaire du 1er prix du public et du 1er du jury au Festival du film de Bagnères-de-Bigorre, France, 2001 et au Festival de cinéma du cégep de Rouyn-Noranda, R-N, 2002 et 2001. Elle est également la lauréate du concours show-biz à Val-d'Or en 1998-1999 avec son groupe Verlouse.

Marc Boutin / Quand je tourne en rond dans mon salon... et La Boîte.

Il fait partie d'un mouvement artistique encore peu connu, Les anthropomorphistes. Fasciné par les objets et la matière, il ne cesse de voir la vie dans l'inanimé. Son travail consiste à faire transparaître l'humanité à travers l'objet d'art. L'anthropomorphiste croit qu'il peut se rapprocher de la matière en lui donnant un caractère humain. Il croit qu'il peut se rapprocher de l'homme en se servant de la matière comme objet de transposition et il croit qu'il peut se rapprocher du sentiment Dieu en fixant, de manière tragique, la destinée de ses créations.

Il présentera un film d'animation qui utilise la technique dite de pixilation. Un film à caractère surréaliste où dans le monde réel les objets prennent vie afin de nous parler un peu de nous.

Marc Boutin vit à Val-d'Or. Il possède une formation en cinéma d'animation et dessins animés et s'est vu mériter plusieurs prix pour des films d'animation.

Alain Desrochers

« J'ai grandi dans le Vieux-Noranda où adolescent, j'ai fait mes débuts comme comédien sur la scène locale avec la troupe de théâtre **Les Zybrides**. Je me suis ensuite exilé vers Montréal pour poursuivre des études cinématographiques au collège Ahunistic. J'y ai réalisé un court-métrage vidéo « **La Révolte blanche** » qui a été présenté au *festival du film francophone de Namur*, en Belgique. J'ai ensuite étudié deux années dans le baccalauréat en scénographie à l'École supérieure de Théâtre. Depuis, je me suis affirmé comme artiste multidisciplinaire en travaillant dans différents domaines de l'art. En 2005, j'ai signé une conception d'éclairage dans la pièce de théâtre « **Dunerud II** » au Petit Théâtre du Vieux Noranda et une conception de costume avec la troupe **Les voisins d'en haut**. J'ai entraîné l'équipe d'improvisation de l'UQAT pour la **S.D.I.** (ligue d'improvisation de Rouyn-Noranda). Cette année, je me suis rapproché des arts visuels en présentant en octobre dernier une performance au festival *Viva : art action* à Montréal, avec le duo **Geneviève et Matthieu**. J'ai tourné une vidéo d'art « **Mademoiselle** » en collaboration avec la metteuse en scène Alice Pomerleau, que nous avons projetée à *L'Écart* lors de *Vue d'Art 3*. J'ai ensuite créé une performance autour du thème de l'abjection que j'ai présentée à la *biennale d'art performatif de Rouyn-Noranda* à *L'Écart*. J'ai aussi offert une performance poétique à la *10^e nuit de la poésie de Rouyn-Noranda*. Présentement, je travaille comme comédien et marionnettiste dans la pièce de théâtre jeune public « **Bascule** » écrit par Jocelyne Saucier et produit par **Les Zybrides**. Pour finir, je donnerai une performance lors du prochain colloque sur les arts visuels en avril prochain à Val-d'Or, où je représenterai avec d'autres artistes la jeune relève de l'Abitibi. »

Alain Desrochers est originaire de Rouyn-Noranda et est titulaire d'un baccalauréat en théâtre, profil scénographique de l'UQAM et d'un D.E.C en arts du collège Ahunistic.

Valéry Hamelin

« Depuis un certain temps, je travaille au niveau de la performance. Par cette discipline, je m'approprie un lieu qui évoluera à travers une série de gestes performatifs intuitifs qui serviront à intégrer des objets à l'intérieur de rituels. La manipulation inédite des objets, le corps dans l'espace et leur juxtaposition créent des symboliques constitutives d'un discours à explorer.

D'ailleurs, le fil, toujours présent, évoque la vie qui défile au gré des rencontres, des actions et des humeurs. Tels des funambules nous avançons vers l'imprévisible et parfois, le temps semble se suspendre : Mémoire, choc, bonheur, pulsions intérieures qui envahissent le corps, le fil est rompu...

Les profondeurs de l'être me fascinent. Je décortique donc le corps pour en extraire son univers intérieur. Afin de rendre visible l'invisible, je traduis en matière et en mouvements ces impressions que l'on sent entre deux peaux.

Ces fragments d'intimité rendent le regardeur voyeur d'un monde qui peut-être fera écho en lui...Je propose donc un jeu de transfert. De reflet et d'échange à fleur de peau, afin de provoquer la rencontre et créer une résonance chez l'autre. »

Diplômée en arts visuels et en scénographie, Valéry Hamelin, originaire d'Évain, développe depuis trois ans une démarche où les deux univers cohabitent dans une théâtralité qui insiste sur la rencontre entre l'univers artistique intime du performeur et l'adresse publique qui est faite aux promeneurs à travers une approche d'art relationnel. Cette rencontre enrichit la réflexion de l'artiste qui la traduit ensuite par l'acte performatif.

Anita Petitclerc / Autour de l'intention

« À travers l'image, je questionne l'acte de la faire. Mais l'image existe aussi par l'acte de la regarder. Il s'agit, dans les deux cas, d'actes de création. C'est à cette jonction, dans le passage de l'un à l'autre, ce qui permet une mise à la conscience, que se situent plus particulièrement mes interventions. Ceci implique une certaine façon de produire l'image. Celle-ci est en fait *le résultat de l'acte en train de se chercher*. La caméra me sert d'outil de perception aussi bien que d'outil de création. L'image prend ainsi forme dans l'acte de la découvrir et c'est cette image se découvrant dans un espace-temps qui n'a de durée que celui du présent qui est l'œuvre, autant pour moi qui la produis que pour celui qui entre en contact avec elle. L'image/acte est ainsi très légère et se refuse à toute possession (la documenter en devient même difficile). Il en résulte une sensation de découverte et de perte simultanées ».

Anita Petitclerc est originaire d'Amos. Elle est détentrice d'un baccalauréat en beaux-arts de l'Université Concordia et d'une maîtrise en arts visuels et médiatiques de l'UQAM. Elle enseigne actuellement à l'UQAT. Sa création s'articule autour de la photographie, de la vidéo et de l'écriture.

Photographies





Listes des participants

Carmelle Adam, Diane Auger, Jacques Baril, Anne-Marie Béland, Louise Boudreault, Andréane Boulanger, Anne-Laure Bourdaleix-Manin, Danielle Boutin-Turgeon, Marc Boutin, Luc Boyer, Céline Brochu, Daniel Corbeil, Marie-Christine Coulombe, Josée Courtemanche, Carole Désilets, Alain Desrochers, Céline Dallaire, Monik Duhaime, Louise Dumas, Nicole Dumas, Matthieu Dumont, Suzie Éthier, Danièle Frenette, Chantale Girard, Gaétane Godbout, Serge Gosselin, Marilyse Goulet, Lana Greben, Valéry Hamelin, Karine Hébert, Marthe Julien, Jean-Jacques Lachapelle, Karine Lacroix, Chantale Lafrance, Rock Lamothe, Serge Larocque, Jeanne d'Arc Larouche, Isabelle Lelarge, Josée Letendre, Louise Naud, Louisa Nicol, Paul Ouellet, Michèle Pedneault, Jacques Pelletier, Madeleine Perron, Virginia Pésémapéo-Bordeleau, Anita Petitclerc, Francine Plante, Martine Rioux, Nicole Tremblay, Donald Trépanier, Chantale Vallière

Collaborateurs et Partenaires

Rédaction des actes :

Anne-Laure Bourdaleix-Manin

Transcription des enregistrements :

Anne-Laure Bourdaleix-Manin

Révision et édition :

Anne-Laure Bourdaleix-Manin,
Marie-Christine Coulombe,
Julie Anglehart

Animation des discussions :

Karine Hébert,
Michèle Pedneault,
Paul Ouellet,
Danièle Frenette,
Anne-Marie Béland,
Chantale Girard

Comité de réflexion :

Madeleine Perron,
Suzie Éthier,
Chantale Girard,
Marie-Christine Coulombe,
Anne-Laure Bourdaleix-Manin,
Rock Lamothe,
Jean-Jean Lachapelle

Graphisme :

Serge Larocque

Photographie :

Marie-Christine Coulombe,
Anne-Laure Bourdaleix-Manin

Commanditaires :

Cet événement est rendu possible grâce à la participation financière du Ministère de la Culture et des Communications, de la Conférence Régionale des Élus d'Abitibi-Témiscamingue, de la Ville de Val-d'Or, d'Air Creebec, Papeterie Commerciale, Imprimerie Lebonfon

Collaboration :

Conseil de la Culture d'Abitibi-Témiscamingue et Service Culturel de la Ville de Val-d'Or.

Cette publication est une production du Centre d'exposition de Val-d'Or. Ce document est disponible en format électronique dans sa version intégrale et en synthèse à l'adresse suivante : www.crcat.qc.ca

Centre d'Exposition de Val-d'Or
600, 7^e Rue
Val-d'Or (Québec) J9P 3P3
Tel : (819) 825-0942
Fax : (819) 825-3062